This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

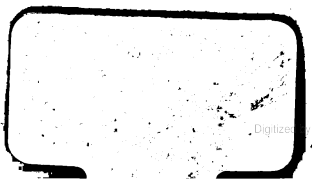
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Besterman 1973/150

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

V4.H.1798



Digitized by Google

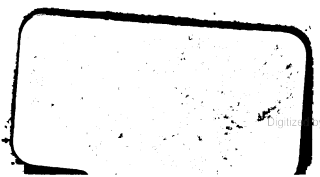
Digitized by Google

Besterman 1973/150

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD
VOLTAIRE ROOM

Theodore Besterman gift

V4.H.1798



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

HENRIADE,

EN DIX CHANTS.

Digitized by Google

CORRECTIONS.

P. V.

C. 20. foibles, *lisez* faibles.
54. 40. sur trône, *lisez* au trône.
56. 30. il fait en faire, *lisez* il fait en faire.
42. 20. n it, *lisez* nuit.
63. C. ancé re *lisez* ancêtres.
11. appiêt. *lisez* empiêts.
67. 45. plo, *lisez* plongées.
76. 27. ſa, *lisez* ces.
82. 26. ces, *lisez* ſes.
90. 17. au milieu, *lisez* au milieu.
112. 5 infidèles, *lisez* infidèles.
113. 3. ui, *lisez* ni.

Digitized by Google

L. Hamilton
London Library
1807

LA

HENRIADE,

EN DIX CHANTS;

AVEC

L' HISTOIRE ABRÉGÉE

DES ÉVÈNEMENS SUR LESQUELS

EST

FONDÉE LA FABLE DU POÈME.

PAR

M. DE VOLTAIRE.

A EDINBOURG:
CHEZ J. WATSON, LIBRAIRE, No 40.
SOUTH BRIDGE-STREET.

1798.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

HENRI III, réuni avec Henri de Bourbon Roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie secrètement Henri de Bourbon demander du secours à Elisabeth, Reine d'Angleterre. Le Héros essuie une tempête. Il relâche dans une isle, où un Vieillard catholique lui prédit son changement de religion, et son avènement au trône. Description de l'Angleterre et de son gouvernement.

JE chante ce Héros, qui régna sur la France,
Et par droit de conquête, et par droit de naissance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, fut vaincre et pardonner,
Confondit et Mayenne, et la Ligue, et l'Ibère,
Et fut de ses sujets le vainqueur et le père.
Descends du haut des cieux, auguste vérité,
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté:
Que l'oreille des Rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
C'est à toi de montrer, aux yeux des nations,
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis, comment la Discorde a troublé nos provinces;
Dis les malheurs du peuple, et les fautes des princes;
Viens, parle: et s'il est vrai que la fable autrefois
Sut à tes fiers accens mêler sa douce voix,
Si sa main délicate orna ta tête altière,
Si son ombre embellit les traits de ta lumière;

Digitized by Google

Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.
(*a*) Valois régnait encor, et ses mains incertaines
De l'état ébranlé laissaient flotter les rênes :
Les loix étaient sans force, et les droits confondus,
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
(*b*) Aux combats dès l'enfance instruit par la victoire,
Dont l'Europe, en tremblant, regardait les progrès,
Et qui de sa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes,
Les peuples à ses pieds mettaient les diadêmes.
Tel brille au second rang, qui s'éclipse au premier.
Il devint lâche roi, d'intrépide guerrier ;
Endormi sur le trône au sein de la mollesse,
Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.
(*c*) Quélus et Saint-Maigrin, Joyeuse et d'Epernon,
Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom,
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.
Des Guises cependant le rapide bonheur,
Sur son abaissement élevait leur grandeur ;
Ils formaient dans Paris cette ligue fatale,
De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
Les peuples déchaînés, vils esclaves des grands,
Persécutaient leur prince, et servaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent ;
Du Louvre épouvanté les peuples le chassèrent.
Dans Paris révolté l'étranger accourut.
Tout périssait enfin, lorsque Bourbon (*d*) parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A Son prince aveuglé vint rendre la lumière :
Il ranima sa force, il conduisit ses pas,
De la honte à la gloire, et des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux rois s'avancèrent ;
Rome s'en alarma, les Espagnols tremblèrent ;
L'Europe intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.
On voyait dans Paris la Discorde inhumaine,
Excitant aux combats, et la ligue et Mayenne,
Et le peuple et l'église ; et du haut de ces tours,
Des soldats de l'Espagne appelant les secours.

Digitized by Google

Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins ;
Le sang de son parti rougit souvent ses mains ;
Il habite en tyran dans les coeurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.
Du côté du couchant, près de ces bords fleuris,
Où la Seine serpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmans, retraite aimable et pure,
Où triomphent les arts, où se plaît la nature,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
On y voit ces héros, fiers soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis :
En gagnant tous les coeurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connoissait qu'un chef, et n'avait qu'une église.
(*e*) Le père des Bourbons, du sein des immortels,
Louis, fixait sur lui ses regards paternels,
Il préssageait en lui la splendeur de sa race ;
Il plaignait ses erreurs, il aimait son audace ;
De sa couronne un jour il devait l'honorer ;
Il voulait plus encor, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers sa grandeur suprême,
Par des chemins secrets, inconnus à lui-même :
Louis, du haut des cieux, lui prêtait son appui ;
Mais il cachait, le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger, n'eût acquis moins de gloire.
Déjà les deux partis aux pieds de ces remparts
Avaient plus d'une fois balancé les hasards ;
Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours :
Vous voyez à quel point le destin m'humilie ;
Mon injure est la vôtre ; et la ligue ennemie,
Levant contre son prince un front séditieux,
Nous confond dans sa rage, et nous poursuit tous deux ;
Paris nous méconnaît, Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui suis son Roi, ni vous qui devez l'être ;

Digitized by Google

Ils ſavent que les loix, le mérite, et le ſang,
Tout, après mon trépas, vous appelle à ce rang ;
Et redoutant déjà votre grandeur future,
Du trône où je chancelle, ils penſent vous exclure.
De la religion, (*f*) terrible en ſon courroux,
Le fatal anathême eſt lancé contre vous.
Rome, qui ſans ſoldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Eſpagnols a remis ſon tonnerre :
Sujets, amis, parens, tout a trahi ſa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi.
Et l'Eſpagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes déſertes.
Contre tant d'ennemis ardens à m'outrager,
Dans la France à mon tour appelons l'étranger :
Des Anglais en ſecret gagnez l'illuſtre Reine.
Je ſais qu'entr'eux et nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londres eſt de tout tems l'émule de Paris ;
Mais après les affronts, dont ma gloire eſt flétrie,
Je n'ai plus de ſujets, je n'ai plus de patrie.
Je hais, je veux punir des peuples odieux ;
Et quiconque me venge, eſt Français à mes yeux.
Je n'occuperai point dans un tel miniſtère
De mes ſecrèts agens la lenteur ordinaire ;
Je n'implore que vous ; c'eſt vous de qui la voix
Peut ſeule à mon malheur intéreſſer les Rois.
Allez en Albion ; que votre renommée
Y parle en ma défenſe, et m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis :
Mais c'eſt de vos vertus que j'attends des amis.
Il dit, et le héros, qui, jaloux de ſa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit, en l'écoutant, une juſte douleur.
Il regrettait ces tems ſi chers à ſon grand coeur,
Où fort de ſa vertu, ſans ſecours, ſans intrigue,
Lui (*g*) ſeul avec Condé faiſait trembler la ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les deſſeins :
Il ſuſpendit les coups qui partaient de ſes mains ;
Et laiſſant ſes lauriers cueillis ſur ce rivage,
A partir de ces lieux il força ſon courage.
Les ſoldats étonnés ignorent ſon deſſein ;
Et tous de ſon retour attendent leur deſtin.

Digitized by Google

Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours préſent, prêt à fondre ſur elle,
Et ſon nom, qui du trône eſt le plus ferme appui,
Semait encor la crainte, et combattait pour lui.
Déjà des Neuſtriens il franchit la campagne,
De tous ſes favoris, Mornay ſeul l'accompagne ;
Mornay (*b*) ſon confident, mais jamais ſon flatteur,
Trop vertueux ſoutien du parti de l'erreur,
Qui, ſignalant toujours ſon zèle et ſa prudence,
Servit également ſon égliſe et la France ;
Cenſeur des courtiſans, mais à la cour aimé ;
Fier ennemi de Rome, et de Rome eſtimé.
A travers deux rochers, où la mer mugiſſante
Vient briſer en courroux ſon onde blanchiſſante,
Dieppe aux yeux du héros offre ſon heureux port :
Les matelots ardens s'empreſſent ſur le bord,
Les vaiſſeaux ſous leurs mains fiers ſouverains des ondes,
Etaient prêts à voler ſur les plaines profondes :
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au Souffle du Zéphyr, abandonnait les mers.
On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre ;
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre :
L'aſtre brillant du jour à l'inſtant s'obſcurcit ;
L'air ſiffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit ;
Les vents ſont déchaînés ſur les vagues émues :
La foudre étincelante éclate dans les nues ;
Et le feu des éclairs, et l'abîme des flots,
Montraient par-tout la mort aux pâles matelots.
Le héros qu'aſſiégeait une mer en furie,
Ne ſonge en ce danger qu'aux maux de ſa patrie,
Tourne ſes yeux vers elle, et dans ſes grands deſſeins,
Semble accuſer les vents d'arrêter ſes deſtins.
Tel, et moins genéreux, aux rivages d'Epire,
Lorſque de l'univers il diſputait l'empire,
Confiant ſur les flots aux aquilons mutins,
Le deſtin de la terre, et celui des romains,
Défiant à la fois, et Pompée et Neptune,
Céſar (*i*) à la tempête oppoſait ſa fortune.
Dans ce même moment le Dieu de l'univers
Qui vole ſur les vents, qui ſoulève les mers,
Ce Dieu dont la ſageſſe ineffable et profonde
Forme, élève, détruit les empires du monde

Digitized by Google

De son trône enflammé qui luit au haut des cieux
Sur le héros Français daigna baisser les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots ;
Là, conduit par le ciel, aborda le héros.
Non loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille
Sous des ombrages frais présente un doux asyle.
Un rocher qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos.
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornemens aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avoit loin de la cour
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est là que de lui-même il faisait son étude ;
C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines :
Tranquille, il attendait, qu'au gré de ses souhaits
La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait, prit soin de sa vieillesse,
Il fit dans son désert descendre la sagesse :
Et, prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.
Ce vieillard au héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure, offre un festin champêtre,
Le prince à ces repas était accoutumé :
Souvent sous l'humble toît du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, et se cherchant lui-même,
Il avait déposé l'orgueil du diadême.
Le trouble répandu dans l'empire chrétien,
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien,
Mornay qui dans sa secte était inébranlable,
Prêtait au calvinisme un appui redoutable ;
Henri doutait encore, et demandait aux cieux,
Qu'un rayon de clarté vint dessiller ses yeux.
De tout tems, disait-il, la vérité sacrée,
Chez les foibles humains fut d'erreurs entourée :
Faut-il que, de Dieu seul attendant mon appui,
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui ?

Digitized by Google

Hélas ! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
En eût été servi, s'il avait voulu l'être.
De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le calvinisme en France ;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance ;
Je l'ai vu sans support exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs,
Enfin mes yeux ont vu du sein de la poussière,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière,
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.
Loin de la cour alors en cette grotte obscure,
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins flatte mes derniers jours :
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être :
On le verra périr, ainsi qu'on l'a vu naître.
Les oeuvres des humains sont fragiles comme eux :
Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux.
Lui seul est toujours stable ; et tandis que la terre
Voit de sectes sans nombre une implacable guerre,
La vérité repose aux pieds de l'Eternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel.
Qui la cherche du coeur, un jour peut la connaître.
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi. Sa main, dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déjà sa voix terrible ordonne à la victoire,
De préparer pour vous les chemins de la gloire.
Mais si la vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris ;
Sur-tout des plus grands coeurs évitez la faiblesse,
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchantereſſe,
Craignez vos passions, et sachez quelque jour
Résister aux plaisirs, et combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort suprême,
Triomphé des ligueurs, et sur-tout de vous-même ;
Lorsqu'en un siège horrible, et célèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,

Digitized by Google

Ces tems de vos états finiront les misères ;
Vous leverez les yeux vers le Dieu de vos pères ;
Vous verrez qu'un coeur droit peut espérer en lui.
Allez, qui lui ressemble est sûr de son appui.
Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme,
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son ame.
Il se crut transporté dans ces tems bienheureux,
Où le Dieu des humains conversait avec eux,
Où la simple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des rois, et rendait des oracles.
Il quitte avec regret ce vieillard vertueux ;
Des pleurs, en l'embrassant, coulèrent de ses yeux ;
Et dès ce moment même il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut surpris, et ne fut point touché :
Dieu, maître de ses dons, de lui s'était caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de sage,
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.
Tandis que le vieillard, instruit par le Seigneur,
Entretenait le prince, et parlait à son coeur,
Les vents impétueux à sa voix s'appaisèrent,
Le soleil reparut, les ondes se calmèrent.
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon ;
Le héros part, et vole aux plaines d'Albion.
En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages loix
Fit long-tems le malheur et du peuple et des rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains.
C'était Elisabeth, elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes ;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs bleds, les mers de leurs vaisseaux.
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux.
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune.

Digitized by Google

Londres, jadis barbare, eſt le centre des arts,
Le magaſin du monde, et le temple de Mars.
Aux (*k*) murs de Weſtminſter on voit paraître enſemble
Trois pouvoirs étonnés du noeud qui les raſſemble,
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Diviſés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres ſacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui même, à ſes voiſins terrible.
Heureux, lorſque le peuple, inſtruit dans ſon devoir,
Reſpecte, autant qu'il doit, le ſouverain pouvoir!
Plus heureux, lorſqu'un roi, doux, juſte et politique,
Reſpecte, autant qu'il doit, la liberté publique!
Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir, comme vous, la gloire avec la paix!
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et, renvoyant chez vous la diſcorde et l'horreur,
D'un peuple qui l'adore, elle a fait le bonheur.
Cependant il arrive à cette ville immenſe,
Où la liberté ſeule entretient l'abondance.
Du vainqueur (*l*) des Anglais il apperçoit la tour,
Plus loin, d'Eliſabeth eſt l'auguſte ſéjour.
Suivi de Mornay ſeul, il va trouver la Reine,
Sans appareil, ſans bruit, ſans cette pompe vaine
Dont les grands, quels qu'ils ſoient, en ſecret ſont épris,
Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
Il parle; ſa franchiſe eſt ſa ſeule éloquence:
Il expoſe en ſecret les beſoins de la France,
Et juſqu'à la prière humiliant ſon coeur,
Dans ſes ſoumiſſions découvre ſa grandeur.
Quoi! vous ſervez Valois? dit la Reine ſurpriſe:
C'eſt lui qui vous envoie au bord de la Tamiſe?
Quoi! de ſon ennemi devenu protecteur,
Henri vient me prier pour ſon perſécuteur!
Des rives du couchant, aux portes de l'aurore,
De vos longs différends l'univers parle encore;
Et je vous vois armer, en faveur de Valois,
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois.
Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines;
Valois était eſclave, il briſe enfin ſes chaînes:
Plus heureux, ſi toujours aſſuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que ſon courage et moi!

Digitized by Google

Mais il employa trop l'artifice et la feinte ;
Il fut mon ennemi par faibleſſe et par crainte.
J'oublie enfin ſa faute, en voyant ſon danger ;
Je l'ai vaincu, Madame, et je vais le venger.
Vous pouvez, grande Reine, en cette juſte guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus, en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des rois.
Eliſabeth, alors, avec impatience,
Demande le récit des troubles de la France,
Veut ſavoir quels reſſorts, et quel enchaînement
Ont produit dans Paris un ſi grand changement.
Déjà, dit-elle au Roi, la prompte renommée
De ſes revers ſanglans m'a ſouvent informée ;
Mais ſa bouche, indiſcrète en ſa légèreté,
Prodigue le menſonge avec la vérité.
J'ai rejeté toujours ſes récits peu fidèles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez nous le noeud qui vous joint avec lui.
Daignez développer ce changement extrême.
Vous ſeul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs et vos heureux exploits.
Songez que votre vie eſt la leçon des rois.
Hélas ! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces tems la malheureuſe hiſtoire !
Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs !
Pourquoi demandez-vous, que ma bouche raconte
Des princes de mon ſang les fureurs et la honte ?
Mon coeur frémit encor à ce ſeul ſouvenir :
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir ;
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adreſſe
Déguiſer leurs forfaits, excuſer leur faibleſſe ;
Mais ce vain artifice eſt peu fait pour mon coeur,
Et je parle en ſoldat plus qu'en ambaſſadeur.

Digitized by Google

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) Henri III, Roi de France, l'un des principaux personnages de ce poëme, y eſt toujours nommé Valois, nom de la branche royale dont il était.

(*b*) Henri III, (*Valois*) étant duc d'Anjou, avait commandé les armées de Charles IX ſon frère, contre les proteſtans, et avait gagné à dix-huit ans les batailles de Jarnac et de Moncontour.

(*c*) C'étaient les *Mignons* de Henri III. Il s'abandonnait avec eux à des débauches mêlées de ſuperſtition. Quélus fut tué en duel: Saint-Maigrin fut aſſaſſiné près du Louvre. *Voyez* les remarques ſur Joyeuſe au troiſième chant.

(*d*) Henri IV, le héros de ce poëme, y eſt appelé indifféremment *Bourbon* ou *Henri*.

Il nâquit à Pau en Béarn, le 13 Décembre 1553.

(*e*) Saint-Louis, neuvième du nom, Roi de France, eſt la tige de la branche des Bourbons.

(*f*) Henri IV, Roi de Navarre, avait été ſolemnellement excommunié par le Pape Sixte V, dès l'an 1585, trois ans avant l'évènement dont il eſt ici queſtion. Le pape dans ſa bulle, l'appelle *génération bâtarde et déteſtable de la maiſon de Bourbon*; la prive, lui et toute la maiſon de Condé, à jamais, de tous leurs domaines ou fiefs, et les déclare ſur-tout incapables de ſuccéder à la couronne.

Quoiqu'alors le Roi de Navarre et la prince de Condé fuſſent en armes à la tête des proteſtans, le parlement toujours attentif à conſerver l'honneur et les libertés de l'état, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes, et Henri IV fit afficher dans Rome à la porte du Vatican, que Sixte-Quint, ſoi-diſant Pape, en avait menti, et que c'était lui-même qui était hérétique, etc.

Digitized by Google

(*g*) C'était Henri, prince de Condé, fils de Louis tué à Jarnac. Henri de Condé était l'espérance du parti protestant. Il mourut à Saint-Jean d'Angély, à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme Charlotte de la Trimouille fut accusée de sa mort. Elle était grosse de trois mois, lorsque son mari mourut, et accoucha six mois après de Henri de Condé II du nom, qu'une tradition populaire et ridicule fait naître treize mois après la mort de son père.

Larrey a suivi cette tradition dans son histoire de Louis XIV, histoire où le style, la vérité et le bon sens sont également négligés.

(*h*) Duplessis-Mornay, le plus vertueux et le plus grand homme du parti protestant, naquit à Buy le 5 Novembre 1549. Il savait le latin et le grec parfaitement, et l'hébreu autant qu'on le peut savoir, ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il servit sa religion et son maître de sa plume et de son épée. Ce fut lui que Henri IV, étant Roi de Navarre, envoya à Elisabeth, Reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autres instructions de son maître qu'un blanc-signé. Il réussit dans presque toutes ses négociations, parce qu'il était un vrai politique, et non un intrigant. Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force et de sagesse.

Lorsqu' Henri IV eut changé de religion, Duplessis-Mornay lui fit de sanglans reproches, et se retira de sa cour. On l'appelait le Pape des Huguenots. Tout ce qu'on dit de son caractere dans le poëme est conforme à l'histoire.

La raison qui porta l'auteur à choisir le personnage de Mornay, c'est ce caractère de philosophe qui n'appartient qu'à lui, et qu'on trouve développé au chant huitième.

Et son rare courage au milieu des combats,
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.

Et au chant sixième.

Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, et le suit.

(*i*) Jules-César étant en Epire dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba secrètement, et

Digitized by Google

s'embarqua sur la petite rivière de Bolina, qui s'appelait alors l'Anius. Il se jeta seul pendant la nuit, dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ses troupes qui étaient au royaume de Naples. Il essuya une furieuse tempête. *Voyez* Plutarque.

(*k*) C'est à Westminster que s'assemble le Parlement d'Angleterre ; il faut le concours de la chambre des communes, de celle des Pairs, et le consentement du Roi, pour faire des loix.

(*l*) La tour de Londres est un vieux château, bâti près de la Tamise, par Guiliaume le Conquérant, duc de Normandie.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

Henri-le-Grand raconte à la Reine Elizabeth l'hiſtoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, et entre dans le détail des maſſacres de la Saint-Barthélemi.

REINE ! l'excès des maux où la France eſt livrée,
Eſt d'autant plus affreux, que leur ſource eſt ſacrée.
C'eſt la religion dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
(*a*) Je ne décide point entre Genève et Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme.
J'ai vu des deux côtés la fourbe et la fureur ;
Et ſi la perfidie eſt fille de l'erreur,
Si, dans les différends, où l'Europe ſe plonge,
La trahiſon, le meurtre eſt le ſceau du menſonge ;
L'un et l'autre parti, cruel également,
Ainſi que dans le crime, eſt dans l'aveuglement.
Pour moi qui, de l'état embraſſant la défenſe,
Laiſſai toujours aux cieux le ſoin de leur vengeance,
On ne m'a jamais vu, ſurpaſſant mon pouvoir,
D'une indiſcrète main profaner l'encenſoir ;
Et périſſe à jamais l'affreuſe politique,
Qui prétend ſur les coeurs un pouvoir deſpotique,
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du ſang hérétique arroſe les autels,
Et ſuivant un faux zèle ou l'intérêt pour guides.
Ne ſert un Dieu de paix que par des homicides.
Plût à ce Dieu puiſſant dont je cherche la loi,
Que la cour de Valois eût penſé comme moi !

Digitized by Google

Mais l'un et l'autre Guise (*b*) ont eu moins de scrupule
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piège un peuple furieux,
Ont armé contre moi sa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et, la flamme à la main, courir dans les combats,
Pour de vains argumens qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaissez le peuple, et savez ce qu'il ose,
Quand du ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, Madame, et votre prévoyance
Etouffa dès long-tems ce mal en sa naissance.
L'orage en vos états à peine était formé,
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé :
Vous régnez, Londres (*c*) est libre, et vos loix florissantes,
Médicis a suivi des routes différentes,
Peut-être que, sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis!
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé, mais peu l'ont bien connue,
Peu de son coeur profond ont sondé les replis.
Pour moi nourri, vingt ans, à la cour de ses fils,
Qui, vingt ans, sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop, à mes périls, appris à la connaître.
Son époux, expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfans, nourri sous sa tutelle, (*d*)
Devint son ennemi, dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône, avec confusion,
Semaient la jalousie et la division :
Opposant sans relâche, avec trop de prudence,
Les Guises (*e*) aux Condés, et la France à la France,
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux et d'amis ;
Esclave (*f*) des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse :
Infidelle (*g*) à sa secte, et superstitieuse, (*h*)
Possédant en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, et peu de ses vertus.
Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise ;
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise

Digitized by Google

L'auguſte Elizabeth n'en a que les appas :
Le ciel qui vous forma pour régir des états.
Vous fait ſervir d'exemple à tous tant que nous ſommes,
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.
Déjà François ſecond, par un ſort imprévu,
Avoit rejoint ſon père au tombeau deſcendu ;
Faible enfant, qui de Guiſe adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus et les vices,
Charles, plus jeune encore, avait le nom de Roi.
Médicis régnait ſeule, on tremblait ſous ſa loi.
D'abord ſa politique, aſſurant ſa puiſſance,
Semblait d'un fils docile éterniſer l'enfance ;
Sa main, de la diſcorde allumant le flambeau,
Signale par le ſang ſon empire nouveau ;
Elle arma le courroux de deux ſectes rivales :
Dreux (*i*) qui vit déployer leurs enſeignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits :
Le vieux Montmorenci (*k*), près du tombeau des rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière,
Guiſe (*l*) auprès d'Orleans, mourut aſſaſſiné.
Mon père (*m*) malheureux, à la cour enchaîné,
Trop faible, et malgré lui ſervant toujours la Reine,
Traîna dans les affronts ſa fortune incertaine ;
Et toujours de ſa main ; préparant ſes malheurs,
Combattit et mourut pour ſes perſécuteurs.
Condé, (*n*) qui vit en moi le ſeul fils de ſon frère,
M'adopta, me ſervit et de maître et de père ;
Son camp fut mon berceau ; là, parmi les guerriers.
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,
De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.
O plaines de Jarnac ! ô coup trop inhumain !
Barbare Monteſquiou, moins guerrier qu'aſſaſſin,
Condé déjà mourant, tomba ſous ta furie.
J'ai vu porter le coup, j'ai vu trancher ſa vie :
Hélas ! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir, ni venger ſon trépas.
Le ciel, qui de mes ans protégeait la faibleſſe,
Toujours à des héros confia ma jeuneſſe.
Coligny, (*o*) de Condé le digne ſucceſſeur,
De moi, de mon parti devint le défenſeur ;

Digitized by Google

Je lui dois tout, Madame, il faut que je l'avoue ;
Et d'un peu de vertu ſi l'Europe me loue,
Si Rome a ſouvent même eſtimé mes exploits,
C'eſt à vous, ombre illuſtre, à vous que je le dois.
Je croiſſais ſous ſes yeux, et mon jeune courage
Fit long-tems de la guerre un dur apprentiſſage.
Il m'inſtruiſait d'exemple au grand art des héros ;
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cauſe commune,
Et contre Médicis, et contre la fortune ;
Chéri dans ſon parti, dans l'autre reſpecté,
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté ;
Savant dans les combats, ſavant dans les retraites ;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ſes défaites,
Que Dunois ni Gaſton ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur proſpérité.
Après dix ans entiers de ſuccès et de pertes,
Médicis qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaiſſant qu'elle avait cru détruit,
Laſſe enfin de combattre et de vaincre ſans fruit ;
Voulut, ſans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un ſeul coup les diſcordes civiles.
La cour de ſes faveurs nous offrit les attraits,
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juſte Dieu ! Dieu vengeur que j'atteſte,
Que de ſang arroſa ſon olive funeſte !
Ciel, faut-il voir ainſi les maîtres des humains,
Du crime à leurs ſujets applanir les chemins !
Coligny, dans ſon coeur à ſon prince fidelle.
Aimait toujours la France en combattant contre elle ;
Il chérit, il prévint l'heureuſe occaſion,
Qui ſemblait de l'état aſſurer l'union.
Rarement un héros connait la défiance :
Parmi ſes ennemis il vint plein d'aſſurance ;
Juſqu'au milieu du Louvre il conduiſit mes pas.
Médicis, en pleurant, me reçut dans ſes bras,
Me prodigua long-tems des tendreſſes de mère,
Aſſura Coligny d'une amitié ſincère,
Voulait par ſes avis ſe régler déſormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, séduits par l'eſpérance,
Des faveurs de ſon fils la flatteuſe apparence.

Digitized by Google

Hélas ! nous eſpérions en jouir plus long-tems.
Quelques-uns ſoupçonnaient ces perfides preſens :
Les dons d'un ennemi leur ſemblaient trop à craindre
Plus ils ſe défiaient, plus le Roi ſavait feindre ;
Dans l'ombre du ſecret, depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure avait formé ſon fils,
Façonnait aux forfaits ce coeur jeune et facile ;
Et le malheureux prince, à ſes leçons docile,
Par ſon penchant féroce à les ſuivre excité,
Dans ſa coupable école avait trop profité.
Enfin, pour mieux cacher cet horrible myſtère,
Il me donna ſa ſoeur, (*p*) il m'appela ſon frère.
O nom qui m'as trompé, vains ſermens, noeud fatal !
Hymen, qui de nos maux fut le premier ſignal !
Tes flambeaux, que du ciel alluma la colère,
Eclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je (*q*) ne ſuis point injuſte, et je ne prétends pas
A Médicis encor imputer ſon trépas :
J'écarte des ſoupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas beſoin de lui chercher des crimes.
Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un ſouvenir ſi tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, et l'heure eſt arrivée
Qu'au fatal dénoûment la Reine a réſervée.
Le ſignal eſt donné ſans tumulte et ſans bruit ;
C'était à la faveur des ombres de la nuit :
(*r*) De ce mois malheureux l'inégale courière,
Semblait cacher d'effroi ſa tremblante lumière :
Coligny languiſſait dans les bras du repos,
Et le ſommeil trompeur lui verſait ſes pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ſes ſens à ce calme agréable.
Il ſe lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des aſſaſſins à pas précipités.
Il voit briller par-tout les flambeaux et les armes,
Son palais embraſé, tout un peuple en alarmes,
Ses ſerviteurs ſanglans dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix, " Qu'on n'épargne perſonne,
" C'eſt Dieu, c'eſt Médicis, c'eſt le Roi qui l'ordonne."
Il entend retentir le nom de Coligny.
Il apperçoit de loin le jeune Téligny, (*s*)

Digitized by Google

Téligny dont l'amour a mérité ſa fille,
L'eſpoir de ſon parti, l'honneur de ſa famille,
Qui ſanglant, déchiré, traîné par des ſoldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.
Le héros malheureux, ſans armes, ſans défenſe,
Voyant qu'il faut périr, et périr ſans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute ſa gloire et toute ſa vertu.
Déjà des aſſaſſins la nombreuſe cohorte,
Du ſallon qui l'enferme allait briſer la porte;
Il leur ouvre lui-même, et ſe montre à leurs yeux,
Avec cet oeil ſerein, ce front majeſtueux,
Tel que, dans les combats, maître de ſon courage,
Tranquille il arrêtait, ou preſſait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguſte aſpect,
Les meurtriers ſurpris ſont ſaiſis de reſpect;
Une force inconnue a ſuſpendu leur rage.
Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon ſang glacé ſouillez ces cheveux blancs,
Que le ſort des combats reſpecta quarante ans;
Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne;
Ma vie eſt peu de choſe, et je vous l'abandonne .....
J'euſſe aimé mieux la perdre en combattant pour vous.
Ces tigres, à ces mots, tombent à ſes genoux;
L'un, ſaiſi d'épouvante, abandonne ſes armes,
L'autre embraſſe ſes pieds qu'il trempe de ſes larmes;
Et de ſes aſſaſſins ce grand homme entouré,
Semblait un Roi puiſſant par ſon peuple adoré.
(*t*) Beſme, qui dans la cour attendait ſa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on différe ſon crime;
Des aſſaſſins trop lents il veut hâter les coups;
Aux pieds de ce héros, il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui ſeul eſt inflexible;
Lui ſeul à la pitié toujours inacceſſible,
Auroit cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il ſe ſentait ſurpris.
A travers les ſoldats, il court d'un pas rapide;
Coligny l'attendait d'un viſage intrépide:
Et bientôt dans le flanc ce monſtre furieux
Lui plonge ſon épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'oeil cet auguſte viſage
Ne fît trembler ſon bras, et glaçât ſon courage,

Digitized by Google

Du plus grand des Français, tel fut le triſte ſort.
On l'inſulte, (*u*) on l'outrage encor après ſa mort.
Son corps percé de coups, privé de ſépulture ;
Des oiſeaux dévorans fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta ſa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, et digne de ſon fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de ſa vengeance,
Sans remords, ſans plaiſir, maîtreſſe de ſes ſens,
Et comme accoutumée à de pareils préſens.
Qui pourrait cependant exprimer les ravages,
Dont cette nuit cruelle étala les images ?
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible eſſai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'aſſaſſins les troupes effrénées,
Par devoir et par zèle au carnage acharnées,
Marchaient, le fer en main, les yeux étincelans,
Sur les corps étendus de nos frères ſanglans ;
Guiſe (*x*) était à leur tête, et bouillant de colère,
Vengeait ſur tous les miens les mânes de ſon père.
Nevers, (*y*) Gondi, (*z*) Tavanne, (*a*) un poignard à la main,
Echauffaient les tranſports de leur zèle inhumain ;
Et portant devant eux la liſte de leurs crimes,
Les conduiſaient au meurtre, et marquaient les victimes.
Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le ſang de tous côtés ruiſſelant dans Paris,
Le fils aſſaſſiné ſur le corps de ſon père,
Le frère avec la ſœur, la fille avec la mère,
Les époux expirans ſous leurs toits embraſés ;
Les enfans au berceau ſur la pierre écraſés :
Des fureurs des humains c'eſt ce qu'on doit attendre.
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
Ce que vous-même encor à peine vous croirez,
Ces monſtres furieux de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres ſanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères ;
Et le bras tout ſouillé du ſang des innocens
Oſaient offrir à Dieu cet exécrable encens.
O combien de héros indignement périrent !
Renel (*b*) et Pardaillan chez les morts deſcendirent ;

. . . . . .

Digitized by Google

Et (*c*) vous, brave Guerchy, vous, ſage Lavardin,
Dignes de plus de vie et d'un autre deſtin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marſillac (*d*) et Soubiſe (*e*) au trépas condamnés,
Défendent, quelque tems, leurs jours infortunés.
Sanglans, percés de coups, et reſpirans à peine,
Juſqu'aux portes du Louvre, on les pouſſe, on les traîne;
Ils teignent de leur ſang ce palais odieux,
En implorant leur Roi, qui les trahit tous deux.
Du haut de ce palais excitant la tempête
Médicis à loiſir contemplait cette fête;
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de ſang regorger ſous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruines fatales
Etaient de ces héros les pompes triomphales.
Que dis-je? ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le (*f*) Roi, le Roi lui même, au milieu des bourreaux,
Pourſuivant des proſcrits les troupes égarées,
Du ſang de ſes ſujets ſouillait ſes mains ſacrées:
Et ce même Valois que je ſers aujourd'hui,
Ce Roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de ſon barbare frère,
A ce honteux carnage excitait ſa colère.
Non qu' après tout Valois ait un coeur inhumain,
Rarement dans le ſang il a trempé ſa main;
Mais l'exemple du crime aſſiégeait ſa jeuneſſe,
Et ſa cruauté même était une faibleſſe.
Quelques-uns, il eſt vrai, dans la foule des morts,
Du fer des aſſaſſins trompèrent les efforts.
De Caumont, (*g*) jeune enfant, l'étonnante aventure,
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père accablé ſous le fardeau des ans,
Se livrait au ſommeil entre ſes deux enfans;
Un lit ſeul enfermait et les fils et le père.
Les meurtriers ardens qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups preſſés enfoncent le poignard:
Sur ce lit malheureux la mort vole au hazard.
L'Eternel en ſes mains tient ſeul nos deſtinées:
Il ſait, quand il lui plaît, veiller ſur nos années.
Tandis qu'en ſes fureurs l'homicide eſt trompé,
D'aucun coup, d'aucun trait Caumont ne fut frappé;

Digitized by Google

Un invisible bras, armé pour sa défense,
Aux mains des meurtriers dérobait son enfance ;
Son père, à son côté, sous mille coups mourant,
Le couvrait tout entier de son corps expirant ;
Et du peuple et du Roi trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.
Cependant, que faisais-je en ces affreux momens !
Hélas ! trop assuré sur la foi des sermens,
Tranquille au fond du Louvre, et loin du bruit des armes,
Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit ! nuit effroyable ! ô funeste sommeil !
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait massacré mes plus chers domestiques ;
Le sang de tous côtés inondait mes portiques ;
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
Les assassins sanglans vers mon lit s'avancèrent.
Leurs parricides mains devant moi se levèrent ;
Je touchai au moment qui terminait mon sort ;
Je présentai ma tête, et j'attendis la mort.
Mais soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres ;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux ;
Soit qu'enfin s'assurant d'un port durant l'orage ;
Sa prudente fureur me gardât pour ôtage ;
On réserva ma vie à de nouveaux revers,
Et bientôt de sa part on m'apporta des fers.
Coligny, plus heureux et plus digne d'envie,
Du moins, en succombant, ne perdit que la vie.
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit. . . . .
Vous frémissez, Madame, à cet affreux récit,
Tant d'horreur vous surprend ; mais de leur barbarie,
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que du haut de son Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le signal ;
Tout imita Paris ; la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un Roi veut le crime, il est trop obéi :
Par cent mille assassins son courroux fut servi ;
Et des fleuves Français les eaux ensanglantées,
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées.

Digitized by Google

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) Plusieurs historiens ont peint Henri IV. flottant entre les deux religions. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cherchant de bonne foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la persécution, et détestant le crime partout où il se trouve.

(*b*) François, Duc de Guise, appelé communément alors le grand Duc de Guise, était pére du Balafré. Ce fut lui, qui, avec le Cardinal son frère, jeta les fondemens de la Ligue. Il avoit de très-grandes qualités, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le Préſident de Thou, ce grand hiſtorien, rapporte que François de Guiſe voulut faire aſſaſſiner Antoine de Navarre, père de Henri IV, dans la chambre de François II. Il avait engagé ce jeune Roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le coeur hardi, quoique l'eſprit faible. Il fut informé du complot, et ne laiſſa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'aſſaſſiner. S'ils me tuent, dit-il à Reinſy, gentilhomme à lui, prenez ma chemiſe toute ſanglante, portez-la à mon fils, et à ma femme ; ils liront dans mon ſang ce qu'ils doivent faire pour me venger. François II. n'oſa pas, dit Monſ. de Thou, ſe fouiller de ce crime, et le Duc de Guiſe en ſortant de la chambre, s'écria : " (Le paavre Roi que nous avons.")

(*c*) Monſ. de Caſtelnau, envoyé de France auprès de la Reine Elizabeth, parle ainſi d'elle :

" Cette Princeſſe avait toutes les grandes qualités qui " ſont requiſes pour régner heureuſement. On pourrait " dire de ſon règne ce qui advint au tems d'Auguſte, " lorſque le temple de Janus fut fermé, etc."

Digitized by Google

(*d*) Catharine de Médicis se brouilla avec son fils Charles IX, sur la fin de la vie de ce Prince, et ensuite avec Henri III. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de François II, qu'on l'avait soupçonnée, quoiqu'injustement, d'avoir hâté la mort de ce Roi.

(*e*) Dans les mémoires de la Ligue, on trouve une lettre de Catherine de Médicis au Prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour.

(*f*) Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le Vidame de Chartres, mort à la Bastille, et avec un gentilhomme Breton, nommé Moscouet.

(*g*) Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, et les protestans vainqueurs: (Eh bien, dit-elle, nous prierons Dieu en Français.)

(*h*) Elle était assez faible pour croire à la magie, témoin les talismans qu'on trouva après sa mort.

(*i*) La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui se donna entre le parti catholique, et le parti protestant. Ce fut en 1562.

(*k*) Anne de Montmorenci, homme opiniâtre et inflexible, le plus malheureux général de son tems, fait prisonnier à Pavie et à Dreux, battu à Saint-Quentin par Philipe II, fut enfin blessé à mort à la bataille de Saint-Denys, par un Anglais nommé Stuart, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

(*l*) C'est ce même François de Guise, cité ci-dessus, fameux par la défense de Metz contre Charles-Quint. Il assiégeait les protestans dans Orléans en 1563, lorsque Poltrot de-Meré, gentilhomme Angoumois le tua par derrière d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire et regretté des catholiques.

(*m*) Antoine de Bourbon, Roi de Navarre, père de Henri IV, était un esprit faible et indécis. Il quitta la religion protestante où il était né, dans le tems que sa femme renonça à la religion catholique. Il ne fut jamais bien de quel parti ni de quelle religion il était. Il fut tué au siège de Rouen, où il servait le parti des Guises qui l'opprimaient, contre les protestans qu'il

Digitized by Google

aimait. Il mourut en 1562, au même âge que François de Guise.

(*n*) Le prince de Condé, dont il est ici question, était frère du Roi de Navarre, et oncle de Henri IV. Il fut long tems le chef des protestans, et le grand ennemi des Guises. Il fut tué après la bataille de Jarnac, par Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, (depuis Henri III.) Le comte de Soissons, fils du mort, chercha partout Montesquiou et ses parens, pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, et il remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

(*o*) Gaspard de Coligny, Amiral de France, fils de Gaspard de Coligny, Maréchal de France, et de Louise de Montmorenci, sœur du Connétable, né à Châtillon le 16 Février 1516.

(*p*) Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, fut mariée à Henri IV, en 1572, peu de jours avant les massacres.

(*q*) Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, attirée à Paris avec le reste des Huguenots, mourut presque subitement entre le mariage de son fils et la St Barthélemi; mais Caillart son médecin, et Desnoeuds son chirurgien, protestans passionnés, qui ouvrirent son corps, n'y trouvèrent aucune marque de poison.

(*r*) Ce fut la nuit du 23 au 24 Août, fête de St Barthélemi, en 1572, que s'exécuta cette sanglante tragédie.

L'Amiral était logé dans la rue Bétizi, dans une maison qui est à présent une auberge, appelée l'Hôtel St Pierre, où l'on voit encore sa chambre.

(*s*) Le comte de Teligni avait épousé il y avait dix mois la fille de l'Amiral. Il avait un visage si agréable et si doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer, s'étaient laissés attendrir à sa vue: mais d'autres plus barbares le massacrèrent.

(*t*) Besme était un Allemand, domestique de la maison de Guise. Ce misérable étant depuis pris par les protestans, les Rochelois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique; mais il fut tué par un nommé Bretanville.

Digitized by Google

(*u*) On pendit l'Amiral Coligny par les pieds avec une chaîne de fer, an gibet de Montfaucon. Charles IX alla avec ſa cour jouir de ce ſpectacle horrible. Un des courtiſans diſant que le corps de Coligny ſentait mauvais, le Roi répondit comme Vitellius : (le corps d'un ennemi mort ſent toujours bon.)

Les proteſtans prétendent que Catherine de Médicis envoya au Pape la tête de l'Amiral. Ce fait n'eſt point aſſuré : mais il eſt ſûr qu'on porta ſa tête à la Reine, avec un coffre plein de papiers, parmi leſquels était l'hiſtoire du tems, écrite de la main de Coligny.

(*x*) C'était Henri Duc de Guiſe, ſurnommé le Balafré, fameux depuis par les Barricades, et qui fut tué à Blois : il était fils du Duc François, aſſaſſiné par Poltrot.

(*y*) Frédéric de Gonzague, de la maiſon de Mantoue, Duc de Nevers, l'un des auteurs de la St Barthélemi.

(*z*) Albert de Gondy, Maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis.

(*a*) Gaſpard de Tavanne, élevé page de François I. Il courait dans les rues de Paris la nuit de la St Barthélemi, criant : (Saignez, ſaignez, la ſaignée eſt auſſi bonne au mois d'Août qu'au mois de Mai.) Son fils qui a écrit des mémoires, rapporte que ſon père étant au lit de la mort, fit une confeſſion générale de ſa vie, et que le confeſſeur lui ayant dit d'un air étonné : (Quoi ! vous ne me parlez point de la St Barthélemi ? Je la regarde, répondit le Maréchal, comme une action méritoire, qui doit effacer mes autres péchés.)

(*b*) Antoine de Clermont-Renel, ſe ſauvant en chemiſe, fut maſſacré par le fils du Baron des Adrets, et par ſon propre couſin, Buſſi d'Amboiſe.

Le Marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

(*c*) Guerchy ſe défendit long-tems dans la rue, et tua quelques meurtriers avant d'être accablé par le nombre, mais le Marquis de Lavardin n'eut pas le tems de tirer l'épée.

(*d*) Marſillac, Comte de la Rochefoucault, était favori de Charles IX, et avait paſſé une partie de la nuit avec le Roi. Le prince avait eu quelque envie de le ſauver, et lui avait même dit de coucher dans le Lou-

Digitized by Google

vre ; mais enfin il le laiſſa aller, en diſant : (Je vois bien que Dieu veut qu'il périſſe.)

(*e*) Soubiſe portait ce nom, parce qu'il avait épouſé l'héritière de la maiſon de Soubiſe. Il s'appelait Dupont-Quellenec. Il ſe défendit très-long-tems, et tomba percé de coups ſous les fenêtres de la Reine. Les Dames de la cour allèrent voir ſon corps nud et tout ſanglant, par une curioſité barbare, digne de cette cour abominable.

(*f*) J'ai entendu dire au dernier Maréchal de Teſſé, qu'il avait connu dans ſa jeuneſſe un vieillard de quatre-vingt-dix ans, lequel avait été page de Charles IX, et lui avait dit pluſieurs fois, qu'il avait chargé lui-même la carabine avec laquelle le Roi avait tiré ſur ſes ſujets proteſtans, la nuit de la St Barthélemi.

(*g*) De Caumont, qui échappa à la St Barthélemi, eſt le fameux Maréchal de la Force, qui depuis ſe fit une ſi grande réputation, et qui vécut juſqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laiſſé des mémoires, qui n'ont point été imprimés, et qui doivent être encore dans la maiſon de la Force. Il dit dans ces mémoires, que ſon père et ſon frère furent maſſacrés dans la rue des Petits-Champs : mais ces circonſtances ne ſont point du tout eſſentielles.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT TROISIÈME.

ARGUMENT.

Le Héros continue l'hiſtoire des guerres civiles de France. Mort funeſte de Charles IX. Règne de Henri III. Son caractère. Celui du fameux duc de Guiſe, connu ſous le nom du Balafré. Bataille de Coutras. Meurtre du duc de Guiſe. Extrémités où Henri III eſt réduit. Mayenne eſt le chef de la Ligue. D'Aumale en eſt le Héros. Réconciliation de Henri III et de Henri Roi de Navarre. Secours que promet la Reine Eliſabeth. Sa réponſe à Henri de Bourbon.

QUAND l'arrêt des deſtins eut, durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des aſſaſſins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émouſſés manquèrent de victimes ;
Le peuple, dont la Reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux, et vit ſes attentats.
Aiſément ſa pitié ſuccède à ſa furie ;
Il entendit gémir la voix de ſa patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut ſaiſi d'horreur ;
Le remords dévorant s'éleva dans ſon coeur.
Des premiers ans du Roi la funeſte culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature ;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix,
Qui juſques ſur le trône épouvante les Rois.
Par ſa mère élevé, nourri dans ſes maximes,
Il n'était point, comme elle, endurci dans les crimes.
Le chagrin vint flétrir la fleur de ſes beaux jours,
Une langueur mortelle en abrégea le cours :

Digitized by Google

Dieu déployant sur lui sa vengeance sévère,
Marqua ce Roi mourant du sceau de sa colère,
Et par son châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oserait l'imiter.
Je le vis (*a*) expirant. Cette image effrayante
A mes yeux attendris semble être encor présente.
Son sang, à gros bouillons, de son corps élancé,
Vengeait le sang Français par ses ordres versé :
Il se sentait frappé d'une main invisible ;
Et le peuple étonné de cette fin terrible,
Plaignit un Roi si jeune et sitôt moissonné.
Un Roi par les méchans dans le crime entraîné,
Et dont le repentir promettait à la France,
D'un empire plus doux quelque faible espérance.
Soudain du fond du Nord, au bruit de son trépas,
L'impatient Valois accourant à grands pas,
Vint saisir dans ces lieux tout fumans de carnage,
D'un frère infortuné le sanglant héritage.
La Pologne (*b*) en ce tems avait, d'un commun choix
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois ;
Son nom, plus redouté que les plus puissans Princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux ;
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le justifie :
Je lui peux immoler mon repos et ma vie,
Tout, hors la vérité que je préfère à lui.
Je le plains, je le blâme, et je fuis son appui.
Sa gloire avait passé comme une ombre légère.
Ce changement est grand, mais il est ordinaire.
On a vu plus d'un Roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa cour.
Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des cieux des vertus en partage.
Il est vaillant, mais faible, et, moins Roi que soldat,
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris, flattant son indolence,
De son cœur, à leur gré, gouvernaient l'inconstance
Au fond de son palais avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes ;
Des trésors de la France ils dissipaient les restes,

Digitized by Google

Et le peuple accablé, pouſſant de vains ſoupirs,
Gémiſſait de leur luxe, et payait leurs plaiſirs,
Tandis que, ſous le joug de ſes maîtres avides,
Valois preſſait l'état du fardeau des ſubſides,
On vit paraître Guiſe, (c) et le peuple inconſtant
Tourna bientôt ſes yeux vers cet aître éclatant :
Sa valeur, ſes exploits, la gloire de ſon père,
Sa grace, ſa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui, mieux que la vertu, ſait régner ſur les coeurs,
Attiraient tous les voeux par des charmes vainqueurs.
Nul ne ſut mieux que lui le grand art de ſéduire ;
Nul ſur ſes paſſions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne ſut mieux cacher, ſous des dehors trompeurs,
Des plus vaſtes deſſeins les ſombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais ſouple et populaire,
Des peuples en public il plaignait la misère,
Déteſtait des impôts le fardeau rigoureux ;
Le pauvre allait le voir et revenait heureux :
Il ſavait prévenir la timide indigence ;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient ſa préſence :
Il ſe faiſait aimer des grands qu'il haïſſait ;
Terrible et ſans retour alors qu'il offenſait ;
Téméraire en ſes voeux, ſage en ſes artifices,
Brillant par ſes vertus, et même par ſes vices,
Connaiſſant le péril, et ne redoutant rien ;
Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.
Quand il eut quelque tems eſſayé ſa puiſſance,
Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconſtance,
Il ne ſe cacha plus, et vint ouvertement
Du trône de ſon Roi briſer le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeſte,
Qui bientôt de la France infecta tout le reſte ;
Monſtre affreux, qu'ont nourri les peuples et les grands,
Engraiſſé de carnage et fertile en tyrans.
La France dans ſon ſein vit alors deux Monarques :
L'un n'en poſſédait plus que les frivoles marques ;
L'autre inſpirant par-tout l'eſpérance ou l'effroi,
A peine avait beſoin du vain titre de Roi.
Valois ſe réveilla du ſein de ſon ivreſſe.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le preſſe,
Ouvrirent un moment ſes yeux appeſantis :
Mais du jour importun ſes regards éblouis,

Digitized by Google

Ne diſtinguèrent point, au ſort de la tempête,
Les foudres menaçans qui grondaient ſur ſa tête :
Et bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, et ſe rejetant dans les bras du ſommeil,
Entre ſes favoris, et parmi les délices,
Tranquille, il s'endormit au bord des précipices.
Je lui reſtais encor, et, tout près de périr,
Il n'avait plus que moi, qui pût le ſecourir :
Héritier, après lui, du trône de la France,
Mon bras, ſans balancer, s'armait pour ſa défenſe :
J'offrais à ſa faibleſſe un néceſſaire appui ;
Je courais le ſauver, ou me perdre avec lui.
Mais Guiſe trop habile, et trop ſavant à nuire,
L'un par l'autre, en ſecret, ſongeait à nous détruire.
Que dis-je ? il obligea Valois à ſe priver
De l'unique ſoutien qui pouvoit le ſauver.
De la Religion le prétexte ordinaire.
Fut un voile honorable à cet affreux myſtère.
Par ſa feinte vertu, tout le peuple échauffé.
Ranima ſon courroux encor mal étouffé.
Il leur repréſentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des ſectes étraugères,
Me peignait ennemi de l'égliſe et de Dieu :
" Il porte, diſait-il, ſes erreurs en tout lieu ;
" Il ſuit d'Eliſabeth les dangereux exemples ;
" Sur vos temples détruits il va fonder ſes temples ;
" Vous verrez dans Paris ſes prêches criminels." (*d*)
Tout le peuple, à ces mots, trembla pour ſes autels ;
Juſqu'au palais du Roi l'alarme en eſt portée.
La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à ſon Roi,
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas ! le Roi trop faible, obéit ſans murmure :
Et, lorſque je volais pour venger ſon injure,
J'apprends que mon beau-frère, à la Ligue ſoumis,
S'uniſſait, pour me perdre, avec ſes ennemis,
De ſoldats, malgré lui, couvrait déjà la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis ſa faibleſſe, et ſans rien ménager,
Je courus le combattre au-lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les villes alarmées,
Contre moi, dans la France, enfantaient des armées :

Digitized by Google

Joyeuſe, avec ardeur, venait fondre ſur moi,
Miniſtre impétueux des faibleſſes du Roi.
Guiſe, dont la prudence égalait le courage,
Diſperſait mes amis, leur fermait le paſſage.
D'armes et d'ennemis preſſé de toutes parts,
Je les défiai tous, et tentai les haſards.
Je cherchai dans Coutras ce ſuperbe Joyeuſe.
Vous ſavez ſa défaite, et ſa fin malheureuſe :
Je dois vous épargner des récits ſuperflus.
Non, je ne reçois point vos modeſtes refus :
Non, ne me privez point, dit l'auguſte Princeſſe,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéreſſe ;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuſe, et ſon trépas.
L'auteur de tant d'exploits doit ſeul me les apprendre,
Et peut-être je ſuis digne de les entendre.
Elle dit. Le Hèros à ce diſcours flatteur,
Sentit couvrir ſon front d'une noble rougeur,
Et réduit à règret à parler de ſa gloire,
Il pourſuivit ainſi cette fatale hiſtoire.
De tous les favoris qu'idolâtrait Valois, (e)
Qui flattaient ſa molleſſe, et lui donnaient des loix,
Joyeuſe, né d'un ſang chez les Français inſigne,
D'une faveur ſi haute était le moins indigne :
Il avait des vertus ; et ſi de ſes beaux jours
La Parque, en ce combat, n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits ſon ame accoutumée,
Aurait de Guiſe, un jour, atteint la renommée.
Mais nourri juſqu'alors au milieu de la cour,
Dans le ſein des plaiſirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'oppoſer qu'un excès de courage,
Dans un jeune Héros dangereux avantage.
Les courtiſans en foule, attachés à ſon ſort,
Du ſein des voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendreſſes,
Traçaient ſur leurs habits les noms de leurs maîtreſſes ;
Leurs armes éclataient du feu des diamans,
De leurs bras énervés frivoles ornemens,
Ardens, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur ſuperbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

Digitized by Google

D'un éclat différent mon camp frappait leur vue.
Mon armée, en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang et couverts de blessures ;
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux ;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renversés,
Sous nos coups expirans, devant nous dispersés :
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée,
Qui du sang Espagnol eût été mieux trempée.
Il le faut avouer, parmi ces courtisans,
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poste et tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans Français, tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire :
De l'ombre du repos ils volent aux hasards ;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.
Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse ;
Je l'apperçus bientôt porté par des soldats,
Pâle, et déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
Des baisers du Zéphyr et des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe avant le tems,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.
Mais pourquoi rappeler cette triste victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monumens de ces affreux succès !
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français ;
Magnandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers sanglans sont baignés de mes larmes.
Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abîme dont Valois voulait en vain sortir.
Il fut plus méprisé, quand on vit sa disgrace ;
Paris fut moins soumis, la Ligue eut plus d'audace,

Digitized by Google

Et la gloire de Guiſe, aigriſſant ſes douleurs,
Ainſi que ſes affronts, redoubla ſes malheurs.
Guiſe (*f*) dans Vimori, d'une main plus heureuſe,
Vengea, ſur les Germains, la perte de Joyeuſe,
Accabla dans Auneau mes alliés ſurpris,
Et couvert de lauriers ſe montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un Dieu tutélaire.
Valois vit triompher ſon ſuperbe adverſaire,
Qui toujours inſultant à ce Prince abattu,
Semblait l'avoir ſervi moins que l'avoir vaincu.
La honte irrite enfin le plus faible courage :
L'inſenſible Valois reſſentit cet outrage ;
Il voulut, d'un ſujet réprimant la fierté,
Eſſayer, dans Paris, ſa faible autorité.
Il n'en était plus tems : la tendreſſe et la crainte
Pour lui, dans tous les coeurs, était alors éteinte :
Son peuple audacieux, promt à ſe mutiner,
Le prit pour un tyran, dès qu'il voulut régner.
On s'aſſemble, on conſpire, on répand les alarmes ;
Tout bourgeois eſt ſoldat, tout Paris eſt en armes :
Mille remparts naiſſans qu'un inſtant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.
Guiſe (*g*) tranquille et fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage ;
De la ſédition gouvernait les reſſorts,
Et faiſait à ſon gré, mouvoir ce vaſte corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie :
Si Guiſe eût dit un mot, Valois était ſans vie :
Mais, lorsque d'un coup d'oeil il pouvait l'accabler,
Il parut ſatisfait de l'avoir fait trembler,
Et des mutins, lui-même, arrêtant la pourſuite,
Lui laiſſa, par pitié, le pouvoir de la fuite.
Enfin Guiſe attenta, quel que fût ſon projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un ſujet.
Quiconque a pu forcer ſon monarque à le craindre,
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guiſe, en ſes grands deſſeins, dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus tems d'offenſer à demi ;
Et qu'élevé ſi haut, mais ſur un précipice,
S'il ne montait aut trône, il marchait au ſuppl'ce
Enfin maître abſolu d'un peuple révolté,
Le coeur plein d'eſpérance et de témérité,

Digitized by Google

Appuyé des Romains, secouru des Ibères,
Adoré des Français, secondé de ses frères,
Ce sujet (*b*) orgueilleux crut ramener ces tems,
Où de nos premiers Rois les lâches descendans,
Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachaient leur diadême,
Et, dans l'ombre d'un cloître en secret gémissans,
Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.
Valois, qui cependant différait sa vengeance,
Tenait alors dans Blois les Etats de la France :
Peut-être on vous a dit, quels furent ces Etats :
On proposa des loix qu'on n'exécuta pas ;
De mille députés l'éloquence stérile
Y fit de nos abus un détail inutile ;
Car de tant de conseils l'effet le plus commun,
Est de voir tous nos maux, sans en soulager un.
Au milieu des Etats, Guise, avec arrogance,
De son Prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du trône, et, sûr de ses projets,
Crut, dans ces députés, voir autant de sujets.
Déjà leur troupe indigne, à son tyran vendue,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue ;
Lorsque, las de craindre et las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger et régner.
Son rival, chaque jour, soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, mépriſait sa colère ;
Ne soupçonnant pas même, en ce Prince irrité,
Pour un assassinat, assez de fermeté.
Son destin l'aveuglait, son heure était venue.
Le Roi le fit lui-même immoler à sa vue ;
De cent coups de poignard indignement percé (*i*)
Son orgueil en mourant ne fut point abaissé,
Et ce front, que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle et tout sanglant semblait braver son maître.
C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,
De vices, de vertus assemblage éclatant.
Le Roi, dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, et s'en vengea de même.
Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris.
Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise, embrasser les statues.

Digitized by Google

Tout Paris croit avoir, en ce preſſant danger,
L'égliſe à ſoutenir, et ſon père à venger.
De Guiſe, au milieu d'eux, le redoutable frère,
Mayenne à la vengeance anime leur colère;
Et plus par intérêt que par reſſentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embraſement.
Mayenne (*k*) dès long-tems nourri dans les alarmes,
Sous le ſuperbe Guiſe avait porté les armes;
Il ſuccède à ſa gloire, ainſi qu'à ſes deſſeins;
Le ſceptre de la Ligue a paſſé dans ſes mains.
Cette grandeur ſans borne, à ſes deſirs ſi chère,
Le conſole aiſément de la perte d'un frère;
Il ſervait à regret, et Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher ſous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il ſait, par une heureuſe et ſage politique,
Réunir ſous ſes loix mille eſprits différens,
Ennemis de leur maître, eſclaves des tyrans.
Il connaît leurs talens, il ſait en faire uſage.
Souvent du malheur même il tire un avantage.
Guiſe avec plus d'éclat éblouiſſait les yeux,
Fut plus grand, plus Héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel eſt Mayenne, et quelle eſt ſa puiſſance.
Autant la Ligue altière eſpère en ſa prudence,
Autant le jeune Aumale, (*l*) au coeur préſomptueux,
Répand dans les eſprits ſon courage orgueilleux.
D'Aumale eſt du parti le bouclier terrible.
Il a juſqu'aujourd'hui le titre d'invincible.
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Eſt l'ame de la Ligue, et l'autre en eſt le bras.
Cependant des Flamands l'oppreſſeur politique,
Ce voiſin dangereux, ce tyran catholique,
Ce Roi dont l'artifice eſt le plus grand ſoutien,
Ce Roi votre ennemi, mais plus encor le mien,
Philippe, (*m*) de Mayenne embraſſant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cauſe criminelle,
Et Rome, (*n*) qui devait étouffer tant de maux,
Rome de la diſcorde allume les flambeaux.
Celui qui des chrétiens ſe dit encor le père,
Met aux mains de ſes fils un glaive ſanguinaire.
Des deux bouts de l'Europe, à mes regards ſurpris,
Tous les malheurs enſemble accourent dans Paris.

Digitized by Google

Enfin, Roi ſans ſujets, pourſuivi ſans défenſe,
Valois s'eſt vu forcé d'implorer ma puiſſance,
Il m'a cru généreux, et ne s'eſt point trompé :
Des malheurs de l'Etat mon coeur s'eſt occupé ;
Un danger ſi preſſant a fléchi ma colère ;
Je n'ai plus, dans Valois, regardé qu'un beau-frère :
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai ſubi la loi,
Et Roi, j'ai défendu l'autorité d'un Roi.
Je ſuis venu vers lui ſans traité, ſans ôtage : (o)
Votre ſort, ai-je dit, eſt dans votre courage :
Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris.
Alors un noble orgueil a rempli ſes eſprits :
Je ne me flatte point d'avoir pu dans ſon âme
Verſer par mon exemple une ſi belle flâme ;
Sa diſgrace a ſans doute éveillé ſa vertu :
Il gémit du repos qui l'avait abattu.
Valois avait beſoin d'un deſtin ſi contraire ;
Et ſouvent l'infortune aux Rois eſt néceſſaire.
Tels étaient de Henri les ſincères diſcours.
Des Anglais cependant il preſſe le ſecours :
Déjà du haut des murs de la ville rebelle,
La voix de la victoire en ſon camp le rappelle :
Mille jeunes Anglais vont bientôt ſur ſes pas,
Fendre le ſein des mers, et chercher les combats.
Eſſex (p) eſt à leur tête, Eſſex dont la vaillance
A des fiers Caſtillans confondu la prudence,
Et qui ne croyait pas qu'un indigne deſtin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis ſa main.
Henri ne l'attend point ; ce chef, que rien n'arrête,
Impatient de vaincre, à ſon départ s'apprête :
Allez, lui dit la Reine, allez, digne Héros,
Mes guerriers ſur vos pas traverſeront les flots ;
Non, ce n'eſt point Valois ; c'eſt vous qu'ils veulent ſuivre,
A vos ſoins généreux mon amitié les livre.
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous ſecourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront ſous vous à ſervir l'Angleterre.
Puiſſe bientôt la Ligue expirer ſous vos coups !
L'Eſpagne ſert Mayenne, et Rome eſt contre vous :
Allez vaincre l'Eſpagne, et ſongez qu'un grand-homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.

Digitized by Google

Allez des nations venger la liberté ;
De Sixte et de Philippe abaiſſez la fierté.
Philippe, de ſon père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, et non moins politique,
Diviſant ſes voiſins pour leur donner des fers,
Du fond de ſon palais croit domter l'univers.
Sixte (*q*) au trône élevé du ſein de la pouſſière,
Avec moins de puiſſance, a l'ame encor plus fière.
Le pâtre de Montalte eſt le rival des Rois ;
Dans Paris, comme à Rome, il veut donner des loix ;
Sous le pompeux éclat d'un triple diadême,
Il penſe aſſervir tout, juſqu'a Philippe même.
Violent, mais adroit, diſſimulé, trompeur,
Ennemi des puiſſans, des faibles oppreſſeur,
Dans Londres, dans ma cour, il a formé des brigues,
Et l'univers, qu'il trompe, eſt plein de ſes intrigues.
Voilà les ennemis que vous devez braver,
Contre moi l'un et l'autre oſèrent s'élever.
L'un, combattant en vain l'Anglais et les orages,
Fit voir à l'océan (*r*) ſa fuite et ſes naufrages ;
Du ſang de ſes guerriers ce bord eſt encor teint ;
L'autre ſe tait dans Rome, et m'eſtime et me craint.
Suivez donc à leurs yeux, votre noble entrepriſe,
Si Mayenne eſt domté, Rome ſera ſoumiſe :
Vous ſeul pouvez régler ſa haine ou ſes faveurs ;
Inflexible aux vaincus, complaiſante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous abſoudre,
C'eſt à vous d'allumer, ou d'éteindre ſa foudre.

Digitized by Google

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) Il fut toujours malade depuis la St Barthélemi, et mourut deux ans après, le 30 Mai 1574, tout baigné dans son sang, qui lui sortait par les pores.

(*b*) La réputation qu'il avait acquise à Jarnac et à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire Roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II, dernier Prince de la race des Jagellons.

(*c*) Henri de Guise, le Balafré, né en 1550, de François de Guise et d'Anne d'Est. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le Cardinal de Lorraine son oncle, du tems du concile de Trente, et entamé par François son père.

(*d*) On reprit l'auteur d'avoir mis le mot de *prêches* dans un poëme épique. Il répondit que tout peut y entrer, et que l'épithète de *criminels* relève l'expression de *prêches*.

(*e*) Anne, Duc de Joyeuse; avait épousé la soeur de la femme de Henri III. Dans son ambassade à Rome il fut traité comme frère du Roi. Il avait un coeur digne de sa grande fortune. Un jour ayant fait attendre trop long-tems les deux secrétaires d'Etat dans l'anti-chambre du Roi, il leur en fit ses excuses en leur abandonnant un don de cent mille écus que le Roi venait de lui faire. Il donna la bataille de Coutras contre Henri IV, alors Roi de Navarre, le 20 Octobre 1587. On comparait son armée à celle de Darius, et l'armée de Henri IV, à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux capitaines d'Infanterie, nommés Bordeaux et Descentiers.

(*f*) Dans le même tems que l'armée du Roi était battue à Coutras, le Duc de Guise faisait des actions

Digitized by Google

d'un très habile général, contre une armée nombreuse de reîtres venus au secours de Henri IV ; et après les avoir harcelés et fatigués long-tems, il les défit au village d'Auneau.

(*g*) Le Duc de Guise à cette journée des Barricades, se contenta de renvoyer à Henri III ses gardes, après les avoir désarmés.

(*h*) Le Cardinal de Guise, l'un des frères du Duc de Guise, avait dit plus d'une fois qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tête du Roi entre ses jambes, pour lui faire une couronne de moine. Madame de Montpensier, soeur des Guises, voulait qu'on se servît de ses ciseaux pour ce saint usage. Tout le monde connaît la devise de Henri III ; c'étaient trois couronnes, avec ces mots : *Manet ultima coelo*, auxquels les Ligueurs substituèrent ceux-ci : *Manet ultima claustro*. On connaît aussi ces deux vers latins qu'on afficha aux portes du Louvre.

Qui dedit ante duas, unam abstulit, altera nutat.
Tertia tonsoris est facienda manu.

En voici une traduction que l'auteur a lue dans les manuscrits de feu Mr le président de Mesmes.

Valois qui les Dames n'aime,
Deux couronnes possédait.
Bientôt sa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tomber de même.
Grace à ses heureux travaux :
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisième.

(*i*) Il fut assassiné dans l'anti-chambre du Roi, au château de Blois, un Vendredi 23 Décembre 1588, par Loignac, Gentilhomme Gascon, et par quelques-uns des gardes de Henri III, qu'on nommait les quarante-cinq. Le Roi leur avait distribué lui-même les poignards dont le Duc fut percé. Les assassins étaient la Bastide, Montsivry, St Malin, St Gaudin, St Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Loignac leur capitaine.

(*k*) Le Duc de Mayenne, frère puiné du Balafré tué à Blois, avait été long-tems jaloux de la réputation de

Digitized by Google

son aîné. Il avait toutes les grandes qualités de son frère, à l'activité prés.

(*l*) *Voyez* la remarque (*b*) au quatrième chant.

(*m*) Philippe II, Roi d'Espagne, fils de Charles-Quint. On l'appelait le Démon du midi, DAEMONIUM MERIDIANUM, parce-qu'il troublait toute l'Europe, au midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissans secours à la Ligue, dans le dessein de faire tomber la couronne de France à l'Infante Claire Eugénie, ou à quelque Prince de sa famille.

(*n*) La cour de Rome gagnée par les Guises, et soumise alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grègoire XIII, secourut la Ligue d'hommes et d'argent, et Sixte-Quint commença son Pontificat par les excès les plus grands, et heureusement les plus inutiles, contre la maison Royale, comme on peut voir aux remarques sur le premier chant.

(*o*) Henri IV, alors Roi de Navarre, eut la générosité d'aller à Tours voir Henri III, suivi d'un page seulement, malgré les défiances et les prières de ses vieux officiers, qui craignaient pour lui une seconde St Barthélemi.

(*p*) Robert d'Evreux, comte d'Essex, fameux par la prise de Cadix sur les Espagnols, par la tendresse d'Elisabeth pour lui, et par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadix sur les Espagnols, et les avait battus plus d'une fois sur mer. La Reine Elisabeth l'envoya effectivement en France en 1590, au secours de Henri IV, à la tête de cinq mille hommes.

(*q*) Sixte-Quint, (né aux Grottes dans la Marche d'Ancone, d'un pauvre vigneron, nommé Peretti,) homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant cordelier il assomma de coups le neveu de son provincial, et se brouilla avec tout l'ordre. Inquisiteur à Venise, il y mit le trouble, et fut obligé de s'enfuir. Etant Cardinal, il composa en latin la bulle d'excommunication lancée par le Pape Pie V. contre la Reine Elisabeth; cependant il estimait cette Reine, et l'appelait UN GRAN CERVELLO DI PRINCIPESSA.

(*r*) Cet événement était tout récent; car Henri IV est supposé voir secrètement Elisabeth en 1589, et c'était l'année précédente que la grande flotte de Phil.

Digitized by Google

ippe II, deſtinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'Amiral Drake, et diſperſée par la tempête.

On a fait dans un journal de Trévoux une critique ſpécieuſe de cet endroit. Ce n'eſt pas, dit-on, à la Reine Eliſabeth de croire, que Rome eſt complaiſante pour les puiſſances, puiſque Rome avait oſé excommunier ſon père.

Mais le critique ne ſongeait pas que le Pape n'avait excommunié le Roi d'Angleterre Henri VIII, que parce-qu'il craignait davantage l'empereur Charles-Quint. Ce n'eſt pas la ſeule faute qui ſoit dans cet extrait de Trévoux, dont l'auteur, déſavoué et condamné par la plupart de ſes confrères, a mis dans ſes cenſures peut-être plus d'injures que de raiſons.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT.

D'Aumale était près de se rendre maître du camp de Henri III, lorsque le Hèros revenant d'Angleterre combat les Ligueurs, et fait changer la fortune.

La Discorde console Mayenne, et vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome où régnait alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique. Elle revient avec elle à Paris, soulève la Sorbonne, anime les Seize contre le Parlement, et arme les moines. On livre à la main du bourreau des Magistrats, qui tenaient pour le parti des Rois. Troubles et confusion horrible dans Paris.

TANDIS que, poursuivant leurs entretiens secrets
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisaient tous deux la science profonde,
De combattre, de vaincre, et de régir le monde,
La Seine, avec effroi, voit sur ses bords sanglans,
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.
Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignait l'incertitude.
A ses desseins flottans il fallait un appui ;
Il attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ces retardemens les Ligueurs s'enhardirent ;
Des portes de Paris leurs légions sortirent :
Le superbe d'Aumale, et Nemours, et Brissac,
Le farouche Saint-Paul, la Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenseurs intrépides,
Epouvantaient Valois de leurs succès rapides ;

Digitized by Google

Et ce Roi, trop souvent sujet au repentir
Regrettait le Héros qu'il avait fait partir.
Parmi ces combattans, ennemis de leur maître,
Un frère (*a*) de Joyeuse osa long-tems paraître.
Ce fut lui que Paris vit passer, tour-à-tour,
Du siècle au fond d'un cloître, et du cloître à la cour:
Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire;
Du pied des saints autels arrosés de ses pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le sang de la France éplorée,
La main qu'à l'Eternel il avait consacrée.
Mais, de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le coeur fut plus fier et la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune Prince, impétueux d'Aumale, (*b*)
Vous, né du sang Lorrain, si fécond en Héros,
Vous, ennemi des Rois, des loix et du repos.
La fleur de la jeunesse en tout tems l'accompagne.
Avec eux sans relâche il fond dans la campagne:
Tantôt dans le silence, et tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi surpris portant par-tout la guerre,
Du sang des assiégeans son bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,
D'où l'oeil découvre au loin l'air, la terre et les flots,
Les aigles, les vautours aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vastes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux,
Dans les bois, sur les prés déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes,
Remportent, à grands cris, ces dépouilles vivantes.
Déjà plein d'espérance, et de gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit et la surprise augmentaient les alarmes:
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ses armes;
Cet orageux torrent, prompt à se déborder.
Dans son choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître:
Mornay, qui précédait le retour de son maître,
Voyait déjà les tours du superbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur, il est soudain surpris;

Digitized by Google

Il court ; il apperçoit dans un désordre extrême,
Les soldats de Valois, et ceux de Bourbon même :
" Juste ciel ! est-ce ainsi que vous nous attendiez ?
" Henri va vous défendre ; il vient, et vous fuyez.
" Vous fuyez, compagnons !" Au son de sa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole,
Le fondateur de Rome opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter, arrêter ses Romains,
Au seul nom de Henri, les Français se rallient :
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient,
Qu'il vienne ce Héros, nous vaincrons sous ses yeux.
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête :
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête ;
Il combat, on le suit, il change les destins ;
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains,
Tous les chefs ranimés autour de lui s'empressent ;
La victoire revient, les Ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour qui s'avance et qui luit,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives,
Des siens épouvantés les troupes fugitives ;
Sa voix pour le moment les rappelle aux combats ;
La voix du grand Henri précipite leurs pas :
De son front menaçant la terreur les renverse ;
Leur chef les réunit, la crainte les disperse ;
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné ;
Tel que du haut d'un mont de frimats couronné,
Au milieu des glaçons et des neiges fondues,
Tombe et roule un rocher qui menaçoit les nues.
Mais que dis-je ? Il s'arrête, il montre aux assiégeans,
Il montre encor ce front redouté si long-tems.
Des siens qui l'entraînaient, fougueux il se dégage ;
Honteux de vivre encore, il revole au carnage ;
Il arrête un moment son vainqueur étonné,
Mais d'ennemis bientôt il est environné.
La mort allait punir son audace fatale.
La Discorde le vit, et trembla pour d'Aumale :
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours ;
Elle s'élève en l'air, et vole à son secours.
Elle approche, elle oppose au nombre qui l'accable,
Son bouclier de fer, immense, impénétrable,

Digitized by Google

Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'Enfer, Discorde inexorable,
Pour la première fois tu parus secourable,
Tu sauvas un Héros, tu prolongeas son sort,
De cette même main, ministre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais jusques-là n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis.
Elle applique à ses maux une main salutaire.
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire :
Mais, tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ces mortels poisons elle infecte son cœur.
Tel souvent un tyran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle :
A ses crimes secrets il fait servir son bras,
Et quand ils sont commis, il le rend au trépas.
Henri sait profiter de ce grand avantage,
Dont le sort des combats honora son courage.
Des momens dans la guerre il connaît tout le prix.
Il presse au même instant ses ennemis surpris :
Il veut que les assauts succèdent aux batailles ;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois, plein d'espérance, et fort d'un tel appui,
Donne aux soldats l'exemple, et le reçoit de lui ;
Il soutient les travaux, il brave les alarmes.
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes.
Tous les chefs sont unis, tout succède à leurs vœux ;
Et bientôt la terreur, qui marche devant eux,
Des assiégés tremblans dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant ?
Mayenne a pour soldats un peuple gémissant :
Ici, la fille en pleurs lui redemande un père ;
Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère :
Chacun plaint le présent, et craint pour l'avenir ;
Ce grand corps alarmé ne peut se réunir.
On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre ;
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre ;
Tant le faible vulgaire avec légèreté,
Fait succéder la peur à la témérité !

Digitized by Google

Mayenne, en frémiſſant voit leur troupe éperdue,
Cent deſſeins partageaient ſon ame irréſolue,
Quand ſoudain la diſcorde aborde ce héros,
Fait ſiffler ſes ſerpens, et lui parle en ces mots :
Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi, qu'unit avec moi le ſoin de ta vengeance,
Toi, nourri ſous mes yeux, et formé ſous mes loix,
Entends ta protectrice, et reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécille et volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage ;
Leurs eſprits ſont à moi, leurs coeurs ſont dans mes mains ;
Tu les verras bientôt, ſecondant nos deſſeins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, et mourir avec joie.
La Diſcorde auſſi-tôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol aſſuré les campagnes de l'air.
Par-tout chez les Français le trouble et les alarmes
Préſentent à ſes yeux des objets pleins de charmes ;
Son haleine en cent lieux répand l'aridité.
Le fruit meurt en naiſſant, dans ſon germe infecté ;
Les épis renverſés ſur la terre languiſſent ;
Le ciel s'en obſcurcit, les aſtres en paliſſent :
Et la foudre en éclats, qui gronde ſous ſes pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.
Un tourbillon la porte à ces rives fécondes,
Que l'Eridan rapide arroſe de ſes ondes.
Rome enfin ſe découvre à ſes regards cruels ;
Rome jadis ſon temple et l'effroi des mortels ;
Rome dont le deſtin, dans la paix, dans la guerre,
Eſt d'être en tous les tems maîtreſſe de la terre.
Par le ſort des combats on la vit autrefois,
Sur leurs trônes ſanglans enchaîner tous les Rois ;
L'univers fléchiſſait ſous ſon aigle terrible :
Elle exerce, en nos jours, un pouvoir plus paiſible.
On la voit ſous ſon joug aſſervir ſes vainqueurs,
Gouverner les eſprits, et commander aux coeurs :
Ses avis ſont ſes loix, ſes décrets ſont ſes armes,
Près de ce capitole où régnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars,
Un Pontife eſt aſſis au trône des Céſars.

Digitized by Google

Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons et la cendre d'Emile.
Le trône eſt ſur l'autel, et l'abſolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le ſceptre et l'encenſoir.
Là, Dieu même a fondé ſon egliſe naiſſante,
Tantôt perſécutée, et tantôt triomphante :
Là, ſon premier apôtre avec la vérité
Conduiſit la candeur et la ſimplicité.
Ses ſucceſſeurs heureux quelque tems l'imitèrent,
D'autant plus reſpectés que plus ils s'abaiſſèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu ;
La pauvreté ſoutint leur auſtère vertu ;
Et jaloux des ſeuls biens qu'un vrai chrétien déſire,
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le tems, qui corrompt tout, changea bientôt leurs moeurs :
Le ciel, pour nous punir, leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ce tems puiſſante et profanée,
Aux conſeils des méchans ſe vit abandonnée ;
La trahiſon, le meurtre, et l'empoiſonnement,
De ſon pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les ſucceſſeurs de Chriſt au fond du ſanctuaire
Placèrent ſans rougir l'inceſte et l'adultère ;
Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ſes tyrans ſacrés, regretta ſes faux Dieux.
On écouta depuis de plus ſages maximes ;
On ſut ou épargner, ou mieux voiler les crimes ;
(c) De l'égliſe et du peuple on régla mieux les droits.
Rome devint l'arbitre, et non l'effroi des Rois.
Sous l'orgueil impoſant du triple diadême
La modeſte vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reſte des humains
Eſt, ſur-tout aujourd'hui, la vertu des Romains.
Sixte, (d) alors était Roi de l'égliſe et de Rome.
Si pour être honoré du titre de grand homme,
Il ſuffit d'être faux, auſtère et redouté,
Au rang des plus grands Rois Sixte ſera compté.
Il devait ſa grandeur à quinze ans d'artifices :
Il ſut cacher quinze ans ſes vertus et ſes vices.
Il ſembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne, afin d'y parvenir.

Digitized by Google

Sous le puissant abri de son bras despotique,
Au fond du Vatican régnait la Politique,
Fille de l'intérêt et de l'ambition,
Dont nâquirent la fraude et la séduction,
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis paraît simple et tranquille:
Ses yeux creux et perçans, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots;
Par ses déguisemens à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse:
Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la vérité même empruntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
Et fait servir le ciel à venger ses injures.
A peine la Discorde avait frappé ses yeux,
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux;
Avec un ris malin la flatte, la caresse;
Puis prenant tout-à-coup un ton plein de tristesse
Je ne suis plus, dit-elle, en ces tems bienheureux,
Où les peuples séduits me présentaient leurs voeux,
Où la crédule Europe, à mon pouvoir soumise,
Confondait dans mes loix, les loix de son église.
Je parlais, et soudain les Rois humiliés,
Du trône, en frémissant, descendaient à mes pieds:
Sur la terre, à mon gré, ma voix soufflait les guerres;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres;
Je tenais dans mes mains la vie et le trépas;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les états.
Cet heureux tems n'est plus. Le sénat (e) de la France
Eteint presque en mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'église, et pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur;
C'est lui, qui le premier, démasquant mon visage,
Vengea la vérité dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô Discorde, ardente à te servir,
Le séduire lui-même, ou du moins le punir!
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre;
Commençons par la France à ravager la terre;
Que le Prince et l'état retombent dans nos fers.
Elle dit, et soudain s'élance dans les airs.
Loin du faste de Rome, et des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,

Digitized by Google

Dont l'appareil ſuperbe impoſe à l'univers,
L'humble religion ſe cache en des déſerts.
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que ſon nom, profané dans le monde,
Eſt le prétexte ſaint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, et le mépris des grands.
Souffrir eſt ſon deſtin, bénir eſt ſon partage.
Elle prie en ſecret pour l'ingrat qui l'outrage ;
Sans ornement, ſans art, belle de ſes attraits,
Sa modeſte beauté ſe dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune,
Qui court, à ſes autels, adorer la fortune.
Son ame pour Henri brûlait d'un ſaint amour ;
Cette fille des cieux ſait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ſes autels le culte légitime,
Adopter pour ſon fils ce Héros magnanime :
Elle l'en croyait digne, et ſes ardens ſoupirs
Hâtaient cet heureux tems trop lent pour ſes déſirs.
Soudain la Politique et la Diſcorde impie
Surprennent en ſecret leur auguſte ennemie.
Elle lève à ſon Dieu ſes yeux mouillés de pleurs ;
Son Dieu, pour l'éprouver, la livre à leurs fureurs.
Ces monſtres, dont toujours elle a ſouffert l'injure,
De ces voiles ſacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ſes vêtemens reſpectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs deſſeins.
D'un air inſinuant l'adroite Politique
Se gliſſe au vaſte ſein de la Sorbonne antique ;
C'eſt là que s'aſſemblaient ces ſages révérés,
Des vérités du ciel interprètes ſacrés,
Qui, des peuples chrétiens arbitres et modèles,
A leur culte attachés, à leur Prince fidèles,
Conſervaient juſqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il eſt peu de vertu qui réſiſte ſans ceſſe !
Du monſtre déguiſé la voix enchantereſſe
Ebranle leurs eſprits par ſes diſcours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs ;
Par l'éclat d'une Mitre elle éblouit leur vue ;
De l'avare en ſecret la voix lui fut vendue :
Par un éloge adroit le ſavant enchanté,
Pour prix d'un vain encens, trahit la vérité.

Digitized by Google

Menacé par ſa voix, le faible s'intimide.
On s'aſſemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la diſpute et le bruit,
De ces lieux en pleurant la Vérité s'enfuit.
Alors au nom de tous, un des vieillards s'écrie :
" L'égliſe fait les Rois, les abſout, les châtie ;
" En nous eſt cette Egliſe, en nous ſeuls eſt la loi ;
" Nous réprouvons Valois, il n'eſt plus notre Roi.
" Sermens (*f*) jadis ſacrés, nous briſons votre chaîne.
A peine a-t-il parlé, la Diſcorde inhumaine
Trace en lettres de ſang ce décret odieux.
Chacun jure par elle, et ſigne ſous ſes yeux.
Soudain elle s'envole, et d'égliſe en égliſe
Annonce aux factieux cette grande entrepriſe ;
Sous l'habit d'Auguſtin, ſous le froc de François,
Dans les cloîtres ſacrés fait entendre ſa voix ;
Elle appelle, à grands cris, tous ces ſpectres auſtères,
De leur joug rigoureux eſclaves volontaires,
De la religion reconnaiſſez les traits,
Dit-elle, et du Très-Haut vengez les intérêts.
C'eſt moi qui viens à vous, c'eſt moi qui vous appelle.
Ce fer qui dans mes mains, à vos yeux, étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne eſt remis,
Il eſt tems de ſortir de l'ombre de vos temples :
Allez d'un zèle ſaint répandre les exemples :
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'eſt ſervir leur Dieu que d'immoler leur Roi.
Songez que de Lévi la famille ſacrée,
Du miniſtère ſaint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur, en portant à l'autel
Des mains teintes du ſang des enfans d'Iſraël.
Que dis-je ? où ſont ces tems, où ſont ces jours proſpères,
Où j'ai vu les Français maſſacrés par leurs frères ?
C'était vous, prêtres ſaints, qui conduiſiez leurs bras ;
Coligny par vous ſeuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le ſang ; que le ſang coule encore.
Montrez-vous, inſpirez ce peuple qui m'adore.
Le monſtre, au même inſtant, donne à tous le ſignal ;
Tous ſont empoiſonnés de ſon venin fatal ;
Il conduit dans Paris leur marche ſolemnelle :
L'étendard (*g*) de la croix flottait au milieu d'elle

Digitized by Google

Ils chantent, et leurs cris dévots et furieux
Semblent à leur révolte associer les cieux.
On les entend mêler, dans leurs voeux fanatiques,
Les imprécations aux prières publiques.
Prêtres audacieux, imbécilles soldats,
Du sabre et de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infâme milice
Suit au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix qu'on porte devant eux.
Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
La mépriſe en secret, et tout haut l'autorise;
Il sait combien le peuple, avec soumission,
Confond le fanatisme et la religion;
Il connaît ce grand art, aux princes nécessaire,
De nourrir la faiblesse et l'erreur du vulgaire.
A ce pieux scandale enfin il applaudit;
Le sage s'en indigne, et le soldat en rit:
Mais le peuple excité, jusques aux cieux envoie
Des cris d'emportement, d'espérance et de joie:
Et comme à son audace a succédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur.
Ainsi l'Ange des mers, sur le sein d'Amphitrite,
Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.
La Discorde (*b*) a choisi seize séditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.
Ministres insolens de leur Reine nouvelle,
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle;
L'orgueil, la trahison, la fureur, le trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
Leur haine pour les Rois leur tient lieu de noblesse;
Et jusques sous le dais par le peuple portés,
Mayenne en frémissant les voit à ses côtés;
Des jeux de la Discorde ordinaires caprices,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices.(*i*)
Ainsi lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,
De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes,
S'élève en bouillonnant sur la face des ondes;
Ainsi, dans les fureurs de ces embrasemens,
Qui changent les cités en de funestes champs,

Digitized by Google

Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amolliſſent,
Se mêlent, dans la flamme, à l'or qu'ils obſcurciſſent!
Dans ces jours de tumulte et de ſédition,
Thémis réſiſtant ſeule à la contagion;
La ſoif de s'aggrandir, la crainte, l'eſpérance,
Rien n'avait dans ſes mains fait pencher la balance;
Son temple était ſans tache, et la ſimple équité
Auprès d'elle, en fuyant, cherchait ſa ſûreté.
Il était dans ce temple un ſénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui, des loix de ſon Prince et l'organe et l'appui,
Marchait d'un pas égal entre ſon peuple et lui;
Dans l'équité des Rois ſa juſte confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France;
Le ſeul bien de l'état fait ſon ambition
Il hait la tyrannie et la rebellion:
Toujours plein de reſpect, toujours plein de courage,
De la ſoumiſſion diſtingue l'eſclavage,
Et pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, et la ſait réprimer.
Des tyrans de la Ligue une affreuſe cohorte,
Du temple de Thémis environne la porte:
Buſſi les conduiſait; ce vil gladiateur, (*k*)
Monté par ſon audace à ce coupable honneur,
Entre, et parle en ces mots à l'auguſte aſſemblée,
Par qui des citoyens la fortune eſt réglée:
" Mercenaires appuis d'un dédale de loix,
" Plébéiens, qui penſez être tuteurs des Rois,
" Lâches, qui dans le trouble et parmi les cabales,
" Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
" Timides dans la guerre, et tyrans dans la paix,
" Obéiſſez au peuple, écoutez ſes décrets.
" Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
" Nous rentrons dans les droits qu'ont perdus nos ancêtres.
" Ce peuple fut long-tems par vous-même abuſé;
" Il s'eſt laſſé du ſceptre, et le ſceptre eſt briſé.
" Effacez ces grands noms qui vous gênaient ſans-doute,
" Ces mots de *plein-pouvoir* qu'on hait et qu'on redoute.
" Jugez au nom du peuple, et tenez, au ſénat,
" Non la place du Roi, mais celle de l'état.
" Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance.
Le ſénat répondit par un noble ſilence.

Digitized by Google

Tels, dans les murs de Rome abattus et brûlans,
Ces sénateurs courbés sous le fardeau des ans,
Attendaient fièrement, sur leur siége immobiles,
Les Gaulois et la mort avec des yeux tranquilles.
Busti plein de fureur, et non pas sans effroi,
Obéissez, dit-il, tyrans ou suivez moi. .....
Alors Harlay se lève, Harlay, ce noble guide,
Ce chef d'un parlement, juste autant qu'intrépide;
Il se présente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les chefs de la justice,
Brûlans de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux souverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains.
Muse, redites moi ces noms chers à la France,
Consacrez ces Héros qu'opprima la licence;
Le vertueux de Thou, (*l*) Molé, Scarron, Bayeul,
Potier, cet homme juste, et vous, jeune Longueil,
Vous, en qui, pour hâter vos belles destinées,
L'esprit et la vertu devançaient les années;
Tout le sénat, enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe est mené
Dans cet affreux (*m*) château, palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence.
Ainsi, ces factieux ont changé tout l'état;
La Sorbonne est tombée, il n'est plus de sénat.
Mais pourquoi ce concours et ces cris lamentables?
Pourquoi ces instruments de la mort des coupables?
Qui sont ces magistrats, que la main d'un bourreau,
Par l'ordre des tyrans précipite au tombeau?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson, (*n*) Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas:
Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas;
Vos noms toujours fameux, vivront dans la mémoire;
Et qui meurt pour son Roi, meurt toujours avec gloire.
Cependant la Discorde, au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins;
D'un air fier et content, sa cruauté tranquille
Contemple les effets de la guerre civile;
Dans ces murs tout sanglans, des peuples malheureux
Unis contre leur prince, et divisés entr'eux,

Digitized by Google

Jouets infortunés des fureurs inteſtines,
De leur triſte patrie avançant les ruines,
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et par-tout le débris, le carnage, et les morts.

Digitized by Google

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) Henri, comte de Bouchage, frère puiné du duc de Joyeuse, tué à Coutras.

Un jour qu'il passait à Paris à quatre heures du matin, près du couvent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il se fit Capucin sous le nom de frère Ange. Depuis il quitta son froc, et prit les armes contre Henri IV. Le duc de Mayenne le fit gouverneur du Languedoc, Duc et Pair, et maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le Roi : mais un jour ce prince étant avec lui sur un balcon, au-dessous duquel beaucoup de peuple était assemblé : *Mon cousin*, lui dit Henri IV, *ces gens-ci me paraissent fort aises de voir ensemble un apostat et un renégat.* Cette parole du Roi fit rentrer Joyeuse dans son couvent, où il mourut.

(*b*) Le chevalier d'Aumale, frère du duc d'Aumale, de la maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des sorties pendant le siége de Paris, et inspirait aux habitans sa valeur et sa confiance.

(*c*) *Voyez* l'histoire des Papes.

(*d*) Sixte-Quint, étant cardinal de Montalte, contrefit si bien l'imbécille près de quinze années, qu'on l'appelait communément *l'Ane d'Ancone.* On sait avec quel artifice il obtint la Papauté, et avec quelle hauteur il régna.

(*e*) On sait que, pendant les guerres du treizième siècle entre les Empereurs et les Pontifes de Rome, Grégoire IX eut la hardiesse, non-seulement d'excommunier l'Empereur Frédéric II, mais encore d'offrir la couronne

Digitized by Google

Impériale à Robert, frère de St Louis. Le parlement de France assemblé, répondit au nom du Roi, que ce n'était pas au Pape à déposséder un Souverain, ni au frère d'un Roi de France à recevoir de la main d'un Pape une couronne, sur laquelle ni lui, ni le St Père, n'avaient aucun droit. En 1570, le parlement sédentaire donna un arrêt contre la Bulle IN COENA DOMINI.

On connait ses remontrances célèbres sous Louis XI, au sujet de la Pragmatique-Sanction ; celles qu'il fit à Henri III contre la Bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appelait la maison régnante, *génération bâtarde*, etc. et sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la cour de Rome.

(*f*) Le 17 de Janvier de l'an 1589, la faculté de théologie de Paris donna ce fameux décret, par lequel il fut déclaré, que les sujets étaient déliés de leur serment de fidélité, et pouvaient légitimement faire la guerre au Roi. Le Fèvre, doyen, et quelques-uns des plus sages, refusèrent de signer. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la ligue avait arraché de quelques-uns de son corps. Tous les ordres religieux, qui comme la Sorbonne s'étaient déclarés contre la maison royale, se rétractèrent depuis comme elle. Mais si la maison de Lorraine avait eu le dessus, se serait-on rétracté ?

(*g*) Dès que Henri III et le Roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des moines endossèrent la cuirasse, et firent la garde avec les bourgeois. Cependant cet endroit du poëme désigne la procession de la Ligue, où douze cents moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Rose, Evêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort de Henri III.

(*h*) Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers séditieux, comme l'a marqué l'abbé le Gendre dans sa petite histoire de France ; mais on les nomma les Seize, à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences et leurs émissaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient Bussi-le-Clerc, gouverneur de la Bastille, ci-devant maître en fait d'armes ; la Bruyère, lieutenant particulier ; le commissaire

Digitized by Google

Louchard; Emmonet et Morin, procureurs; Oudinet, Paſſart, et ſur-tout Senaut, commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'eſprit, qui le premier développa cette queſtion obſcure et dangereuſe, du pouvoir qu'une nation peut avoir ſur ſon Roi. Je dirai en paſſant que Senaut était père du Père Senaut, cet homme éloquent, qui eſt mort général des prêtres de l'oratoire en France.

(*i*) Les Seize furent long-tems indépendans du Duc de Mayenne. L'un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du Duc : *Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire.*

(*k*) Le 16 Janvier 1589, Buſſi-le-Clerc, l'un des Seize, qui de tireur d'armes était devenu le gouverneur de la Baſtille, et le chef de cette faction, entra dans la grand'-chambre du parlement, ſuivi de cinquante ſatellites : il preſenta au parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette compagnie à ne plus reconnaître la maiſon Royale.

Sur le refus de la compagnie, il mena lui-même à la Baſtille tous ceux qui étaient oppoſés à ſon parti ; il les y fit jeûner au pain et à l'eau, pour les obliger à ſe racheter plutôt de ſes mains : Voilà pourquoi on l'appelait le grand pénitencier du parlement.

(*l*) Auguſtin de Thou, II du nom, oncle de ce célèbre hiſtorien ; il eut la charge de préſident du fameux Pibrac en 1585.

Melé ne peut être qu'Edouard Molé, conſeiller au parlement, mort en 1634.

Scarron était le biſaïeul du fameux Scarron, ſi connu par ſes poéſies, et par l'enjouement de ſon eſprit.

Bayeul était oncle du ſurintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion, ſurnommé de *Blancménil*, parce qu'il poſſédait la terre de ce nom. Il ne fut pas mené à la Baſtille avec les autres, mais empriſonné au Louvre, et près d'être condamné à être pendu par les Seize.

(*m*) La Baſtille.

(*n*) En 1591, un Vendredi 15 Novembre, Barnabé Briſſon, homme très-ſavant, et qui faiſait les fonctions de premier préſident en l'abſence d'Achilles de Har-

Digitized by Google

lay, Claude Larcher, conſeiller aux Enquêtes, et Jean Tardif, conſeiller au châtelet, furent pendus à une poutre dans le petit châtelet, par l'ordre des Seize. Il eſt à remarquer, que Hamilton, Curé de Saint-Côme furieux Ligueur, était venu prendre lui-même Tardif dans ſa maiſon, ayant avec lui des prêtres, qui ſervaient d'archers.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT CINQUIÈME.

ARGUMENT.

Les assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le Roi. Elle appelle du fond des enfers le Démon du fanatisme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des Ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentimens de Henri IV. Il est reconnu Roi par l'armée.

CEPENDANT s'avançaient ces machines mortelles,
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles:
Et le fer, et le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.
Les Seize et leur courroux, Mayenne et sa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche insolence,
Des docteurs de la loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours:
La victoire, à grands pas, s'approchait sur ses traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces;
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers:
Ses foudres impuissans se perdaient dans les airs;
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire
Privait les assiégés d'un secours nécessaire.
Ses soldats dans la France errans de tous côtés,
Sans secourir Paris, désolaient nos cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuisée
Pût offrir à son bras une conquête aisée;
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié
Leur préparait un maître au-lieu d'un allié

Digitized by Google

Lorſque d'un furieux la main déterminée
Sembla, pour quelque-tems, changer la deſtinée.
Vous, des murs de Paris tranquilles habitans,
Que le ciel a fait naître en de plus heureux tems,
Pardonnez, ſi ma main retrace à la mémoire
De vos aïeux ſéduits la criminelle hiſtoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point ſur vous,
Votre amour pour vos Rois les a réparés tous.
L'égliſe a, de tout tems, produit des ſolitaires,
Qui, raſſemblés entr'eux ſous des règles ſévères,
Et diſtingués en tout du reſte des mortels,
Se conſacraient à Dieu par des voeux ſolemnels.
Les uns ſont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inacceſſibles aux vains attraits du monde;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains qu'ils auraient pu ſervir.
Les autres à l'état rendus plus néceſſaires,
Ont éclairé l'égliſe, ont monté dans les chaires;
Mais ſouvent, enivrés de ces talens flatteurs,
Répandus dans le ſiècle, ils en ont pris les moeurs.
Leur ſourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un pays s'eſt plaint de leurs intrigues;
Ainſi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait eſt la ſource du mal.
Ceux qui de Dominique ont embraſſé la vie,
Ont vu long-tems leur ſecte en Eſpagne établie;
Et, de l'obſcurité des plus humbles emplois,
Ont paſſé tout-à-coup dans les palais des Rois.
Avec non moins de zèle et bien moins de puiſſance,
Cet ordre reſpecté fleuriſſait dans la France,
Protégé par les Rois, paiſible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans ſon ſein.
Clément (*a*), dans la retraite, avait dès ſon jeune âge
Porté les noires accès d'une vertu ſauvage.
Eſprit faible, et crédule en ſa dévotion,
Il ſuivait le torrent de la rebellion.
Sur ce jeune inſenſé la diſcorde fatale
Répandit le venin de ſa bouche infernale.
Proſterné, chaque jour, aux pieds des ſaints autels,
Il fatiguait les cieux de ſes voeux criminels.
On dit que, tout ſouillé de cendre et de pouſſière,
Un jour il prononça cette horrible prière:

Digitized by Google

Dieu qui venges l'église et punis les tyrans,
Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfans?
Et d'un Roi qui t'outrage armant les mains impures
Favoriser le meurtre, et bénir les parjures?
Grand Dieu! par tes fléaux c'est trop nous éprouver;
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever:
Détourne loin de nous la mort et la misère;
Délivre-nous d'un Roi donné dans ta colère.
Viens, des cieux enflammés abaisse la hauteur,
Fais marcher devant toi l'ange exterminateur:
Viens, descends, arme-toi, que ta foudre enflammée
Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilège armée;
Que les chefs, les soldats, les deux Rois expirans,
Tombent comme la feuille éparse au gré des vents;
Et que, sauvés par toi, nos Ligueurs catholiques
Sur leurs corps tout sanglans t'adressent leurs cantiques.
La Discorde attentive, en traversant les airs,
Entend ces cris affreux, et les porte aux enfers.
Elle amène à l'instant de ces royaumes sombres,
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
Il vient; le Fanatisme est son horrible nom;
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et reçu dans son sein, l'embrasse et le déchire.
C'est lui qui, dans Raba, sur les bords de l'Arnon (*b*)
Guidait les descendans du malheureux Ammon,
Quand à Moloc leur Dieu, des mères gémissantes
Offraient de leurs enfans les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain:
Dans le coeur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita long-tems,
A l'affreux Teutatès (*c*) il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides,
Qu'à tes indignes Dieux présentaient tes Druïdes.
Du haut du capitole il criait aux païens,
Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens.
Mais lorsqu'au fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du capitole en cendre il passa dans l'église;
Et dans les coeurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.

Digitized by Google

Dans Londres il a formé la secte (*d*) turbulente,
Qui sur un Roi trop faible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers solemnels où des Juifs malheureux
Sont, tous les ans, en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.
Toujours il revêtait, dans ses déguisemens,
Des ministres des cieux les sacrés ornemens :
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux, une forme nouvelle.
L'audace et l'artifice en firent les apprêt.
Il emprunta de Guise et la taille et les traits,
De ce superbe Guise, en qui l'on vit paraître,
Le tyran de l'état, et le Roi de son maître ;
Et qui toujours puissant, même après son trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un casque redoutable il a chargé sa tête :
Un glaive est dans sa main au meurtre toujours prête,
Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce Héros factieux fut massacré dans Blois ;
Et la voix de son sang qui coule en abondance,
Semble accuser Valois, et demander vengeance.
Ce fut dans ce terrible et lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil,
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
La superstition, la cabale inquiète,
Le faux zèle enflammé d'un courroux éclatant,
Veillaient tous à sa porte, et l'ouvrent à l'instant.
Il (*e*) entre ; et d'une voix majestueuse et fière,
Dieu reçoit, lui dit-il, tes voeux et ta prière ;
Mais n'aura-t-il de toi, pour culte et pour encens,
Qu'une plainte éternelle, et des voeux impuissans ;
Au Dieu que sert la Ligue, il faut d'autres offrandes ;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith (*f*) autrefois, pour sauver son pays,
N'eût offert à son Dieu que des pleurs et des cris,
Si, craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les saints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée.....
Cours, vole, et que ta main, dans le sang consacrée,

Digitized by Google

Délivrant les Français de leur indigne Roi,
Venge Paris et Rome, et l'univers et moi.
Par un assassinat Valois trancha ma vie,
Il faut d'un même coup punir sa perfidie ;
Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi ;
Ce qui fut crime en lui, sera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'église :
Le meurtre est juste alors, et le ciel l'autorise.
Que dis-je ? il le commande ; il t'instruit par ma voix,
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois.
Heureux, si tu pouvais, consommant sa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France ;
Et si de ces deux Rois tes citoyens sauvés,
Te pouvaient ! . . . . . mais les tems ne sont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor ; le Dieu qu'il persécute
Réserve à d'autres mains la gloire de sa chûte.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins,
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains.
Le fantôme, à ces mots, fait briller une épee,
Qu'aux infernales eaux la haine avoit trempée,
Dans la main de Clément il met ce don fatal ;
Il fuit, et se replonge au séjour infernal.
Trop aisément trompé, le jeune solitaire,
Des intérêts des cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent,
Il implore à genoux le bras du Tout-puissant,
Et, plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.
Combien le coeur de l'homme est soumis à l'erreur !
Clément goûtait alors un paisible bonheur :
Il était animé de cette confiance
Qui dans le coeur des saints affermit l'innocence :
Sa tranquille fureur marche les yeux baissés ;
Ses (g) sacrilèges voeux au ciel sont adressés :
Son front de la vertu porte l'empreinte austère,
Et son fer parricide est caché sous sa haire.
Il marche ; ses amis instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect, aux portes le conduisent,
Bénissent son dessein, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déjà son nom parmi les noms sacrés,
Dans les fastes de Rome à jamais révérés ;

Digitized by Google

Le nomment, à grands cris, le vengeur de la France,
Et, l'encens à la main, l'invoquent par avance.
C'eſt avec moins d'ardeur, avec moins de tranſport,
Que les premiers chrétiens, avides de la mort,
Intrépides ſoutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baiſaient, en pleurant, les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle, et le chrétien ſincère,
Ont porté trop ſouvent le même caractère;
Ils ont même courage, ils ont mêmes déſirs.
Le crime a ſes héros, l'erreur a ſes martyrs:
Du vrai zèle et du faux vains juges que nous ſommes,
Souvent des ſcélérats reſſemblent aux grands hommes.
Mayenne, dont les yeux ſavent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, et feint de l'ignorer;
De ce crime odieux ſon prudent artifice
Songe à cueillir le fruit, ſans en être complice:
Il laiſſe avec adreſſe au plus ſéditieux
Le ſoin d'encourager ce jeune furieux.
Tandis que des Ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduiſait le perfide,
Des Seize en même tems le ſacrilège effort
Sur cet évènement interrogeait le ſort.
Jadis de Médicis (*b*) l'audace curieuſe
Chercha de ces ſecrets la ſcience odieuſe,
Approfondit long-tems cet art ſurnaturel,
Si ſouvent chimérique, et toujours criminel.
Tout ſuivit ſon exemple, et le peuple imbécille,
Des vices de la cour imitateur ſervile,
Epris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.
Dans l'ombre de la nuit ſous une voûte obſcure,
Le ſilence a conduit leur aſſemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dreſſé ſur un tombeau:
C'eſt là que des deux Rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs ſacrilèges mains ont meſlé, ſur l'autel,
A des noms infernaux, le nom de l'Eternel.
Sur ces murs ténébreux des lances ſont rangées,
Dans des vaſes de ſang leurs pointes ſont

Digitized by Google

Appareil menaçant de leur myſtère affreux.
Le prêtre de ce temple eſt un de ces hébreux,
Qui, proſcrits ſur la terre, et citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur miſère profonde,
Et d'un antique amas de ſuperſtitions
Ont rempli dès long-tems toutes les Nations.
D'abord, autour de lui, les Ligueurs en furie,
Commencent, à grands cris, ce ſacrifice impie.
Leurs parricides bras ſe lavent dans le ſang;
De Valois ſur l'autel ils vont percer le flanc;
Avec plus de terreur, et plus encor de rage,
De Henri ſous leurs pieds ils renverſent l'image,
Et penſent (*i*) que la mort, fidèle à leur courroux,
Va tranſmettre à ces Rois l'atteinte de leurs coups.
L'Hébreu (*k*) joint cependant la prière au blaſphême:
Il invoque l'abîme, et les cieux, et Dieu même,
Tous ſes impurs eſprits qui troublent l'univers;
Et le feu de la foudre, et celui des enfers.
Tel fut dans Gelboa, le ſecret ſacrifice
Qu'à ſes Dieux infernaux offrit la Pythoniſſe,
Alors qu'elle évoqua, devant un Roi cruel,
Le ſimulacre affreux du prêtre Samuel.
Ainſi, contre Juda, du haut de Samarie,
Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie;
Ou tel, chez les romains, l'inflexible Atéius, (*l*)
Maudit, au nom des Dieux, les armes de Craſſus.
Aux magiques accens que ſa bouche prononce,
Les Seize oſent du ciel attendre la réponſe;
A dévoiler leur ſort ils penſent le forcer:
Le ciel, pour les punir, voulut les exaucer.
Il interrompt pour eux les loix de la nature;
De ces antres muets ſort un triſte murmure;
Les éclairs, redoublés dans la profonde nuit,
Pouſſent un jour affreux qui renaît et qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri brillant de gloire,
Apparait à leurs yeux ſur un char de victoire;
Des lauriers couronnaient ſon front noble et ſerein,
Et le ſceptre des Rois éclatait dans ſa main.
L'air s'embraſe à l'inſtant par les traits du tonnerre;
L'autel, couvert de feux, tombe, et fuit ſous la terre;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu ſaiſi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.

Digitized by Google

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois sa perte inévitable.
Dieu, du haut de son trône, avait compté ses jours,
Il avait loin de lui retiré son secours;
La mort impatiente attendait sa victime,
Et, pour perdre Valois, Dieu permettait un crime.
Clément au camp royal a marché sans effroi.
Il arrive; il demande à parler à son Roi;
Il dit que, dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadême,
Et révéler au Roi des secrets importans.
On l'interroge, on doute, on l'observe long-tems;
On craint sous cet habit un funeste mystère.
Il subit sans alarme un examen sévère;
Il satisfait à tout avec simplicité;
Chacun dans ses discours croit voir la vérité.
La garde aux yeux du Roi le fait enfin paraître.
L'aspect du Souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble et tranquille il fléchit les genoux;
Il observe à loisir la place de ses coups;
Et le mensonge adroit, qui conduisait sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue.
Souffrez, dit-il, grand Roi, que ma timide voix
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les Rois;
Permettez, avant tout, que mon coeur le bénisse
Des biens que va sur vous répandre sa justice.
Le vertueux Potier, (*m*) le prudent Villeroi,
Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlay, (*n*) le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle
Du fond de sa prison réunit tous les coeurs,
Rassemble vos sujets, et confond les Ligueurs.
Dieu qui, bravant toujours les puissans et les sages,
Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de sa lumière, et par sa bouche instruit.
J'ai volé vers mon Prince, et vous rends cette lettre,
Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre.
Valois reçoit la lettre avec empressement.
Il bénissait les cieux d'un si prompt changement;
Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
Récompenser ton zèle et payer ton service?

Digitized by Google

En lui disant ces mots, il lui tendait les bras ;
Le monstre au même instant tire son coutelas,
L'en frappe, et dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le sang coule, on s'étonne, on s'avance, on s'écrie ;
Mille bras sont levés pour punir l'assassin :
Lui, sans baisser les yeux, les voit avec dédain ;
Fier de son parricide, et quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompense :
De la France et de Rome il croit être l'appui ;
Il pense voir les cieux qui s'entr' ouvrent pour lui,
Et, demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuse illusion !
Digne à la fois d'horreur et de compassion,
Et de la mort du Roi moins coupable, peut-être,
Que ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix répandant un funeste poison,
D'un faible solitaire égara la raison.
Déjà Valois touchait à son heure dernière ;
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière ;
Ses courtisans en pleurs, autour de lui rangés,
Par leurs desseins divers en secret partagés,
D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs, ou sincères, ou feintes.
Quelques-uns, que flattait l'espoir du changement,
Du danger de leur Roi s'affligeaient faiblement ;
Les autres, qu'occupait leur crainte intéressée,
Pleuraient, au-lieu du Roi, leur fortune passée.
Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi ; mais les coeurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces momens horribles.
Henri ne se souvint que de son amitié ;
En vain son intérêt combattait sa pitié ;
Ce Héros vertueux se cachait à lui-même,
Que la mort de son Roi lui donne un diadême.
Valois tourna sur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appesantis qu'allait fermer la mort,
Et touchant de sa main ses mains victorieuses ;
Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses ;
L'univers indigné doit plaindre votre Roi :
Vous, Bourbon, combattez, régnez, et vengez moi :

Digitized by Google

Je meurs, et je vous laisse au milieu des orages,
Assis sur un écueil couvert de mes naufrages ;
Mon trône vous attend, mon trône vous est dû ;
Jouissez de ce bien par vos mains défendu :
Mais songez que la foudre en tout tems l'environne ;
Craignez, en y montant, ce Dieu qui vous le donne.
Puissiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains son culte et son autel !
Adieu, régnez heureux ; qu'un plus puissant génie,
Du fer des assassins défende votre vie.
Vous connaissez la ligue, et vous voyez ses coups ;
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous ;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare...
Juste ciel ! épargnez une vertu si rare.
Permettez ? ..... A ces mots l'impitoyable mort
Vient (o) fondre sur sa tête et termine son sort.
Au bruit de son trépas, Paris se livre en proie
Aux transports odieux de sa coupable joie ;
De cent cris de victoire ils remplissent les airs :
Les travaux sont cessés, les temples sont ouverts ;
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes :
Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes.
Bourbon n'est à leurs yeux qu'un Héros sans appui,
Qui n'a plus que sa gloire et sa valeur pour lui.
Pourra-t-il résister à la Ligue affermie,
A l'église en courroux, à l'Espagne ennemie,
Aux traits du Vatican si craints, si dangereux,
A l'or du nouveau monde encor plus puissant qu'eux ?
Déjà quelques guerriers, funestes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés catholiques,
D'un scrupule affecté colorant leur dessein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin :
Mais le reste enflammé d'une ardeur plus fidèle,
Pour la cause des Rois redouble encor son zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux soldats,
Que long-tems la victoire a conduit sur ces pas,
De la France incertaine ont reconnu le maître ;
Tout le camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves chevaliers, les Givris, les Daumonts,
Les grands Montmorencis, les Sancis, les Crillons,
Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre :
Moins faits pour disputer, que formés pour la guerre,

Digitized by Google

Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs loix,
C'eſt l'honneur qui leur parle, ils marchent à ſa voix.
Mes amis, dit Bourbon, c'eſt vous dont le courage
Des Héros de mon ſang me rendra l'héritage ;
Les Pairs, et l'huile ſainte, et le ſacre des Rois,
Font les pompes du trône, et ne font pas mes droits.
C'eſt ſur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
Recevoir les ſermens de vos braves ancêtres.
Le champ de la victoire eſt le temple où vos mains
Doivent aux nations donner leurs Souverains.
C'eſt ainſi qu'il s'explique ; et bientôt il s'apprête
A mériter ſon trône, en marchant à leur tête,

Digitized by Google

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) Jacques Clément, de l'ordre des Dominicains, natif de Sorbonne, village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans et demi, et venait de recevoir l'ordre de prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

(*b*) Pays des Ammonites, qui jetaient leurs enfans dans les flammes au son des tambours et des trompettes, en l'honneur de la divinité qu'ils adoraient sous le nom de Moloch.

(*c*) Teutatès était un des Dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr que ce fût le même que Mercure ; mais il est constant qu'on lui sacrifiait des hommes.

(*d*) Les Enthousiastes, qui étaient appelés independans, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles I, Roi d'Angleterre.

(*e*) On imprima à Paris, et on débita publiquement en 1589, une relation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on assurait, qu'un Ange lui avait apparu, lui avait montré une épée nue, et lui avait ordonné de tuer le tyran.

Cet écrit se trouve dans la Satyre Ménippée.

(*f*) Frère Jacques Clément étant déjà à Saint-Cloud, quelques personnes qui se défièrent de lui, l'épièrent pendant la nuit : ils le trouvèrent dormant d'un profond sommeil son bréviaire auprès de lui, ouvert à l'article de Judith.

(*g*) Il jeûna, se confessa, et communia avant de partir pour aller assassiner le Roi.

(*h*) Catharine de Médicis avait mis la magie si fort à la mode en France, qu'un prêtre nommé Séchelles, qui fut brûlé en Grêve sous Henri III, pour *sorcellerie*, accusa douze cens personnes de ce prétendu crime.

Digitized by Google

L'ignorance et la stupidité étaient poussées si loin dans ces tems-là qu'on n'entendait parler que d'exorcismes et de condamnations au feu. On trouvait par-tout des hommes assez sots pour se croire magiciens, et des juges superstitieux, qui les punissaient de bonne-foi comme tels.

(*i*) Plusieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de petites images de cire, qui représentaient Henri III et le Roi de Navarre : ils les mettaient sur l'autel, les perçaient pendant la messe quarante jours consécutifs, et le quarantième jour les perçaient au coeur.

(*k*) C'était, pour l'ordinaire, des Juifs que l'on se servait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la cabale dont les Juifs se disaient seuls dépositaires. Catherine de Médicis, la Maréchale d'Ancre, et beaucoup d'autres, employèrent des Juifs à ces prétendus sortilèges.

(*l*) Ateïus, Tribun du peuple, ne pouvant empêcher Crassus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brasier ardent à la porte de la ville par où Crassus sortait, y jeta certaines herbes, et maudit l'expédition de Crassus en invoquant des Divinités infernales.

(*m*) Potier, président du parlement, dont il est parlé ci-devant.

Villeroi, qui avait été secrétaire d'état sous Henri III, et qui avait pris le parti de la Ligue pour avoir été insulté en présence du Roi, par le duc d'Epernon.

(*n*) Achille de Harlay, qui était alors gardé à la Bastille par Bussi-le-Clerc. Jacques Clément présenta au Roi une lettre de la part de ce magistrat. On n'a point su si la lettre était contrefaite ou non; c'est ce qui est étonnant dans un fait de cette importance; et c'est ce qui me ferait croire que la lettre était véritable, et qu'on l'aurait surprise au premier président de Harlay; autrement on aurait fait sonner bien haut cette fausseté contre la Ligue.

(*o*) Henri III, mourut de sa blessure le 3 d'Août, à deux heures du matin, à Saint-Cloud; mais non point dans la même maison, où il avait pris avec son frère la résolution de la St Barthélemi, comme l'ont écrit plusieurs historiens; car cette maison n'était point encore bâtie du tems de la St Barthélemi.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT SIXIÈME.

ARGUMENT.

Après la mort de Henri III, les états de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un Roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la ville ; l'assemblée des états se sépare : ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts : description de ce combat. Apparition de Saint Louis à Henri IV.

C'EST un usage antique, et sacré parmi nous,
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des Rois, si chers à la patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits,
Il peut choisir un maître, il peut changer ses loix.
Les états assemblés, organes de la France,
Nomment un souverain, limitent sa puissance ;
Ainsi de nos aïeux les augustes décrets,
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
La Ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,
Ose de ces états ordonner l'assemblée, (*a*)
Et croit avoir acquis par un assassinat
Le droit d'élire un maître, et de changer l'état.
Ils pensaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un Monarque unirait leurs desseins,
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints ;
Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être ;
Et qu'enfin, quel qu'il soit, le Français veut un maître.
Bientôt à ce conseil accourent à grand bruit
Tous ces chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit,

TAYLOR IN... OXFORD

Digitized by Google

Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,
L'ambassadeur de Rome, et celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le Louvre, où par un nouveau choix
Ils allaient insulter aux mânes de nos Rois.
Le luxe toujours né des misères publiques,
Prépare avec éclat ces états tyranniques:
Là, ne parurent point ces Princes, ces Seigneurs,
De nos antiques Pairs augustes successeurs,
Qui, près des Rois assis, nés Juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus, ont encor l'apparence.
Là, de nos Parlemens les sages Députés,
Ne défendirent point nos faibles libertés.
On n'y vit point des Lys l'appareil ordinaire:
Le Louvre est étonné de sa pompe étrangère.
Là, le Légat de Rome est d'un siège honoré;
Près de lui, pour Mayenne, un dais est préparé.
Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables:
" Rois qui jugez la terre, et dont les mains coupables
" Osent tout entreprendre et ne rien épargner.
" Que la mort de Valois vous apprenne à régner.
On s'assemble, et déjà les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
S'adresse au Légat seul, et devant lui déclare
Qu'il est tems que les Lys rampent sous la Tiare
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
Ce monument (*b*) affreux du pouvoir monacal,
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle-même abhorre,
Qui venge les autels, et qui les déshonore,
Qui, tout couvert de sang, de flammes entouré,
Egorge les mortels avec un fer sacré;
Comme si nous vivions dans ces tems déplorables,
Où la terre adorait des Dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'appaiser par le sang des humains.
Celui ci, corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Espagnol qu'il hait, veut vendre sa patrie.
Mais un parti puissant, d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos Rois.
Ce rang manquait encor à sa vaste puissance;
Et de ses voeux hardis l'orgueilleuse espérance

Digitized by Google

Dévorait en ſecret, dans le fond de ſon coeur,
De ce grand nom de Roi, le dangereux honneur.
Soudain Potier (*) ſe lève, et demande audience
La rigide vertu faiſait ſon éloquence.
Dans ce tems malheureux, par le crime infecté,
Potier fut toujours juſte, et pourtant reſpecté.
Souvent on l'avait vu, par ſa mâle conſtance,
De leurs emportemens réprimer la licence,
Et conſervant ſur eux ſa vieille autorité,
Leur montrer la juſtice avec impunité.
Il élève ſa voix ; on murmure, on s'empreſſe,
On l'entoure, on l'écoute, et le tumulte ceſſe.
Ainſi dans un vaiſſeau qu'ont agité les flots,
Quand l'air n'eſt plus frappé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux, la mer obéiſſante.
Tel paraiſſait Potier diſtant ſes juſtes ſoix,
Et la confuſion ſe taiſait à ſa voix.
" Vous deſtinez, dit-il, Mayenne au rang ſuprême ;
" Je conçois votre erreur, je l'excuſe moi-même.
" Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir,
" Et je le choiſirais, ſi je pouvais choiſir.
" Mais nous avons nos loix, et ce Héros inſigne,
" S'il prétend à l'empire, en eſt dès-lors indigne.
Comme il diſait ces mots, Mayenne entre ſoudain,
Avec tout l'appareil qui ſuit un Souverain.
Potier le voit entrer, ſans changer de viſage :
" Oui, Prince, pourſuit-il d'un ton plein de courage,
" Je vous eſtime aſſez pour oſer contre vous,
" Vous adreſſer ma voix pour la France et pour nous.
" En vain nous prétendons le droit d'élire un maître.
" La France a des Bourbons, et Dieu vous a fait naître
" Près de l'auguſte rang qu'ils doivent occuper,
" Pour ſoutenir leur trône, et non pour l'uſurper.
" Guiſe du ſein des morts, n'a plus rien à prétendre ;
" Le ſang d'un Souverain doit ſuffire à ſa cendre ;
" S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
" Changez avec l'état que le ciel a changé :
" Périſſe avec Valois votre juſte colère ;
" Bourbon n'a point verſé le ſang de votre frère.
" Le ciel, ce juſte ciel, qui vous chérit tous deux,
" Pour vous rendre ennemis, vous fit trop vertueux.

Digitized by Google

" Mais j'entends le murmure, et la clameur publique.
" J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
" Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
" Qui le fer à la main..... Malheureux, arrêtez :
" Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
" Peut à l'Oint du Seigneur arracher votre hommage
" Le fils de Saint Louis, parjure à ses sermens,
" Vient il de nos autels briser les fondemens?
" Aux pieds de ces autels il demande à s'instruire ;
" Il aime, il fait les loix dont vous bravez l'empire.
" Il fait dans toute secte honorer les vertus,
" Respecter votre culte, et même vos abus.
" Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes,
" Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
" Comme un Roi, comme un père, il vient vous gouverner :
" Et plus chrétien que vous, il vient vous pardonner.
" Tout est libre avec lui ; lui seul ne peut-il l'être ?
" Quel droit vous a rendus juges de votre maître ;
" Infidèles pasteurs, indignes citoyens!
" Que vous ressemblez mal à ces premiers chrétiens,
" Qui, bravant tous ces Dieux de métal ou de plâtre,
" Marchaient, sans murmurer, sous un maître idolâtre,
" Expiraient sans se plaindre, et sur les échafauds,
" Sanglans, percés de coups, béniſſaient leurs bourreaux !
" Eux seuls étaient chrétiens, je n'en connais point d'autres.
" Ils mouraient pour leurs Rois ; vous massacrez les vôtres.
" Et Dieu, que vous peignez implacable et jaloux,
" S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous."
A ce hardi discours aucun n'osait répondre ;
Par des traits trop puissans ils se sentaient confondre ;
Ils repoussaient en vain, de leur coeur irrité,
Cet effroi qu'aux méchans donne la vérité.
Le dépit et la crainte agitaient leurs pensées,
Quand soudain mille voix jusqu'au ciel élancées,
Font partout retentir, avec un bruit confus,
Aux armes, citoyens, ou nous sommes perdus.
Les nuages épais que formait la poussière,
Du soleil dans les champs dérobaient la lumière.

Digitized by Google

Des tambours, des clairons le ſon rempli d'horreur,
De la mort qui les ſuit était l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échappés ſur la terre,
Précédés par les vents, et ſuivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obſcurciſſant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.
C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui, laſſe du repos, et de ſang affamée,
Faiſait entendre au loin ſes formidables cris,
Rempliſſait la campagne, et marchait vers Paris.
Bourbon n'employait point ces momens ſalutaires
A rendre au dernier Roi les honneurs ordinaires,
A parer ſon tombeau de ces titres brillans
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivans;
Ses mains ne chargeaient point ces rives déſolées,
De l'appareil pompeux de ces vains mauſolées,
Par qui, malgré l'injure et des tems et du ſort,
La vanité des grands triomphe de la mort.
Il voulait à Valois, dans la demeure ſombre,
Envoyer des tributs plus dignes de ſon ombre,
Punir ſes aſſaſſins, vaincre ſes ennemis,
Et rendre heureux ſon peuple, après l'avoir ſoumis.
Au bruit inopiné des aſſauts qu'il prépare,
Des états conſternés le conſeil ſe ſépare :
Mayenne au même inſtant court au haut des remparts;
Le ſoldat raſſemblé vole à ſes étendards :
Il inſulte à grands cris le Héros qui s'avance.
Tout eſt prêt pour l'attaque, et tout pour la défenſe.
Paris n'était point tel en ces tems orageux,
Qu'il parait en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaſte eſpace enfermaient ſon enceinte.
Ces fauxbourgs, aujourd'hui ſi pompeux et ſi grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout tems,
D'une immenſe cité ſuperbes avenues,
Où nos palais dorés ſe perdent dans les nues,
Etaient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un foſſé profond de Paris ſéparés.
Du côté du Levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, et la mort le devance.
Le fer, avec le feu, vole de toutes parts,
Des mains des aſſiégeans, et du haut des remparts.

Digitized by Google

Ces remparts menaçans, leurs tours et leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlans orages :
On voit les bataillons rompus et renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés,
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.
Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfans l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brule dans les cieux.
On entendait gronder ces (*d*) bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfans abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé :
Il la brise, et la mort en sort avec furie.
Avec plus d'art encore, et plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
Des noirs torrens de soufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir ;
C'est par-là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes ;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes ;
Mais la gloire, à leurs yeux, vole à côté du Roi ;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.
Mornay parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave, et non moins intrépide ;
Incapable à la fois de crainte et de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
D'un oeil ferme et stoïque, il regarde la guerre
Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire.
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître et le suit.
Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.

Digitized by Google

C'eſt là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les foſſés de faſcines, de morts :
Sur ces morts entaſſés, ils marchent, ils s'avancent ;
D'un cours précipité ſur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer ſanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, et monte le premier.
Il monte : il a déjà, de ſes mains triomphantes,
Arboré de ſes Lys les enſeignes flottantes.
Les Ligueurs, devant lui, demeurent pleins d'effroi ;
Ils ſemblaient reſpecter leur vainqueur et leur Roi.
Ils cédaient : mais Mayenne à l'inſtant les ranime,
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime ;
Leurs bataillons ſerrés preſſent de toutes parts
Ce Roi dont ils n'oſaient ſoutenir les regards.
Sur le mur, avec eux, la Diſcorde cruelle
Se baigne dans le ſang que l'on verſe pour elle.
Le ſoldat, à ſon gré, ſur ce funeſte mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus ſûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
Un farouche ſilence, enfant de la fureur,
A ces bruyans éclats ſuccède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un oeil brûlant de rage,
Parmi ſes ennemis, chacun s'ouvre un paſſage.
On ſaiſit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de ſang, théâtre de la mort.
Dans ſes fatales mains, la victoire incertaine
Tient encor, près des Lys, l'étendard de Lorraine.
Ces aſſiégeans ſurpris ſont par-tout renverſés,
Cent fois victorieux, et cent fois terraſſés ;
Pareils à l'océan pouſſé par les orages,
Qui couvre à chaque inſtant, et qui fuit ſes rivages.
Jamais le Roi, jamais ſon illuſtre rival,
N'avaient été ſi grands qu'en cet aſſaut fatal :
Chacun d'eux, au milieu du ſang et du carnage,
Maître de ſon eſprit, maître de ſon courage,
Diſpoſe, ordonne, agit, voit tout en même tems.
Et conduit d'un coup d'oeil ces affreux mouvemens.
Cependant, des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Eſſex à cet aſſaut conduite,
Marchait ſous nos drapeaux pour la première fois,
Et ſemblait s'étonner de ſervir ſous nos Rois.

Digitized by Google

Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre et de donner leur vie,
Sur ces mêmes remparts, et dans ces mêmes lieux,
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillans, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troye on peint les demi-Dieux.
Leurs amis tous sanglans sont en foule autour d'eux.
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.

Ange, qui conduisiez leur fureur et leur bras,
Ange exterminateur, ame de ces combats.
De quel Héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?
Long-tems Bourbon, Mayenne, Essex, et son rival,
Affiégeans, affiégés, sont un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage:
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage;
Les Ligueurs fatigués ne lui résistent plus.
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.
Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes consternées;
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux,
Soutiennent quelque tems son choc impétueux:
Mais bientôt, renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort, et l'épouvante;
Déracine, en passant, ces chênes orgueilleux,
Qui bravaient les hivers, et qui touchaient les cieux;
Détache les rochers du penchant des montagnes,
Et poursuit les troupeaux fuyans dans les campagnes:
Tel Bourbon descendait à pas précipités,
Du haut des murs fumans qu'il avait emportés;
Tel d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize avec effroi fuyaient ce bras vengeur,
Egarés, confondus, dispersés par la peur.
Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes:
Il rentre dans Paris suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les fauxbourgs sanglans se répandent soudain.

Digitized by Google

Du ſoldat effréné la valeur tourne en rage,
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage,
Henri ne les voit point, ſon vol impétueux
Pourſuivait l'ennemi fuyant devant ſes yeux.
Sa victoire l'enflamme, et ſa valeur l'emporte;
Il franchit les fauxbourgs, il s'avance à la porte:
Compagnons, apportez et le fer et les feux,
Venez, volez, montez ſur ces murs orgueilleux.
Comme il parlait ainſi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant ſe préſente à ſa vue.
Son corps majeſtueux, maître des élémens,
Deſcendait vers Bourbon ſur les ailes des vents.
De la Divinité les vives étincelles
Etalaient ſur ſon front des beautés immortelles;
Ses yeux ſemblaient remplis de tendreſſe et d'horreur;
Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur:
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent Rois, tes aïeux, l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes tréſors,
Egorger tes ſujets, et régner ſur des morts.
Arrête..... A ces accens plus forts que le tonnerre,
Le ſoldat s'épouvante, il embraſſe la terre,
Il quitte le pillage: Henri plein de l'ardeur
Que le combat encor enflammait dans ſon coeur,
Semblable à l'océan qui s'appaiſe et qui gronde:
O fatal habitant de l'inviſible monde!
Que viens-tu m'annoncer dans ce ſéjour d'horreur?
Alors il entendit ces mots pleins de douceur:
Je ſuis cet heureux Roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père;
Ce Louis qui jadis combattit comme toi;
Ce Louis dont ton coeur a négligé la foi;
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire et qui t'aime.
Dieu ſur ton trône un jour te conduira lui-même;
Dans Paris, ô mons fils, tu rentreras vainqueur,
Pour prix de ta clémence, et non de ta valeur.
C'eſt Dieu qui t'en inſtruit, et c'eſt Dieu qui m'envoie
Le Héros, à ces mots, verſe des pleurs de joie.
La paix a dans ſon coeur étouffé ſon courroux;
Il s'écrie, il ſoupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur ſon ame eſt pénétrée:
Trois fois il tend les bras à cette ombre ſacrée;

Digitized by Google

Trois fois ſon père échappe à ſes embraſſemens,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Du faîte, cependant, de ce mur formidable,
Tous les Ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Etrangers et Français, chefs, citoyens, ſoldats.
Font pleuvoir ſur le Roi le fer et le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de ſa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un oeil triſte et tranquille :
Français, s'écria-t-il, et toi, fatale ville,
Citoyens malheureux, peuple faible et ſans foi,
Juſqu'à quand voulez-vous combattre votre Roi ?
Alors, ainſi que l'aſtre, auteur de la lumière,
Après avoir rempli ſa brûlante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et, plus grand à nos yeux, paraît fuir loin de nous ;
Loin des murs de Paris le Héros ſe retire,
Le coeur plein du ſaint Roi, plein du Dieu qui l'inſpire.
Il marche vers Vincenne, où Louis, autrefois
Au pied d'un chêne aſſis, dicta ſes juſtes loix.
Que vous êtes changé, ſéjour jadis aimable !
Vincenne, (*e*) tu n'es plus qu'un donjon déteſtable,
Qu'une priſon d'état, qu'un lieu de déſeſpoir,
Où tombent ſi ſouvent du faîte du pouvoir
Ces miniſtres, ces grands, qui tonnent ſur nos têtes,
Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes,
Oppreſſeurs, opprimés, fiers, humbles tour-à-tour,
Tantôt l'horreur du peuple, et tantôt ſon amour.
Bientôt de l'occident où ſe forment les ombres,
La nuit vint ſur Paris porter ſes voiles ſombres,
Et cacher aux mortels, en ce ſanglant ſéjour,
Ces morts et ces combats qu'avait vu l'oeil du jour.

Digitized by Google

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) Comme on a plus d'égard dans un poëme épique à l'ordonnance du deſſein, qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III, les états de Paris, qui ne ſe tinrent effectivement que quatre ans après.

(*b*) L'inquiſition, que les ducs de Guiſe voulurent établir en France.

(*c*) Potier de Blanc-Ménil, préſident du parlement, dont il eſt queſtion dans le quatrième et cinquième chant.

Il demanda publiquement au duc de Mayenne la permiſſion de ſe rétirer vers Henri IV. (*Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur*, lui dit-il; *mais je ne puis vous regarder comme mon maître.*)

(*d*) C'eſt dans les guerres de Flandre, ſous Philippe II, qu'un ingénieur Italien fit uſage des bombes pour la première fois. Preſque tous nos arts ſont dus aux Italiens.

(*e*) On ſait combien d'illuſtres priſonniers d'état les cardinaux de Richelieu et Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorſqu'on travaillait à la Henriade, le ſecrétaire d'état *le Blanc* était priſonnier dans ce château, et il y fit enſuite enfermer ſes ennemis.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT SEPTIÈME.

ARGUMENT.

Saint Louis transporte Henri IV en esprit au ciel et aux enfers, et lui fait voir, dans le palais des destins, sa postérité, et les grands-hommes que la France doit produire.

DU Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisans,
De la terre à jamais aimables habitans,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence;
L'un est le doux sommeil, et l'autre est l'espérance:
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure:
L'autre anime nos coeurs, enflamme nos désirs,
Et, même en nous trompant, donne de vrais plaisirs:
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidèle joie;
Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui;
Elle est inébranlable, et pure comme lui.
Louis, près de Henri, tous les deux les appelle;
Approchez vers mon fils, venez couple fidèle.
Le sommeil l'entendit de ses antres secrets:
Il marche mollement vers ces ombrages frais.
Les vents, à son aspect, s'arrêtent en silence;
Les songes fortunés, enfans de l'espérance,
Voltigent vers le prince, et couvrent ce Héros
D'olive et de lauriers mêlés à leurs pavots.

Digitized by Google

Louis, en ce moment, prenant son diadême,
Sur le front du vainqueur il le posa lui-même :
Règne, dit-il, triomphe, et sois en tout mon fils ;
Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis :
Mais le trône, ô Bourbon, ne doit point te suffire ;
Des présens de Louis, le moindre est son empire.
C'est peu d'être un Héros, un conquérant, un Roi,
Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
Des humaines vertus récompense fragile,
Un dangereux éclat qui passe et qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, et que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable empire,
Pour te récompenser ; bien moins que pour t'instruire.
Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins :
Vole au sein de Dieu même, et remplis tes destins.
L'un et l'autre, à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux, en un moment, traversent la carrière.
Tels, on voit dans la nuit la foudre et les éclairs,
Courir d'un pole à l'autre, et diviser les airs :
Et telle, s'éleva cette nue embrasée,
Qui, dérobant aux yeux le maître d'Elisée,
Dans un céleste char de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.
Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui, partent sans fin des torrens de lumière ;
Il donne, en se montrant, la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons et les ans,
A des mondes divers autour de lui flottans.
Ces astres, asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course, (*a*) et s'évitent sans cesse ;
Et, servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au delà de leurs cours, et loin dans cet espace,
Où la matière nage, et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre, et des mondes sans fin.
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
Par delà tous ces cieux, le Dieu des cieux réside.
C'est là que le Héros suit son céleste guide ;

Digitized by Google

C'eſt là que ſont formés tous ces eſprits divers,
Qui rempliſſent les corps, et peuplent l'univers.
Là ſont, après la mort, nos ames replongées,
De leur priſon groſſière à jamais dégagées.
Un juge incorruptible y raſſemble à ſes pieds
Ces immortels eſprits que ſon ſouffle a crées.
C'eſt cet Etre infini qu'on ſert et qu'on ignore :
Sous des noms différens, le monde entier l'adore ;
Du haut de l'Empirée il entend nos clameurs :
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits inſenſés, que l'humaine ignorance
Fait avec piété de ſa ſageſſe immenſe.
La mort auprès de lui, fille affreuſe du tems,
De ce triſte univers conduit les habitans.
Elle amène à la fois les Bonzes, les Brachmanes,
Du grand Confucius les diſciples profanes,
Des antiques Perſans les ſecrets ſucceſſeurs,
De Zoroaſtre (*b*) encore aveugles ſectateurs ;
Les pâles habitans de ces froides contrées,
Qu'aſſiégent de glaçons les mers hyperborées.
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts.
De l'erreur invincible innombrables ſujets.
Le Dervis étonné, d'une vue inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain ſon prophète.
Le Bonze, avec des yeux ſombres et pénitens,
Y vient vanter en vain ſes voeux et ſes tourmens.
Eclairés à l'inſtant, ces morts dans le ſilence
Attendent, en tremblant, l'éternelle ſentence.
Dieu qui voit à la fois, entend, et connaît tout,
D'un coup d'oeil les punit, d'un coup d'oeil les abſout.
Henri n'approcha point vers le trône inviſible,
D'où part à chaque inſtant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ſes arrêts éternels,
Qu'oſent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
" Quelle eſt, diſait Henri, s'interrogeant lui-même,
" Quelle eſt de Dieu ſur eux la juſtice ſuprême ?
" Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
" Aux clartés que lui-même il plaça ſi loin d'eux ?
" Pourrait-il les juger, tel qu'un injuſte maître,
" Sur la loi des chrétiens qu'ils n'avaient pu connaître ?
" Non. Dieu nous a crées, Dieu nous veut ſauver tous.
" Par-tout il nous inſtruit, par-tout il parle à nous ;

Digitized by Google

" Il grave en tous les coeurs la loi de la nature,
" Seule à jamais la même, et seule toujours pure.
" Sur cette loi, sans doute, il juge les païens ;
" Et, si leur coeur fut juste, ils ont été chrétiens.
Tandis que du Héros la raison confondue,
Portait sur ce mystère une indiscrète vue,
Aux pieds du trône même une voix s'entendit ;
Le ciel s'en ébranla, l'univers en frémit ;
Ses accens ressemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la terre.
Le choeur des immortels se tut pour l'écouter ;
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
A ta faible raison garde-toi de te rendre ;
Dieu t'a fait pour l'aimer, et non pour le comprendre.
Invisible à tes yeux, qu'il règne dans ton coeur ;
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur ;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire ;
Mortel, ouvre les yeux quand son soleil t'éclaire.
Henri, dans ce moment, d'un vol précipité
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique Chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillans,
Chefs-d'oeuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisans.
Sur cette terre horrible et des Anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La mort, l'affreuse mort, et la confusion
Y semblent établir leur domination.
Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables !
Quels torrens de fumée ! et quels feux effroyables !
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas !
O mon fils, vous voyez les portes de l'abîme,
Creusé par la justice, habité par le crime.
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts.
Ils marchent aussi-tôt aux portes des enfers. (*e*)
Là, gît la sombre Envie, à l'oeil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche.
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelans :
Triste amante des morts, elle hait les vivans.
Elle apperçoit Henri, se détourne et soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil, qui se plaît et s'admire ;

Digitized by Google

La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime, et détruit les vertus.
L'ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée ;
La tendre Hypocrisie aux yeux pleins de douceur,
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son coeur ;)
Le faux Zèle étalant ses barbares maximes,
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.
Des mortels corrompus ces tyrans effrénés,
A l'aspect de Henri, paraissent consternés ;
Ils ne l'ont jamais vu, jamais leur troupe impie
N'approcha de son ame à la vertu nourrie :
Quel mortel, disaient-ils, par ce juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit ?
Le Héros, au milieu de ces esprits immondes,
S'avançait à pas lents sous ces voûtes profondes.
Louis guidait ses pas : Ciel ! qu'est-ce que je vois ?
L'assassin de Valois ! Ce monstre devant moi !
Mon père ; il tient encor ce couteau parricide,
Dont le conseil des Seize arma sa main perfide ;
Tandis que, dans Paris tous ces prêtres cruels
Osent de son portrait souiller les saints autels ;
Que la Ligue l'invoque, et que Rome le loue, (*d*)
Ici dans les tourmens l'enfer les désavoue.
Mon fils, reprit Louis, de plus sévères loix
Poursuivent en ces lieux les Princes et les Rois.
Regardez ces tyrans, adorés dans leur vie :
Plus ils étaient puissans, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés et ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,
Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez, comme à sa voix tremblent ces conquérans,
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans ;
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient, à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces Rois fainéans,
Sur un trône avili fantômes impuissans.

Digitized by Google

Henri voit près des Rois leurs insolens ministres ;
Il remarque sur-tout ces conseillers sinistres,
Qui, des mœurs et des loix avares corrupteurs,
De Thémis et de Mars ont vendu les honneurs,
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères,
L'inestimable prix des vertus de nos pères.
Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs,
Qui, livrés aux plaisirs, et couchés sur les fleurs,
Sans fiel et sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse ?
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisans, vous, amis des vertus ;
Qui, par un seul moment de doute ou de faiblesse.
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse ?
Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
Ah ! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs,
La race des humains soit en foule engloutie,
Si les jours passagers d'une si triste vie
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudroit-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux, s'ils expiraient dans le sein de leur mère,
Ou si ce Dieu, du moins, ce grand Dieu si sévère,
A l'homme, hélas ! trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir malheureux de lui désobéir !
Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes
Souffrent des châtimens qui surpassent leurs crimes,
Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains :
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses :
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre on le peint l'exemple des tyrans,
Mais ici c'est un père, il punit ses enfans ;
Il adoucit les traits de sa main vengeresse ;
Il ne sait point punir des momens de faiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble et d'ennui,
Par des tourmens affreux, éternels comme lui. (e)
Il dit, et dans l'instant l'un et l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'innocence.
Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité,
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, et soudain, à leur vue
Sent couler dans son ame une joie inconnue ;

Digitized by Google

Les soins, les passions n'y troublent point les coeurs.
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire :
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire ;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,
Ce pur enfant des cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les coeurs se remplissent ;
Ils désirent sans cesse, et sans cesse ils jouissent,
Et goûtent, dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là, règnent les bons Rois qu'ont produit tous les âges ;
Là, sont les vrais Héros, là vivent les vrais sages ;
Là, sur un trône d'or, Charlemagne et Clovis
Veillent du haut des cieux sur l'empire des Lys.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des frères.
Le sage Louis (*f*) douze, au milieu de ces Rois,
S'élève comme un cèdre, et leur donne des loix.
Ce Roi, qu'à nos aïeux donna le ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice ;
Il pardonna souvent, il régna sur les coeurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.
D'Amboise (*g*) est à ses pieds, ce ministre fidèle,
Qui seul aima la France, et fut seul aimé d'elle ;
Tendre ami de son maître, et qui dans ce haut rang
Ne souilla point ses mains de rapine et de sang,
O jours ! ô moeurs ! ô tems d'éternelle mémoire !
Le peuple était heureux, le Roi couvert de gloire !
De ses aimables loix chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux tems, sous un autre Louis.
Plus loin, sont ces guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, et non pas leur furie ;
La Trémoille, (*h*) Cliffon, Montmorency, de Foix,
Guesclin, (*i*) le destructeur et le vengeur des Rois,
Le vertueux Bayard, (*k*) et vous, brave Amazone, (*l*)
La honte des Anglais, et le soutien du trône.
Ces Héros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,
Comme toi, de la terre ont ébloui les yeux :
La vertu, comme à toi, mon fils, leur était chère :
Mais, enfans de l'église, ils ont chéri leur mère :
Leur coeur simple et docile aimait la vérité :
Leur culte était le mien ; pourquoi l'as-tu quitté ?

Digitized by Google

Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le palais des Destins devant lui se présente :
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.
Le Tems, d'une aile prompte, et d'un vol insensible,
Fuit, et revient sans cesse à ce palais terrible ;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens et les maux, destinés aux humains.
Sur un autel de fer un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Eternel y marqua nos désirs,
Et nos chagrins cruels et nos faibles plaisirs.
On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles noeuds en ces lieux prisonnière :
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser ;
A ses suprêmes loix d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,
Qu'en obéissant même, elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des loix.
Mon cher fils, dit Louis, c'est de là que la grace
Fait sentir aux humains sa faveur efficace :
C'est de ces lieux sacrés, qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton coeur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces momens précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces tems, ces heureux tems,
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfans !
Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses !
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses !
Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.
Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse ?
Elle entre à tout moment, et s'écoule sans cesse.
Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,
Les portraits des humains qui doivent naître un jour :
Des siècles à venir ces vivantes images,
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains, comptés avant les tems,
Aux yeux de l'Eternel à jamais sont présens.
Le Destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,

Digitized by Google

Les divers changemens attachés à leur sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, et leur mort.
Approchons-nous, le ciel te permet de connaître
Les Rois et les Héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît c'est ton auguste fils ;
Il soutiendra long-tems la gloire de nos Lys,
Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibère,
Mais il n'égalera ni son fils ni son père.
Henri, dans ce moment, voit sur des fleurs de Lys,
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis :
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne ;
Tous deux sont revêtus de la pourpre romaine,
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats ;
Il les prend pour des Rois.... Vous ne vous trompez pas ;
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre ;
Du prince et de l'état l'un et l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés de l'ombre des autels,
Enfans de la fortune et de la politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi ;
Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami :
L'un (*m*) fuyant avec art, et cédant à l'orage,
L'autre aux flots irrités opposant son courage :
Des princes de mon sang ennemis déclarés ;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés ;
Enfin par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs Rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,
Toi, dans le second rang, le premier des humains,
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France ;
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager, (*n*)
En le rendant heureux, tu sauras t'en venger :
Semblable à ce Héros confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphême.
Ciel ! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce Roi (*o*) qui les fait trembler tous !
Quels honneurs ! quels respects ! jamais Roi dans la France,
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois, comme vous, par la gloire animé.
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.

Digitized by Google

Je le vois éprouvant des fortunes diverſes,
Trop fier dans ſes ſuccès, mais ferme en ſes traverſes ;
De vingt peuples ligués bravant ſeul tout l'effort,
Admirable en ſa vie, et plus grand dans ſa mort.
Siècle heureux de Louis, ſiècle que la nature
De ſes plus beaux préſens doit combler ſans meſure,
C'eſt toi qui dans la France amènes les beaux arts :
Sur toi tout l'avenir va porter ſes regards ;
Les muſes à jamais y fixent leur empire ;
La toile eſt animée, et le marbre reſpire.
Quels ſages (*p*) raſſemblés dans ces auguſtes lieux,
Meſurent l'univers, et liſent dans les cieux ;
Et dans la nuit obſcure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière ?
L'Erreur préſomptueuſe, à leur aſpect, s'enfuit,
Et vers la Vérité le doute les conduit.
Et toi, fille du ciel, toi puiſſante Harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes ſons ſouverains de l'oreille et du coeur.
Français, vous ſavez vaincre, et chanter vos conquêtes :
Il n'eſt point de lauriers qui ne couvrent vos têtes ;
Un peuple de Héros va naître en ces climats ;
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé (*q*) paraître ;
Tout-à-tour la terreur et l'appui de ſon maître ;
Turenne de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus ſage, et du moins ſon égal.
Catinat (*r*) réunit, par un rare aſſemblage,
Les talens du guerrier et les vertus du ſage.
Vauban (*s*) ſur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuiſſant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg (*t*) fait trembler l'Empire et l'Angleterre.
Regardez, dans Denain, l'audacieux Villars, (*u*)
Diſputant le tonnerre à l'aigle des Céſars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de ſon Roi, digne rival d'Eugène.
Quel eſt ce jeune Prince, (*x*) en qui la majeſté
Sur ſon viſage aimable éclate ſans fierté ?
D'un oeil d'indifférence il regarde le trône.
Ciel ! quelle nuit ſoudaine à mes yeux l'environne ;

Digitized by Google

La mort, autour de lui, vole sans s'arrêter ;
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
O mon fils ! des Français vous voyez le plus juste ;
Les cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eût point fait cette ame vertueuse ?
La France sous son règne eût été trop heureuse ;
Il eût entretenu l'abondance et la paix ;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits,
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes !
O combien les Français vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux et la femme, et la mère et le fils !
Un faible rejeton (y) sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans ses racines.
Les enfans de Louis descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un monarque au berceau,
De l'état ébranlé douce et frêle espérance.
O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance,
Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux.
Tout souverain qu'il est, instruis-le à se connaître :
Qu'il sache qu'il est homme, en voyant qu'il est maître ;
Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux :
Apprends-lui qu'il n'est Roi, qu'il n'est né que pour eux.
France, reprends sous lui ta majesté première,
Perce la triste nuit, qui couvrait ta lumière ;
Que les arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner.
L'océan te demande, en ces grottes profondes,
Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes ?
Du Nil et de l'Euxin, de l'Inde et de ses ports,
Le commerce t'appelle, et t'ouvre ses trésors.
Maintiens l'ordre et la paix, sans chercher la victoire.
Sois l'arbitre des Rois, c'est assez pour ta gloire ;
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.
Près de ce jeune Roi s'avance avec splendeur
(z) Un Héros, que de loin poursuit la Calomnie,
Facile et non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaisirs, et trop des nouveautés,
Remuant l'univers du sein des voluptés.

Digitized by Google

Par des reſſorts nouveaux, ſa politique habile
Tient l'Europe en ſuſpens, diviſée, et tranquille.
Les arts ſont éclairés par ſes yeux vigilans.
Né pour tous les emplois, il a tous les talens,
Ceux d'un chef, d'un ſoldat, d'un citoyen, d'un maître:
Il n'eſt pas Roi, mon fils, mais il enſeigne à l'être.
Alors dans un orage, au milieu des éclairs,
L'étendard de la France apparut dans les airs;
Devant lui d'Eſpagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains briſait la tête altière.
O mon père! quel eſt ce ſpectacle nouveau?
Tout change, dit Louis, et tout a ſon tombeau.
Adorons du Très-Haut la ſageſſe cachée.
Du puiſſant Charles-Quint la race eſt retranchée.
L'Eſpagne, à nos genoux, vient demander des Rois:
C'eſt un de nos neveux, qui leur donne des loix.
Philippe..... A cet objet, Henri demeure en proie
A la douce ſurpriſe, aux tranſports de ſa joie.
Modérez, dit Louis, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand evènement.
Oui, du ſein de Paris, Madrid reçoit un maître:
Cet honneur, à tous deux, eſt dangereux peut-être.
O Rois nés de mon ſang! ô Philippe! ô mes fils!
France, Eſpagne, à jamais puiſſiez-vous être unis!
Juſqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques, (*aa*)
Allumer les flambeaux des diſcordes publiques?
Il dit. En ce moment le Héros ne vit plus
Qu'un aſſemblage vain de mille objets confus:
Du temple des deſtins les portes ſe fermèrent,
Et les voûtes des cieux devant lui s'éclipſèrent.
L'Aurore, cependant, au viſage vermeil,
Ouvrait dans l'Orient le palais du ſoleil:
La nuit en d'autres lieux portait ſes voiles ſombres:
Les ſonges voltigeans fuyaient avec les ombres,
Le prince, en s'éveillant, ſent au fond de ſon coeur
Une force nouvelle, une divine ardeur:
Ses regards inſpiraient le reſpect et la crainte;
Dieu rempliſſait ſon front de ſa Majeſté ſainte.
Ainſi, quand le vengeur des peuples d'Iſraël
Eut, ſur le mont Sina, conſulté l'Eternel,
Les Hébreux, à ſes pieds, couchés dans la pouſſière,
Ne purent de ſes yeux ſoutenir la lumière.

Digitized by Google

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) Que l'on admette, ou non, l'attraction de Mr Newton, toujours demeure-t-il certain, que les globes céleſtes s'approchant et s'éloignant tour-à-tour, paraiſſent s'attirer et s'éviter.

(*b*) En Perſe les Guèbres ont une religion à part, qu'ils prétendent être la religion fondée par Zoroaſtre, et qui paraît moins folle que les autres ſuperſtitions humaines, puiſqu' ils rendent un culte ſecret au ſoleil comme à une image du Créateur.

(*c*) Les théologiens n'ont pas décidé, comme un article de foi, que l'enfer fût au centre de la terre, ainſi qu'il était dans la théologie païenne. Quelques-uns l'ont placé dans le ſoleil ; on l'a mis ici dans un globe deſtiné uniquement à cet uſage.

(*d*) Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la chaire, où l' on aurait dû prononcer l'oraiſon funèbre de Henri III. On mit ſon portrait à Paris ſur les autels avec l'Euchariſtie. Le cardinal de Retz rapporte, que le jour des Barricades, ſous la minorité de Louis XIV, il vit un bourgeois portant un hauſſe-col, ſur lequel était gravé ce moine, avec ces mots ; Saint Jacques Clément.

(*e*) On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles et le purgatoire. Les anciens eux-mêmes en admettaient un, et on le trouve expreſſément dans Virgile.

(*f*) Louis XII eſt le ſeul Roi qui ait eu le ſurnom de pére du peuple.

(*g*) Sur ces entrefaites mourut George D'Amboiſe, qui fut juſtement aimé de la France et de ſon maître, parce qu'il les aimait tous deux également (Mezeray, grande hiſtoire.)

Digitized by Google

(*b*) Parmi plusieurs grands-hommes de ce nom, on a eu ici en vue Guy de la Trémoille, surnommé le vaillant, qui portait l'oriflamme, et qui refusa l'épée de connétable sous Charles VI.

Clisson, (le connétable de) sous Charles VI.

Montmorency. Il faudrait un volume pour spécifier les services rendus à l'état par cette maison.

Gaston de Foix, duc de Nemours, neveu de Louis XII, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée.

(*i*) Guesclin, (le connétable du.) Il sauva la France sous Charles V, conquit la Castille, mit Henri de Transtamare sur le trône de Pierre le Cruel, et fut connétable de France et de Castille.

(*k*) Bayard, (Pierre du Terrail, surnommé le chevalier sans peur et sans reproche.) Il arma François I. Chevalier à la bataille de Marignan ; il fut tué en 1523, à la retraite de Rebec en Italie.

(*l*) Jeanne d'Arc, (connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans) servante d'hôtellerie, née au village de Domremy sur Meuse, qui se trouvant une force de corps, et une hardiesse au-dessus du son sexe, fut employée par le comte de Dunois, pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une sortie à Compiegne en 1430, conduite à Rouen, jugée comme sorcière par un tribunal ecclésiastique, également ignorant et barbare, et brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer son courage.

(*m*) Le cardinal Mazarin fut obligé de sortir du royaume en 1651, malgré la Reine régente qu'il gouvernait ; mais le cardinal de Richelieu se maintint toujours, malgré ses ennemis, et même malgré le Roi qui était dégoûté de lui.

(*n*) Le peuple, ce monstre féroce et aveugle, détestait le grand Colbert, au point qu'il voulut déterrer son corps ; mais la voix des gens sensés, qui prévaut à la longue, a rendu sa mémoire à jamais chère et respectable.

(*o*) Louis XIV.

(*p*) L'Académie des Sciences, dont les mémoires sont estimés dans toute l'Europe.

(*q*) Louis de Bourbon, appelé communément le

Digitized by Google

grand Condé, et Henri, vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands capitaines de leur tems : tous deux ont remporté de grandes victoires, et acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du prince de Condé semblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, et celui de Mr de Turenne pour toute une campagne. Au moins est-il certain que Mr de Turenne remporta des avantages sur le grand Condé à Gien, à Etampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes ; cependant on n'ose point décider quel était le plus grand-homme,

(r) Le maréchal de Catinat né en 1659. Il gagna les batailles de Staffarde et de la Marsaille, et obéit ensuite sans murmurer au maréchal de Villeroi, qui lui envoyait des ordres sans le consulter. Il quitta le commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au Roi, mourut en philosophe dans une petite maison de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté, ni diminué son bien, et n'ayant jamais démenti un moment son caractère de modération.

(s) Le maréchal de Vauban, né en 1633, le plus grand ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, selon sa nouvelle manière, 300 places anciennes, et en a bâti 33. Il a conduit 53 sièges, et s'est trouvé à 140 actions. Il a laissé 12 volumes manuscrits, pleins de projets pour le bien de l'état, dont aucun n'a encore été exécuté. Il était de l'académie des sciences, et lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les mathématiques à l'avantage de sa patrie.

(t) François-Henri de Montmorency, qui prit le nom de Luxembourg, maréchal de France, et Duc et Pair gagna la bataille de Cassel, sous les ordres de Monsieur, frère de Louis XIV, et remporta en Chef les fameuses victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerke, de Nerwinde, et conquit des provinces au Roi. Il fut mis à la bastille, et reçut mille dégoûts des ministres.

(u) On s'était proposé de ne parler dans ce poëme d'aucun homme vivant ; on ne s'est écarté de cette règle qu'en faveur du maréchal duc de Villars.

Il a gagné la bataille de Fredelingue, et celle du premier Hochstet. Il est à remarquer, qu'il occupa

Digitized by Google

dans cette bataille le même terrein, où se posta depuis le duc de Malborough, lorsqu'il remporta contre d'autres généraux cette grand victoire du second Hochstet, si fatale à la France. Depuis, le maréchal de Villars ayant repris le commandement des armées, donna la fameuse bataille de Blangis, ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, et qui ne fut perdue que quand le maréchal eut été blessé.

Enfin en 1712, lorsque les ennemis menaçaient de venir à Paris, et qu'on délibérait si Louis XIV quitterait Versailles, le maréchal de Villars battit le prince Eugène à *Denain*, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à *Marchiennes*, fit lever le siège de *Landrecy*, prit *Douay*, *Quesnoy*, *Bouchain*, etc. à discrétion, et fit ensuite la paix à Radstadt au nom du Roi, avec le même prince Eugène, Plénipotentiaire de l'Empereur.

(*x*) Feu Monsieur le Duc de Bourgogne.

(*y*) Ce poëme fut composé dans l'enfance de Louis XV.

(*z*) Vrai portrait de Philippe Duc d'Orléans, régent du royaume.

(*aa*) Dans le tems que cela fut écrit, la branche de France et la branche d'Espagne semblaient désunies.

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT HUITIÈME.

ARGUMENT.

Le comte d'Egmont vient de la part du Roi d'Espagne au secours de Mayenne et des Ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, et d'Egmont tué. Valeur et clémence de Henri le Grand.

DES états dans Paris la confuse assemblée
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri, les Ligueurs pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un Roi.
Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine,
Et, n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir et le rang qu'il ne tenait pas d'eux.
Ce (*a*) lieutenant sans chef, ce Roi sans diadême,
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre, et de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au conseil il appelle
Tous ces chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle;
Les Lorrains, (*b*) les Nemours, la Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse, (*c*) et Saint-Paul, et Brissac:
Ils viennent: la fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.
Quelques-uns, en tremblant, semblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur sang versé dans les combats;
Mais ces mêmes combats, leur sang et leurs blessures,
Les excitaient encore à venger leurs injures.
Tous, auprès de Mayenne, ils viennent se ranger.
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.

Digitized by Google

Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Theſſalie,
Des enfans de la terre on peint la troupe impie,
Entaſſant des rochers, et menaçant les cieux,
Ivre du fol eſpoir de détrôner les Dieux.
La Diſcorde à l'inſtant, entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux ſe préſente à leur vue :
Courage, leur dit-elle, on vient vous ſecourir,
C'eſt maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir.
D'Aumale, le premier, ſe lève à ces paroles ;
Il court, il voit de loin les lances Eſpagnoles :
Le voilà, cria-t-il, le voilà ce ſecours,
Demandé ſi long-tems, et différé toujours :
Amis, enfin l'Autriche a ſecouru la France.
Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le ſecours paraiſſait vers ces lieux révérés,
Qu'aux tombes de nos Rois la mort a conſacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces caſques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du ſoleil.
Tout le peuple au devant court en foule avec joie ;
Ils béniſſent le chef que Madrid leur envoie :
C'était le jeune Egmont, (*d*) ce guerrier obſtiné.
Ce fils ambitieux d'un père infortuné ;
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie :
Son père, qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut ſur l'échafaud, pour ſoutenir les droits
Des malheureux Flamands opprimés par leurs Rois.
Le fils, courtiſan lâche, et guerrier téméraire,
Baiſa long-tems la main qui fit périr ſon père,
Servit par politique aux maux de ſon pays,
Perſécuta Bruxelle, et ſecourut Paris.
Philippe l'envoyait ſur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutélaire au ſecours de Mayenne ;
Et, Mayenne avec lui, crut aux tentes du Roi
Rapporter à ſon tour le carnage et l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaiſir, grand Roi, tu voyais cette audace !
Et que tes voeux hâtaient le moment d'un combat,
Où ſemblaient attachés les deſtins de l'état !
Près des bords de (*e*) l'Iton et des rives de l'Eure,
Eſt un champ fortuné, l'amour de la nature :

Digitized by Google

La guerre avait long-tems respecté les trésors
Dont Flore et les Zéphyrs embellissaient ces bords.
Au milieu des horreurs des discordes civiles,
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles ;
Protégés par le ciel et par leur pauvreté,
Ils semblaient des soldats braver l'avidité,
Et, sous leurs toîts de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours et des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux,
La désolation par-tout marche avec eux.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent ;
Les bergers, pleins d'effroi, dans les bois se cachèrent ;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas.
Emportent leurs enfans, gémissans dans leurs bras.
Habitans malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre Roi n'imputez point vos larmes ;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix :
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les momens lui sont chers, il court dans tous les rangs,
Sur un courtier fougueux, plus léger que les vents,
Qui, fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, et respire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers.
D'Aumont, (*f*) qui sous cinq Rois avait porté les armes ;
Biron, (*g*) dont le seul nom répandait les alarmes ;
Et son fils, (*h*) jeune encor, ardent, impétueux,
Qui depuis.... mais alors il était vertueux.
Sully, (*i*) Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteste, et que la Ligue estime ;
Turenne, (*k*) qui depuis, de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance et le nom ;
Puissance malheureuse et trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussi-tôt qu'élevée.
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus, mêlant sa tête altière,
Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangère.
Son casque étincelait des feux les plus brillans,
Qu'étalaient à l'envi l'or et les diamans,

Digitized by Google

's et précieux, dont ſa fière maîtreſſe
n courage, ou plutôt ſa tendreſſe.
: Eſſex, vous étiez à la fois,
le votre Reine, et le ſoutien des Rois.
nt la Trémoille, (*l*) et Clermont, et Feuquières,
reux de Neſle, et l'heureux L[illegible]ligières; (*m*)
our qui ce jour fut un jour trop fatal.
léros en foule attendaient le ſignal,
près du Roi, liſaient ſur ſon viſage
mphe certain l'eſpoir et le préſage.
ne, en ce moment, inquiet, abattu,
coeur étonné cherche en vain ſa vertu:
e de ſon parti connoiſſant l'injuſtice,
rût point le ciel à ſes armes propice;
oit que l'ame, en effet, ait des preſſentimens,
Avant-coureurs certains des grands évènemens:
Ce Héros, cependant, maître de ſa faibleſſe,
Déguiſait ſes chagrins ſous ſa fauſſe allégreſſe.
Il s'excite, il s'empreſſe, il inſpire aux ſoldats
Cet eſpoir généreux que lui-même il n'a pas.
D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune coeur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer ſa valeur,
De l'incertain Mayenne accuſait la lenteur.
Tel qu'échappé du ſein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant ſon courage,
Dans les champs de la Thrace un courſier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvans de ſa tête ſuperbe,
Impatient du frein, vole et bondit ſur l'herbe;
Tel paraiſſait Egmont: une noble fureur
Eclate dans ſes yeux, et brûle dans ſon coeur.
Il s'entretient déjà de ſa prochaine gloire;
Il croit que ſon deſtin commande à la victoire:
Hélas! il ne ſait point que ſon fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.
Vers les Ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adreſſant aux ſiens, qu'enflammait ſa préſence:
" Vous êtes nés Français, et je ſuis votre Roi, (*n*)
" Voilà nos ennemis, marchez et ſuivez-moi;
" Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
" Ce panache éclatant qui flotte ſur ma tête,

Digitized by Google

" Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur."
A ces mots, que ce Roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ſes troupes enflammées,
Et marche, en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux chefs alors en même tems,
On voit des deux partis voler les combattans.
Ainſi, lorſque des monts ſéparés par Alcide,
Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers,
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémit, le jour fuit; le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chûte du monde.
Au mouſquet réuni le ſanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme (*o*) que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le Démon de la guerre,
Raſſemble en même tems, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible et la flamme, et le fer.
On ſe mêle, on combat; l'adreſſe, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente ſoif du ſang,
Le déſeſpoir, la mort, paſſent de rang en rang.
L'un pourſuit un parent dans le parti contraire;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère,
La nature en frémit, et ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur ſang malheureux.
Dans d'épaiſſes forêts de lances hériſſées,
De bataillons ſanglans, de troupes renverſées,
Henri pouſſe, s'avance et ſe fait un chemin.
Le grand Mornay (*p*) le ſuit, toujours calme et ſerein,
Il veille autour de lui tel qu'un puiſſant génie:
Tel qu'on feignait jadis, aux champs de la Phrygie,
De la terre et des cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats ſous l'habit des mortels;
Ou tel que du vrai Dieu les miniſtres terribles,
Ces puiſſances des cieux, ces êtres impaſſibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'ame d'un Héros mouvemens intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le deſtin;
Aux chefs des légions il les porte ſoudain;

Digitized by Google

L'officier les reçoit ; sa troupe impatiente
Règle, au son de sa voix, sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps ;
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au prince, il le suit, il l'escorte ;
Il pare, en lui parlant, plus d'un coup qu'on lui porte ;
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains.
De son Roi seulement son ame est occupée ;
Pour sa défense seule il a tiré l'épée ;
Et, son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.
De Turenne déjà la valeur indomptée,
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait par-tout la crainte et le trépas,
D'Ailly tout orgueilleux de trente ans de combats ;
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend, malgré son âge, une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçans,
C'est un jeune Héros à la fleur de ses ans,
Qui, dans cette journée illustre et meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière ;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas ;
Favori des amours, il sortait de leurs bras ;
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour sa jeune épouse, en accusant le ciel,
En détestant la Ligue, et ce combat mortel,
Arma son tendre amant, et d'une main tremblante
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit, en pleurant, d'un casque précieux,
Ce front si plein de grace, et si cher à ses yeux.
Il marche vers d'Ailly dans sa fureur guerrière,
Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
A travers les blessés, les morts et les mourans ;
De leurs courtiers fougueux tous deux pressent les flancs,
Tous deux sur l'herbe unie, et de sang colorée,
S'élancent loin des rangs, d'une course assurée.
Sanglans, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues.
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,

Digitized by Google

Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents;
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent;
La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
Mais loin de leurs courſiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort.
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Diſcorde accourut; le Démon de la guerre,
La Mort pâle et ſanglante étaient à ſes côtés:
Malheureux! ſuſpendez vos coups précipités.
Mais un deſtin funeſte enflamme leur courage,
Dans le coeur l'un de l'autre ils cherchent un paſſage,
Dans ce coeur ennemi qu'ils ne connaiſſent pas.
Le fer qui les couvrait, brille et vole en éclats.
Sous les coups redoublés leur cuiraſſe étincelle;
Leur ſang, qui rejaillit, rougit leur main cruelle;
Leur bouclier, leur caſque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, et repouſſe la mort.
Chacun d'eux, étonné de tant de réſiſtance,
Reſpectait ſon rival, admirait ſa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ſes pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux ſont pour jamais fermés à la lumière,
Son caſque auprès de lui roule ſur la pouſſière.
D'Ailly voit ſon viſage; ô déſeſpoir! ô cris!
Il le voit, il l'embraſſe: hélas! c'était ſon fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre ſon ſein ſes parricides armes;
On l'arrête, on s'oppoſe à ſa juſte fureur;
Il s'arrache, en tremblant, de ce lieu plein d'horreur,
Il déteſte à jamais ſa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire,
Et ſe fuyant lui-même, au milieu des déſerts,
Il va cacher ſa peine au bout de l'univers.
Là, ſoit que le ſoleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît ſa courſe au vaſte ſein de l'onde,
Sa voix faiſait redire aux échos attendris,
Le nom, le triſte nom de ſon malheureux fils.
Du Héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant ſur ces funeſtes bords:
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,

Digitized by Google

Elle voit ſon époux, elle tombe éperdue,
Le voile de la mort ſe répand ſur ſa vue;
Eſt-ce toi, cher amant? Ces mots interrompus.
Ces cris demi-formés ne ſont point entendus;
Elle r'ouvre les yeux, ſa bouche preſſe encore
Par ſes derniers baiſers la bouche qu'elle adore;
Elle tient dans ſes bras ce corps pâle et ſanglant,
Le regarde, ſoupire, et meurt en l'embraſſant.
Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces tems exemple lamentable,
Puiſſe de ce combat le ſouvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes ſalutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!
Mais qui fait fuir ainſi ces Ligueurs diſperſés?
Quel Héros, ou quel Dieu les a tous renverſés?
C'eſt le jeune Biron; c'eſt lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un paſſage.
D'Aumale les voit fuir, et bouillant de courroux,
Arrêtez, revenez..... lâches, où courez-vous?
Vous fuir! vous compagnons de Mayenne et de Guiſe!
Vous qui devez venger Paris, Rome et l'égliſe!
Suivez-moi, rappelez votre antique vertu,
Combattez ſous d'Aumale, et vous avez vaincu.
Auſſi-tôt ſecouru de Beauveau, de Foſſeuſe,
Du farouche Saint-Paul, et même de Joyeuſe,
Il raſſemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime, en marchant, du feu de ſes regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide:
Biron ſoutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent,
Il voit à ſes côtés Parabère expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière;
Neſle, Clermont, d'Angenne ont mordu la pouſſière:
Percé de coups lui-même, il eſt près de périr.....
C'était ainſi, Biron, que tu devais mourir.
Un trépas ſi fameux, une chûte ſi belle,
Rendais de ta vertu la mémoire immortelle.
Le généreux Bourbon ſut bientôt le danger,
Où Biron, trop ardent, venait de s'engager.
Il l'aimait, non en Roi, non en maître ſévère,
Qui ſouffre qu'on aſpire à l'honneur de lui plaire,

Digitized by Google

Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes :
Amitié ! don du ciel, plaisir des grandes ames ;
Amitié ! que les Rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas !
Il court le secourir ; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant, et son vol plus rapide.
Biron (*q*) qu' environnaient les ombres de la mort,
A l'aspect de son Roi, fait un dernier effort ;
Il rappelle, à sa voix, les restes de sa vie ;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie :
Ton Roi jeune Biron, t'arrache à ces soldats,
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas.
Tu vis ; songe du-moins à lui rester fidèle.
Un bruit affreux s'entend. La discorde cruelle
Aux vertus du Héros opposant ses fureurs,
D'une rage nouvelle embrase les Ligueurs.
Elle vole à leur tête, et sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ses sons trop connus d'Aumale est excité,
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté.
Il cherchait le Héros, sur lui seul il s'élance ;
Des Ligueurs en tumulte une foule s'avance.
Tels, au fond des forêts, précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme, et nés pour le carnage,
Pressent un sanglier, en raniment la rage :
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux :
Les antres, les rochers, les monts en retentissent :
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent ;
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis, du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au Héros qu'il aime une force invincible ;
Il est comme un rocher, qui, menaçant les airs,
Rompt la course des vents et repousse les mers.
Qui pourrait exprimer le sang et le carnage
Dont l'Eure, en ce moment, vit couvrir son rivage ?
O vous, mânes sanglans du plus vaillant des Rois,
Eclairez mon esprit, et parlez par ma voix.

Digitized by Google

Il voit voler vers lui ſa nobleſſe fidèle ;
Elle meurt pour ſon Roi, ſon Roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort ſuivait ſes coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à ſon courroux.
Long-tems cet étranger, trompé par ſon courage,
Avait cherché le Roi dans l'horreur du carnage :
Dût ſa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait ſon orgueil.
Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire ;
Combattons ; c'eſt à nous de fixer la victoire.
Comme il diſait ces mots, un lumineux éclair,
Meſſager des deſtins, fend les plaines de l'air.
L'Arbitre des combats fait gronder ſon tonnerre ;
Le ſoldat ſous ſes pieds ſentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui ;
Qu'ils défendent ſa cauſe, et combattent pour lui ;
Que la nature entière, attentive à ſa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait ſa victoire.
D'Egmont joint le Héros, il l'atteint vers le flanc,
Il triomphait déjà d'avoir verſé ſon ſang.
Le Roi, qu'il a bleſſé, voit ſon péril ſans trouble ;
Ainſi que le danger, ſon audace redouble :
Son grand coeur s'applaudit, d'avoir, au champ d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de ſa valeur.
Loin de le retarder, ſa bleſſure l'irrite ;
Sur ce fier ennemi Bourbon ſe précipite :
D'Egmont d'un coup plus ſûr eſt renverſé ſoudain ;
Le fer étincelant ſe plongea dans ſon ſein.
Sous leurs pieds teints de ſang les chevaux le foulèrent,
Des ombres du trépas ſes yeux s'enveloppèrent,
Et, ſon ame en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aſpect de ſon père excita ſes remords.
Eſpagnols tant vantés, troupe jadis ſi fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière ;
Pour la première fois vous connûtes la peur.
L'étonnement, l'eſprit de trouble et de terreur
S'emparé, en ce moment, de leur troupe alarmée ;
Il paſſe en tous les rangs, il s'étend ſur l'armée ;
Les chefs ſont effrayés, les ſoldats éperdus ;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, ſe renverſent,
Pouſſent des cris affreux, ſe heurtent, ſe diſperſent.

Digitized by Google

Les uns, sans résistance, à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux, et demandent des fers.
D'autres, d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.
Mayenne en ce tumulte, incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, et maître encor de soi,
Voit d'un oeil assuré sa fortune cruelle,
Et tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamands, la fortune et les cieux.
Tout est perdu, dit-il, mourons, brave Mayenne.
Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine,
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur,
Vivez pour réparer sa perte et son malheur :
Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi, l'un et l'autre, aux remparts de Paris ;
De la Ligue en marchant ramassez les débris ;
De Coligny vaincu surpassons le courage.
D'Aumale, en l'écoutant, pleure et frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter ;
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,
Et, paraît menacer, même en obéissant.
Mayenne cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte.
Henri victorieux, voyait de tous côtés
Les Ligueurs sans défense implorant ses bontés.
Des cieux en ce moment les voûtes s'entr' ouvrirent :
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis au milieu d'eux, du haut firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment :
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et, s'il achèverait de mériter sa gloire.
Ses soldats près de lui, d'un oeil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.

Digitized by Google

Les captifs, en tremblant, conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence.
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grace,
Où régnaient à la fois la douceur et l'audace.
Soyez libres, dit-il ; vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne et moi reconnaissez un maître.
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être ;
Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un Roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi :
Choisissez. A ces mots d'un Roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contens de leur défaite, heureux d'être vaincus.
Leurs yeux sont éclairés, leurs coeurs n'ont plus de haine ;
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne ;
Et, s'honorant déjà du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent sur ses pas.
Le généreux vainqueur a cessé le carnage ;
Maître de ses guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui, tout couvert de sang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang.
C'est un Dieu bienfaisant, qui laissant son tonnerre,
Enchaîne la tempête et console la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, enfanglanté,
La paix a mis les traits de la sérénité.
Ceux à qui la lumière était presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie ;
Et sur tous leurs dangers, et sur tous leurs besoins,
Tel qu'un père attentif, il étendait ses soins.
Du vrai, comme du faux, la prompte messagère,
Qui s'accroît dans sa course, et d'une aile légère,
Plus prompte que le tems vole au-delà des mers,
Passe d'un pole à l'autre, et remplit l'univers ;
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des Rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la curiosité,
L'espoir, l'effroi, le doute, et la crédulité,
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du Héros de la France annonçait la victoire.

Digitized by Google

Du Tage à l'Eridan le bruit en fut porté ;
Le Vatican ſuperbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix treſſaillit d'allégreſſe ;
Madrid frémit d'effroi, de honte et de triſteſſe.
O malheureux Paris, infidèles Ligueurs !
O citoyens trompés, et vous, prêtres trompeurs !
De quels cris douloureux vos temples retentirent !
De cendre, en ce moment, vos têtes ſe couvrirent.
Hélas ! Mayenne encor vient flatter vos eſprits :
Vaincu, mais plein d'eſpoir, et maître de Paris,
Sa politique habile, au fond de ſa retraite,
Aux Ligueurs incertains déguiſait ſa défaite.
Contre un coup ſi funeſte il veut les raſſurer ;
En cachant ſa diſgrace, il croit la réparer :
Par cent bruits menſongers il ranimait leur zèle ;
Mais malgré tant de ſoins, la vérité cruelle,
Démentant à ſes yeux ſes diſcours impoſteurs,
Volait de bouche en bouche, et glaçait tous les coeurs.
La Diſcorde en frémit, et redoublant ſa rage,
Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, et n'aurai point, dans ces murs malheureux
Verſé tant de poiſons, allumé tant de feux,
De tant de flots de ſang cimenté ma puiſſance,
Pour laiſſer à Bourbon l'empire de la France.
Tout terrible qu'il eſt, j'ai l'art de l'affaiblir ;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'oppoſons plus d'efforts à ſa valeur ſuprême.
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'eſt ſon coeur qu'il doit craindre, et je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, et le vaincre par lui.
Elle dit ; et ſoudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de ſang, attelé par la haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, et va trouver l'Amour.

Digitized by Google

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) Il se fit déclarer, par la partie du parlement qui lui demeura attachée, lieutenant-général de l'état et royaume de France.

(*b*) Les Lorrains. Le chevalier d'Aumale, dont il est si souvent parlé, et son frère le Duc, étaient de la maison de Lorraine.

Charles-Emmanuel, duc de Nemours, frère utérin du duc de Mayenne.

La Châtre était un des maréchaux de la Ligue, que l'on appelait des bâtards, qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur père. En effet la Châtre fit sa paix depuis, et Henri lui confirma la dignité de maréchal de France.

(*c*) Joyeuse est le même dont il est parlé au quatrième Chant, remarque. (*a*)

Saint-Paul, soldat de fortune, fait maréchal par le duc de Mayenne, homme emporté, et d'une violence extrême. Il fut tué par le duc de Guise, fils du Balafré.

Brissac s'était jeté dans le parti de la Ligue par indignation contre Henri III, qui avait dit, qu'il n'était bon ni sur terre, ni sur mer. Il négocia depuis secrettement avec Henri IV, et lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de maréchal de France.

(*d*) Le comte d'Egmont, fils de l'amiral d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le prince de Horn.

Le fils étant resté dans le parti de Philippe II, Roi d'Espagne, fut envoyé au secours du duc de Mayenne, à la tête de dix huit cents lances. A son entrée dans Paris, il reçut les complimens de la ville : celui qui le haranguait ayant mêlé dans son discours les louanges de l'amiral d'Egmont son père : " *Ne parlez pas de lui,*

Digitized by Google

" dit le Comte, *il méritait la mort, c'était un rebelle.*" Paroles d'autant plus condamnables, que c'était à des rebelles qu'il parlait, et dont il venait défendre la cause.

(*e*) Ce fut dans une plaine entre l'Iton et l'Eure que se donna la bataille d'Ivry, le 14 Mars 1590.

(*f*) Jean d'Aumont, maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de Pierre d'Aumont, gentilhomme de la chambre, et de Françoise de Sully, héritière de l'ancienne maison de Sully. Il servit sous les Rois Henri II, François II, Charles IX, Henri III, et Henri IV.

(*g*) Henri de Gontaud de Biron, maréchal de France, grand-maître de l'Artillerie, était un grand homme de guerre : il commandait à Ivry le corps de réserve, et contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand après la victoire : " *Sire, vous avez fait ce que devait faire Biron, et* " *Biron ce que devait faire le Roi.*" Ce maréchal fut tué d'un coup de canon en 1592, au siège d'Epernai.

(*h*) Charles Gontaud de Biron, maréchal, et duc et pair, fils du précédent, conspira depuis contre Henri IV, et fut décapité dans la cour de la Bastille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer, qui servirent à l'échafaud.

(*i*) Rosny, depuis duc de Sully, sur-intendant des finances, grand-maître de l'artillerie, fait maréchal de France après la mort de Henri IV, reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.

Nangis, homme d'un grand mérite, et d'une véritable vertu : il avait conseillé à Henri III de ne point faire assassiner le duc de Guise, mais d'avoir le courage de le juger selon les loix.

Crillon était surnommé le Brave. Il offrit à Henri III de se battre contre ce même duc de Guise. C'est à ce Crillon que Henri le Grand écrivit : " *Pends-toi,* " *brave Crillon, nous avons combattu à Arques, et tu n'y* " *étais pas .... Adieu, brave Crillon, je vous aime à* " *tort et à travers.*"

(*k*) Henri de la Tour d'Orliegues, vicomte de Turenne, maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de la Mark, princesse de Sédan, en 1591. La nuit de ses noces le maréchal alla prendre Stenay d'assaut.

Digitized by Google

Cette souveraineté acquise par Henri de Turenne, fut perdue par Frédéric-Maurice, duc de Bouillon, son fils, qui ayant trempé dans la conspiration de Cinq-Mars contre Louis XIII, ou plutôt contre le cardinal de Richelieu, donna Sédan pour conserver sa vie : il eut en échange de sa souveraineté, de très-grandes terres plus considérables en revenu, mais qui donnaient plus de richesses, et moins de puissance.

(*l*) Claude, duc de la Trémoille, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage et une ambition démesurée, de grandes richesses, et était le seigneur le plus considérable parmi les calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

(*m*) Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux : il commença par être simple soldat, et finit par être connétable sous Louis XIII.

Balsac de Clermont d'Entragues, oncle de la fameuse marquise de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry; Feuquières et de Nesle, capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi.

(*n*) On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit Henri IV à la journée d'Ivry : " *Ralliez-vous à* " *mon panache blanc, vous le verrez toujours au chemin de* " *l'honneur et de la gloire.*"

(*o*) La bayonnette au bout du fusil, ne fut en usage que long-tems après. Le nom de *bayonnette* vient de Bayonne, où l'on fit les premières bayonnettes.

(*p*) Du Plessis Mornay eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang-froid dont on le loue ici.

(*q*) Le duc de Biron fut blessé à Ivry; mais ce fut au combat de Fontaine-Française, que Henri le Grand lui sauva la vie. (On a transporté à la bataille d'Ivry cet évènement, qui n'étant point un fait principal, peut être aisément déplacé.)

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT NEUVIEME.

ARGUMENT.

Description du temple de l'Amour : la Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce Héros est retenu quelque tems auprès de Madame d'Estrées, si célèbre sous le nom de La Belle Gabrielle. Mornay l'arrache à son amour, et le Roi retourne à son armée.

SUR les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe, et commence l'Asie,
S'élève un vieux palais (*a*) respecté par les tems
La nature en posa les premiers fondemens :
Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verds,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Par-tout on voit mûrir, par-tout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone et les présens de Flore ;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les voeux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordait aux humains ;
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend, pour tout bruit, des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs,
Les voix de mille amans, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbrent leur honte, et vantent leurs faiblesses.

Digitized by Google

Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs,
Et, dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse Espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple sacré, les Graces, demi-nues,
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle Volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le Mystère en silence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,
Les Plaisirs amoureux, et les tendres Désirs,
Plus doux, plus séduisans encor que les Plaisirs.
De ce temple fameux telle est l'aimable entrée :
Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux !
Ce n'est plus des Plaisirs la troupe aimable et tendre,
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre ;
Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre Jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide :
La Haine, et le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.
La Malice les voit, et d'un souris perfide
Applaudit, en passant, à leur troupe homicide.
Le repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.
C'est-là, c'est au milieu de cette cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant, si tendre et si cruel,
Porte en sa faible main les destins de la terre,
Donne avec un souris, ou la paix, ou la guerre,
Et, répandant par-tout ses trompeuses douceurs,
Anime l'univers, et vit dans tous les coeurs.
Sur un trône éclatant, contemplant ses conquêtes,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes ;
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

Digitized by Google

La Discorde soudain, conduite par la Rage,
Ecarte les plaisirs, s'ouvre un libre passage,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang, et les yeux enflammés :
Mon frère, lui dit-elle, où sont tes traits terribles ?
Pour qui réserves tu tes flèches invincibles ?
Ah ! si de la Discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison ;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,
Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure.
Un Roi victorieux écrase mes serpens,
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphans.
La Clémence, avec lui, marchant d'un pas tranquille
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendards, flottans de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seule écartés.
Encore une victoire, et mon trône est en poudre.
Aux remparts de Paris, Henri porte la foudre.
Ce Héros va combattre, et vaincre et pardonner ;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course.
Va de tant de hauts faits empoisonner la source.
Que sous ton joug, Amour, il gémisse, abattu ;
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale
Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'Univers,
Fuyant devant Auguste, et te suivant sur l'onde,
Préférer Cléopâtre à l'empire du Monde ?
Henri te reste à vaincre, après tant de guerriers ;
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers ;
Va du myrte amoureux ceindre sa tête altière ;
Endors entre tes bras son audace guerrière.
A mon trône ébranlé cours servir de soutien.
Viens, ma cause est la tienne, et ton règne est le mien.
Ainsi parlait ce monstre, et la voûte tremblante
Répétait les accens de sa voix effrayante.
L'amour qui l'écoutait, couché parmi des fleurs,
D'un souris fier et doux répond à ses fureurs,
Il s'arme cependant de ses flèches dorées ;
Il fend des vastes cieux les voûtes azurées,

Digitized by Google

Et, précédé des Jeux, des Graces, des Plaisirs,
Il vole aux champs Français sur l'aile des Zéphyrs.
Dans sa course, d'abord, il découvre avec joie,
Le faible Simoïs, et les champs où fut Troie.
Il rit en contemplant, dans ces lieux renommés,
La cendre des palais par ses mains consumés.
Il apperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Venise, dont Neptune admire le dessin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.
Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inspira Théocrite et Virgile;
Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
Bientôt quittant les bords de l'aimable Aréthuse,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse, (*b*)
Asyle encor plus doux, lieux où, dans ses beaux jours,
Pétrarque soupira ses vers et ses amours.
Il voit les murs d'Anet bâtis aux bords de l'Eure;
Lui-même en ordonna la superbe structure.
Par ses adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane (*c*) y sont encor tracés.
Sur sa tombe, en passant, les Plaisirs et les Graces
Répandirent les fleurs, qui naissaient sur leurs traces.
Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le Roi, près d'en partir pour un plus grand dessein,
Mêlant à ses Plaisirs l'image de la guerre,
Laissait pour un moment reposer son tonnerre.
Mille jeunes guerriers à travers les guérets,
Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour sent, à sa vue, une joie inhumaine;
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaine;
Il agite les airs que lui-même a calmés;
Il parle; on voit soudain les élémens armés.
D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
De verser ces torrens suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre, et les éclairs.
Déjà les Aquilons, à ses ordres fidèles,
Dans les cieux obscurcis ont déployé leurs ailes;
La plus affreuse nuit succède au plus beau jour;
La nature en gémit, et reconnaît l'Amour,

Digitized by Google

Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le Roi marche incertain, sans escorte et sans guide :
L'Amour, en ce moment, allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le Roi, dans ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres.
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés,
Suivre ces feux ardens de la terre exhalés,
Ces feux, dont la vapeur maligne et passagère,
Conduit au précipice, à l'instant qu'elle éclaire.
Depuis peu la fortune en ces tristes climats
D'une illustre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond du château, tranquille et solitaire,
Loin du bruit des combats, elle attendait son père,
Qui fidèle à ses Rois, vieilli dans les hazards,
Avait du grand Henri suivi les étendards.
D'Estrée (*d*) était son nom ; la main de la nature,
De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brillait point aux bords de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Ménélas ;
Moins touchante et moins belle, à Tarse on vit paraître
Celle (*e*) qui des Romains avait dompté le maître,
Lorsque les habitans des rives du Cidnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entrait dans cet âge, hélas ! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son coeur né pour aimer, mais fier et généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les voeux.
Semblable en son printems à la rose nouvelle,
Qui renferme, en naissant, sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur et serein.
L'Amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre ;
Il parait sans flambeau, sans flèches, sans carquois ;
Il prend d'un simple enfant la figure et la voix.
On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne.
Il glissait dans son coeur, en lui disant ces mots,
Un désir inconnu de plaire à ce Héros.
Sont teint fut animé d'une grace nouvelle.
L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle ;

Digitized by Google

Que n'eſpérait-il point, aidé de tant d'appas?
Au-devant du Monarque il conduiſit ſes pas.
L'art ſimple, dont lui-même a formé ſa parure,
Paraît aux yeux ſéduits, l'effet de la nature.
L'or de ſes blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre ſa gorge, et ſes tréſors naiſſans,
Tantôt expoſe aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modeſtie encor la rendait plus aimable :
Non pas cette farouche et triſte auſtérité,
Qui fait fuir les amours, et même la beauté ;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inſpire le reſpect, enflamme les déſirs,
Et, de qui la peut vaincre, augmente les plaiſirs.
Il fait plus ; (à l'Amour tout miracle eſt poſſible :)
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrtes enlacés, que d'un prodigue ſein
La terre obéiſſante a fait naître ſoudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage ;
A peine a-t-on paſſé ſous leur fatal ombrage,
Par des liens ſecrets on ſe ſent arrêter ;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir ſous cette ombre une onde enchantereſſe ;
Les amans fortunés, pleins d'une douce ivreſſe,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'amour, dans tous ces lieux, fait ſentir ſon pouvoir.
Tout y paraît changé, tous les coeurs y ſoupirent.
Tous ſont empoiſonnés du charme qu'ils reſpirent.
Tout y parle d'amour. Les oiſeaux dans les champs
Redoublent leurs baiſers, leurs careſſes, leurs chants.
Le moiſſonneur ardent, qui court avant l'aurore,
Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, et pouſſe des ſoupirs ;
Son coeur eſt étonné de ſes nouveaux déſirs ;
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laiſſe, en ſoupirant, ſes moiſſons imparfaites.
Près de lui, la Bergère, oubliant ſes troupeaux,
De ſa tremblante main ſent tomber ſes fuſeaux.
Contre un pouvoir ſi grand qu'eût pu faire d'Eſtrée ?
Par un charme indomptable elle était attirée ;
Elle avait à combattre, en ce funeſte jour,
Sa jeuneſſe, ſon coeur, un Héros, et l'Amour.

Digitized by Google

Quelque tems de Henri la valeur immortelle
Vers ſes drapeaux vainqueurs en ſecret le rappelle :
Une inviſible main le retient malgré lui.
Dans ſa vertu première il cherche un vain appui.
Sa vertu l'abandonne, et ſon ame enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Eſtrée.
Loin de lui cependant tous ces chefs étonnés,
Se demandent leur Prince, et reſtent conſternés.
Ils tremblaient pour ſes jours : aucun d'eux n'eût pu croire
Qu'on eût, dans ce moment, dû craindre pour ſa gloire
On le cherchait en vain ; ſes ſoldats abattus,
Ne marchant plus ſous lui, ſemblaient déjà vaincus.
Mais le génie heureux, qui préſide à la France,
Ne ſouffrit pas long-tems ſa dangereuſe abſence.
Il deſcendit des cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au ſecours de ſon fils.
Quand il fut deſcendu vers ce triſte hémiſphère,
Pour y trouver un ſage, il regarda la terre ;
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au ſilence, au jeûne conſacrés ;
Il alla dans Ivry. Là parmi la licence,
Où du ſoldat vainqueur s'emporte l'inſolence,
L'Ange heureux des Français fixa ſon vol divin
Au milieu des drapeaux des enfans de Calvin.
Il s'adreſſe à Mornay ; c'était pour nous inſtruire
Que ſouvent la raiſon ſuffit à nous conduire,
Ainſi qu'elle guida chez des peuples païens,
Marc-Aurèle, ou Platon, la honte des chrétiens.
Non moins prudent ami que philoſophe auſtère,
Mornay ſut l'art diſcret de reprendre et de plaire,
Son exemple inſtruiſait bien mieux que ſes diſcours ;
Les ſolides vertus furent ſes ſeuls amours ;
Avide de travaux, inſenſible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour, et ſon ſouffle infecté,
N'altéra de ſon cœur l'auſtère pureté.
Belle Aréthuſe, ainſi ton onde fortunée,
Roule au ſein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cryſtal toujours pur, et des flots toujours clairs,
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Le généreux Mornay conduit par la Sageſſe,
Part, et vole en ces lieux, où la douce Molleſſe

Digitized by Google

Retenait dans ſes bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtriſait les deſtins.
L'Amour, à chaque inſtant redoublant ſa victoire,
Le rendait plus heureux pour mieux flétrir ſa gloire;
Les plaiſirs, qui ſouvent ont des termes ſi courts,
Partageaient ſes momens et rempliſſaient ſes jours.
L'Amour, au milieu d'eux, découvre avec colère,
A côté de Mornay, la Sageſſe ſévère;
Il veut ſur ce guerrier lancer un trait vengeur;
Il croit charmer ſes ſens, il croit bleſſer ſon cœur:
Mais Mornay mépriſait ſa colère et ſes charmes;
Tous ſes traits impuiſſans s'émouſſaient ſur ſes armes.
Il attend qu'en ſecret le Roi s'offre à ſes yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.
Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, aſyle du myſtère,
D'Eſtrée à ſon amant prodiguait ſes appas;
Il languiſſait près d'elle, il brûlait dans ſes bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes,
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuſes larmes,
De ces larmes qui ſont les plaiſirs des amans:
Ils ſentaient cette ivreſſe et ces ſaiſiſſemens,
Ces tranſports, ces fureurs, qu'un tendre amour inſpire,
Que lui ſeul fait goûter, que lui ſeul peut décrire.
Les folâtres Plaiſirs, dans le ſein du repos,
Les Amours enfantins déſarmaient ce Héros:
L'un tenait ſa cuiraſſe encor de ſang trempée,
L'autre avait détaché ſa redoutable épée,
Et riait, en tenant dans ſes débiles mains,
Ce fer, l'appui du trône, et l'effroi des humains.
La Diſcorde de loin inſulte à ſa faibleſſe;
Elle exprime, en grondant, ſa barbare allégreſſe;
Sa fière activité ménage ces inſtants.
Elle court de la Ligue irriter les ſerpens:
Et, tandis que Bourbon ſe repoſe et ſommeille,
De tous ſes ennemis la rage ſe réveille.
Enfin dans ces jardins, où ſa vertu languit,
Il voit Mornay paraître: il le voit et rougit.
L'un de l'autre, en ſecret, ils craignaient la préſence.
Le Sage, en l'abordant, garde un morne ſilence;
Mais ce ſilence même, et ſes regards baiſſés,
Se ſont entendre au Prince, et s'expliquent aſſez.

Digitized by Google

Sur ce visage austère, où régnait la tristesse,
Henri lut aisément sa honte et sa faiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin.
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin.
Chér ami, dit le Roi, ne crains point ma colère,
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire.
Viens, le coeur de ton Prince est digne encor de toi;
Je t'ai vu, c'en est fait ; et tu me rends à moi,
Je reprends ma vertu, que l'Amour m'a ravie :
De ce honteux repos fuyons l'ignominie :
Fuyons ce lieu funeste, où mon coeur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné :
Me vaincre est déformais ma plus belle victoire,
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la gloire,
Et bientôt, vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang Espagnol effaçons mon erreur.
A ces mots généreux, Mornay connut son maître,
C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître ;
Vous, de la France entière auguste défenseur,
Vous, vainqueur de vous-même, et Roi de votre coeur ;
L'amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre ;
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre.
Il dit : le Roi s'apprête à partir de ces lieux.
Quelle douleur, ô ciel ! attendrit ses adieux !
Plein de l'aimable objet, qu'il fuit et qu'il adore,
En condamnant ses pleurs, il en versait encore.
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part désespéré.
Il part : en ce moment d'Estrée évanouie,
Reste sans mouvement, sans couleur, et sans vie.
D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts;
L'amour, qui l'apperçoit, jette un cri dans les airs :
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N' enlève à son empire une Nymphe si belle,
N' efface pour jamais les charmes de ces yeux,
Qui devaient, dans la France, allumer tant de feux.
Il la prend dans ses bras ; et bientôt cette amante
Rouvre à sa douce voix sa paupière mourante,
Lui nomme son amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, et les ferme soudain.
L'Amour, baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle ;

Digitized by Google

D'un eſpoir ſéduiſant il lui rend la douceur,
Et ſoulage les maux dont lui ſeul eſt l'auteur.
Mornay, toujours ſévère, et toujours inflexible,
Entraînait cependant ſon maître trop ſenſible.
La Force et la Vertu leur montrent le chemin,
La Gloire les conduit les lauriers à la main ;
Et l'Amour indigné, que le Devoir ſurmonte,
Va cacher, loin d'Anet, ſa colère et ſa honte.

Digitized by Google

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) Cette description du temple de l'Amour, et la peinture de cette passion personnifiée, sont entièrement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la scène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique : parce que les peuples de l'isle de Chypre ont de tout tems passé pour être très-abandonnés à l'amour, de même que la cour de Rome a eu la réputation d'être la cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit donc point regarder ici l'Amour comme fils de Vénus, et comme un Dieu de la fable, mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs et tous les désordres qui l'accompagnent.

(*b*) Vaucluse, *Vallis clausa*, près de Gordes en Provence, célèbre par le séjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de sa source une maison qu'on appelle la maison de Pétrarque.

(*c*) Anet fut bâti par Henri II, pour Diane de Poitiers, dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornemens de ce château, lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry.

(*d*) Gabrielle d'Estrées, d'une ancienne maison de Picardie, fille et petite-fille d'un grand-maître de l'artillerie, mariée au Seigneur de Liancourt, et depuis duchesse de Beaufort, etc.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles ; il se dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en paysan, passa au travers des gardes ennemies, et arriva chez elle, non sans courir le risque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'histoire des amours du grand Alcandre, écrite par une princesse de Conti.

(*e*) Cléopatre allant à Tarse, où Antoine l'avait man-

Digitized by Google

dée, fit ce voyage sur un vaisseau brillant d'or, et orné des plus belles peintures; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or et de soie. Cléopatre était habillée comme on représentait alors la Déesse Vénus; ses femmes représentaient les Nymphes et les Graces; la poupe et la proue étaient remplies des plus beaux enfans déguisés en Amours. Elle avançait dans cet équipage sur le fleuve Cydnus, au son de mille instrumens de musique. Tout le peuple de Tarse la prit pour la Déesse. On quitta le tribunal d'Antoine pour courir au devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, et en devint éperdûment amoureux. (Plutarque.)

Digitized by Google

LA HENRIADE.

CHANT DIXIÈME.

ARGUMENT.

Retour du Roi à son armée : il recommence le siège. Combat singulier du vicomte de Turenne, et du chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la ville. Le Roi nourrit lui-même les habitans qu'il assiège. Le ciel récompense enfin ses vertus. La vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, et la guerre est finie.

CES momens dangereux, perdus dans la molleſſe,
Avaient fait aux vaincus oublier leur faibleſſe.
A de nouveaux exploits Mayenne eſt préparé.
D'un eſpoir renaiſſant le peuple eſt enivré.
Leur eſpoir les trompait ; Bourbon, que rien n'arrête,
Accourt impatient d'achever ſa conquête.
Paris épouvanté revit ſes étendards ;
Le Héros reparut aux pieds de ſes remparts,
De ces mêmes remparts, où fume encor ſa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put ſe réſoudre,
Quand l'Ange de la France, appaiſant ſon courroux,
Retint ſon bras vainqueur, et ſuſpendit ſes coups.
Déjà le camp du Roi jette des cris de joie ;
D'un œil d'impatience il dévorait ſa proie.
Les Ligueurs, cependant, d'un juſte effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous raſſemblés,
Là, d'Aumale, ennemi de tout conſeil timide,
Leur tenait fièrement ce langage intrépide :
Nous n'avons point encore appris à nous cacher,
L'ennemi vient à nous, c'eſt là qu'il faut marcher ;

Digitized by Google

C'eſt là qu'il faut porter une fureur heureuſe.
Je connais des Français la fougue impétueuſe ;
L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu.
Le Français qu'on attaque eſt à demi vaincu.
Souvent le déſeſpoir a gagné des batailles ;
J'attends tout de nous ſeuls, et rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez aux Champs de Mars ;
Peuples qui nous ſuivez, vos chefs ſont vos remparts.
Il ſe tut à ces mots : les Ligueurs en ſilence
Semblaient de ſon audace accuſer l'imprudence.
Il en rougit de honte, et dans leurs yeux confus
Il lut, en frémiſſant, leur crainte et leur refus.
Eh bien, pourſuivit-il, ſi vous n'oſez me ſuivre,
Français, à cet affront je ne veux point ſurvivre.
Vous craignez les dangers ; ſeul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir.
De Paris, à l'inſtant, il fait ouvrir la porte ;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'eſcorte ;
Il s'avance : un Héraut, miniſtre des combats,
Juſqu'aux tentes du Roi marche devant ſes pas,
Et crie à haute voix : Quiconque aime la gloire,
Qu'il diſpute en ces lieux l'honneur de la victoire :
D'Aumale vous attend ; ennemis, paraiſſez.
Tous les Chefs, à ces mots, d'un beau zèle pouſſés,
Voulaient contre d'Aumale eſſayer leur courage.
Tous briguaient près du Roi cet illuſtre avantage ;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur ;
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le Roi mit dans ſes mains la gloire de la France.
Va, dit-il, d'un ſuperbe abaiſſer l'inſolence ;
Combats pour ton pays, pour ton Prince et pour toi,
Et reçois, en partant, les armes de ton Roi.
Le Héros, à ces mots lui donne ſon épée.
Votre attente, ô grand Roi, ne ſera point trompée,
Lui répondit Turenne, embraſſant ſes genoux :
J'en atteſte ce fer, et j'en jure par vous.
Il dit ; le Roi l'embraſſe, et Turenne s'élance
Vers l'endroit, où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ſes yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut ;
Les ſoldats de Henri près de lui ſe rangèrent :
Sur les deux combattans tous les yeux s'attachèrent ;

Digitized by Google

Chacun, dans l'un des deux, voyant son défenseur,
Du geste et de la voix excitait sa valeur.
Cependant, sur Paris, s'élevait un nuage
Qui semblait apporter le tonnerre et l'orage;
Ses flancs noirs et brûlans, tout-à-coup entr'ouverts,
Vomissent dans ces lieux les monstres des enfers,
Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
La sombre Politique, au cœur faux, à l'œil louche,
Le Démon des combats respirant les fureurs,
Dieux enivrés de sang, Dieux dignes des Ligueurs:
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent.
En faveur de d'Aumale, au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même instant, du haut des cieux ouverts,
Un Ange est descendu sur le trône des airs;
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des ailes de feu parcourant sa carrière,
Et laissant loin de lui l'Occident éclairé
Des sillons lumineux dont il est entouré.
Il tenait d'une main cette olive sacrée,
Présage consolant d'une paix désirée:
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'Ange exterminateur,
Quand jadis l'Eternel à la mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce glaive interdits, désarmés,
Les monstres infernaux semblent inanimés:
La terreur les enchaîne; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible
Ainsi de son autel, teint du sang des humains,
Tomba ce fier Dagon, ce Dieu des Philistins,
Lorsque du Dieu des Dieux, en son temple apportée
A ses yeux éblouis l'Arche fut présentée.
Paris, le Roi, l'Armée, et l'Enfer et les Cieux,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier;
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Eclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, et le danger moins grand.

Digitized by Google

Leur arme eſt une épée, et ſans autre défenſe,
Expoſé tout entier, l'un et l'autre s'avance.
O Dieu ! cria Turenne, arbitre de mon Roi,
Deſcends, juge ſa cauſe, et combats avec moi ;
Le courage n'eſt rien ſans ta main protectrice ;
J'attends peu de moi même, et tout de ta juſtice.
D'Aumale répondit : j'attends tout de mon bras ;
C'eſt de nous que dépend le deſtin des combats ;
En vain l'homme timide implore un Dieu ſuprême,
Tranquille au haut du ciel il me laiſſe à moi-même ;
Le parti le plus juſte eſt celui du vainqueur,
Et le Dieu de la guerre eſt la ſeule valeur.
Il dit, et d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de ſon rival la modeſte aſſurance.
Mais la trompette ſonne. Ils s'élancent tous deux,
Ils commencent enfin ce combat dangereux :
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adreſſe,
L'ardeur, la fermeté, la force, la ſoupleſſe,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés et parés à l'inſtant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux ſe précipite ;
L'autre d'un pas léger ſe détourne et l'évite.
Tantôt, plus rapprochés, ils ſemblent ſe ſaiſir ;
Leur péril renaiſſant donne un affreux plaiſir ;
On ſe plaît à les voir s'obſerver et ſe craindre,
Avancer, s'arrêter, ſe meſurer, s'atteindre ;
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvemens trompe l'œil étonné.
Telle on voit du ſoleil la lumière éclatante,
Briſer ſes traits de feu dans l'onde tranſparente,
Et, ſe rompant encor par des chemins divers,
De ce cryſtal mouvant repaſſer dans les airs.
Le ſpectateur ſurpris, et ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chûte et leur victoire.
D'Aumale eſt plus ardent, plus fort, plus furieux ;
Turenne eſt plus adroit, et moins impétueux :
Maître de tous ſes ſens, animé ſans colère,
Il fatigue à loiſir ſon terrible adverſaire.
D'Aumale en vains efforts épuiſe ſa vigueur :
Bientôt ſon bras laſſé ne ſert plus ſa valeur.
Turenne, qui l'obſerve, apperçoit ſa faibleſſe ;
Il ſe ranime alors, il le pouſſe, il le preſſe.

Digitized by Google

Enfin, d'un coup mortel, il lui perce le flanc ;
D'Aumale eſt renverſé dans les flots de ſon ſang.
Il tombe, et de l'enfer tous les monſtres frémirent ;
Ces lugubres accens dans les airs s'entendirent :
" De la Ligue à jamais le trône eſt renverſé ;
" Tu l'emportes, Bourbon, notre règne eſt paſſé."
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale ſans vigueur, étendu ſur le ſable,
Menace encor Turenne, et le menace en vain ;
Sa redoutable épée échappe de ſa main.
Il veut parler, ſa voix expire dans ſa bouche,
L'horreur d'être vaincu rend ſon air plus farouche.
Il ſe lève, il retombe, il ouvre un oeil mourant,
Il regarde Paris, et meurt en ſoupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne,
Tu le vis, tu frémis, et ta chûte prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes eſprits.
Cependant des ſoldats, dans les murs de Paris, (*a*)
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale.
Ce ſpectacle ſanglant, cette pompe fatale
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré ;
Chacun voit, en tremblant, ce corps défiguré,
Ce front ſouillé de ſang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée, et de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ſes horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs.
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Etouffent leurs ſanglots, et retiennent leur plainte :
Tout ſe tait, et tout tremble. Un bruit rempli d'horreur,
Bientôt de ce ſilence augmente la terreur,
Les cris des aſſiégeans juſqu'au ciel s'élevèrent ;
Les chefs et les ſoldats près du Roi s'aſſemblèrent :
Ils demandent l'aſſaut ; mais l'auguſte Louis,
Protecteur des Français, protecteur de ſon fils,
Modérait de Henri le courage terrible.
Ainſi des élémens le moteur inviſible
Contient les Aquilons ſuſpendus dans les airs,
Et poſe la barrière où ſe briſent les mers :
Il fonde les cités, les diſperſe en ruines,
Et les coeurs des humains ſont dans ſes mains divines.
Henri, de qui le ciel a réprimé l'ardeur,
Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.

Digitized by Google

Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie,
Il voulut la sauver de sa propre furie.
Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre, il les voulut gagner.
Heureux si sa bonté, prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grace!
Pouvant les emporter, il les fait investir;
Il laisse à leurs fureurs le tems du repentir.
Il (*b*) crut que, sans assauts, sans combats, sans alarmes,
La disette et la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreraient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
Qui vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendrait à ses genoux implorer sa clémence.
Mais le faux zèle, hélas! qui ne saurait céder,
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hasarder.
Les mutins, qu'épargnait cette main vengeresse,
Prenaient d'un Roi clément la vertu pour faiblesse;
Et, fiers de ses bontés, oubliant sa valeur,
Ils défiaient leur maître, ils bravaient leur vainqueur;
Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.
Mais lorsqu'enfin les eaux de la Seine captive,
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour,
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la faim pâle et cruelle,
Montrant déjà la mort, qui marchait après elle;
Alors on entendit des hurlemens affreux;
Ce superbe Paris fut plein de malheureux,
De qui la main tremblante, et la voix affaiblie,
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Eprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'étaient plus ces jeux, ces festins et ces fêtes,
Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes,
Où, parmi les plaisirs, toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés, qu'habite la mollesse,
De leur goût dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux,
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.

Digitized by Google

Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin, des malheureux, couchés sur la poussière,
Se disputaient encor, à leurs derniers momens,
Les restes odieux des plus vils alimens.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossemens poudreux,
Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères!
On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.
Ce détestable mets (c) avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier répas.
Ces Prêtres, cependant, ces Docteurs fanatiques,
Qui, loin de partager les misères publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivaient dans l'abondance, à l'ombre des autels; (d)
Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance,
Allaient par-tout du peuple animer la constance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déjà les cieux:
Aux autres ils montraient, d'un coup d'oeil prophétique,
Le tonnerre allumé sur un Prince hérétique,
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appas, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles;
Par les Prêtres séduits, par les Seize effrayés,
Soumis, presque contens, ils mouraient à leurs pieds.
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie!
D'un ramas d'étrangers la ville était remplie;
Tigres que nos aïeux nourissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, et la guerre et la faim.
Les uns étaient venus des campagnes Belgiques,
Les autres, des rochers et des monts Helvétiques,
Barbares, (e) dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes,
Aux hôtes effrayés présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors,

Digitized by Google

Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à sa tremblante mère ;
De la cruelle faim le besoin consumant
Fait expirer en eux tout autre sentiment ;
Et d'un peu d'alimens la découverte heureuse
Etait l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice et d'horreur,
Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur.
Une femme, (grand Dieu ! faut-il à la mémoire (*f*)
Conserver le récit de cette horrible histoire ?)
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'alimens arraché de ses mains,
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait, prêt à périr comme elle :
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras ;
Son enfance, sa voix, sa misère et ses charmes,
A sa mère en fureur arrachent mille larmes ;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié ;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte, et d'une voix tremblante,
Détestant son hymen et sa fécondité,
Cher et malheureux fils, que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie ;
Les tyrans, ou la faim l'auraient bientôt ravie :
Et pourquoi vivrais-tu ? Pour aller dans Paris,
Errant et malheureux, pleurer sur ses débris ?
Meurs, avant de sentir mes maux et ta misère ;
Rends-moi le jour, le sang, que t'a donné ta mère.
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau.
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce, en frémissant, le parricide acier ;
Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
Et, d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.
Attirés par la faim, les farouches soldats,
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas.
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent sur leur proie ;

Digitized by Google

A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise ! ô terreur !
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée, et de sang dégouttante.
Oui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains.
Que la mère et le fils vous servent de pâture :
Craignez-vous, plus que moi, d'outrager la nature ?
Quelle horreur, à mes yeux, semble vous glacer tous ?
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous.
Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son coeur elle enfonce,
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste ;
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste ;
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au ciel, et demandait la mort.

Jusqu'aux tentes du Roi, mille bruits en coururent ;
Son coeur en fut touché, ses entrailles s'émurent ;
Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs ;
O Dieu ! s'écria-t-il, Dieu, qui lis dans les coeurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
Des Ligueurs et de moi tu sépares la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains ;
Tu le sais, je tendais les bras à ces mutins ;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs et leurs crimes.
Que Mayenne, à son gré, s'immole ces victimes ;
Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands,
A la nécessité, l'excuse des tyrans :
De mes sujets séduits qu'il comble la misère ;
Il en est l'ennemi, j'en dois être le père.
Je le suis, c'est à moi de nourrir mes enfans,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorans.
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dussé-je, en le sauvant, perdre mon diadême,
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix ;
Sauvons-le, malgré lui, de ses vrais ennemis ;
Et, si trop de pitié me coûte mon empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :
" Henri, de ses sujets ennemi généreux,
" Aima mieux les sauver que de régner sur eux."

Digitized by Google

Il dit, (g) et dans l'instant il veut que son armée
Approche sans éclat de la ville affamée ;
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et, qu'au lieu de vengeance, on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.
Les murs, en ce moment, de peuple se rempliſſent.
On voit sur les remparts avancer à pas lents,
Ces corps inanimés, livides et tremblans ;
Tels qu'on feignait jadis que des royaumes sombres
Les Mages, à leur gré, faisaient sortir les ombres,
Quand leur voix, du Cocyte arrêtant les torrens,
Appelait les enfers, et les mânes errans.
Quel est de ces mourans l'étonnement extrême !
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces évènemens leur semblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instrumens des cruautés du sort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
Sont-ce là, disaient-ils, ces monstres si cruels ?
Est-ce là ce tyran si terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage ?
Hélas ! du Dieu vivant c'est la brillante image ;
C'est un Roi bienfaisant, le modèle des Rois ;
Nous ne méritons pas de vivre sous ses loix.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense :
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance !
Trop dignes du trépas, dont il nous a sauvés,
Consacrons lui ces jours, qu'il nous a conservés.
De leurs coeurs attendris tel était le langage :
Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,
Qui, quelquefois s'élève, et retombe toujours ?
Ces Prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui consumaient la France
Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu.
" Combattans sans courage, et chrétiens sans vertu,
" A quel indigne appas vous laissez-vous séduire ?
" Ne connaissez vous plus les palmes du martyre ?

Digitized by Google

" Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
" Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
" Quand Dieu, du haut des cieux, nous montre la cou-
" ronne,
" Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne.
" Dans sa coupable secte il veut nous réunir :
" De ses propres bienfaits songeons à le punir.
" Sauvons nos temples saints de son culte hérétique.
C'est ainsi qu'ils parlaient, et leur voix fanatique,
Maîtresse du vil peuple, et redoutable aux Rois,
Des bienfaits de Henri faisait taire la voix;
Et, déjà quelques uns reprenant leur furie,
S'accusaient en secret de lui devoir la vie.
A travers ces clameurs et ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
Louis, qui, du plus haut de la voûte divine
Veille sur les Bourbons, dont il est l'origine,
Connut qu'enfin les tems allaient être accomplis,
Et que le Roi des Rois adopterait son fils.
Aussi-tôt de son coeur il chassa les alarmes;
La Foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes;
Et la douce espérance, et l'amour paternel,
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Eternel.
Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
Dieu mit, avant les tems, son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds; de mille astres divers
Le cours, toujours réglé, l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés composent son essence.
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent, à l'envi, sa majesté suprême.
Devant lui sont ces Dieux, ces brûlans Séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face;
Des puissances du siècle ils retranchent la race,
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main, frappant Rome asservie,
Aux fiers enfans du Nord a livré l'Italie,

Digitized by Google

L'Espagne aux Africains, Solime aux Ottomans.
Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans :
Mais cette impénétrable et juste Providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence ;
Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,
Met le sceptre des Rois dans d'innocentes mains.
Le père des Bourbons à ses yeux se présente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante :
Père de l'univers, si tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples et les Rois,
Vois le peuple Français à son Prince rebelle ;
S'il viole tes loix, c'est pour t'être fidèle,
Aveuglé par son zèle, il te désobéit,
Et pense te venger, alors qu'il te trahit.
Vois ce Roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, et l'amour de la terre :
Avec tant de vertus, n'as-tu formé son coeur
Que pour l'abandonner aux pièges de l'erreur ?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage,
A son Dieu qu'il adore offre un coupable hommage ?
Ah ! si du grand Henri ton culte est ignoré,
Par qui le Roi des Rois veut-il être adoré ?
Daigne éclairer ce coeur, crée pour te connaître :
Donne à l'église un fils, donne à la France un maître
Des Ligueurs obstinés confonds les vains projets,
Rends les sujets au Prince, et le Prince aux sujets ;
Que tous les coeurs unis adorent ta justice,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice.
L'Eternel à ses voeux se laissa pénétrer,
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
A sa divine voix les astres s'ébranlèrent :
La terre en tressaillit, les Ligueurs en tremblèrent.
Le Roi qui dans le ciel avait mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.
Soudain la vérité, si long-tems attendue,
Toujours chère aux humains, mais souvent inconnue,
Dans les tentes du Roi, descend du haut des cieux :
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
De moment en moment, les ombres qui la couvrent,
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent ;
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'ébloui jamais.

Digitized by Google

Henri, dont le grand coeur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin ſa lumière immortelle.
Il avoue, avec foi, que la religion
Eſt au-deſſus de l'homme, et confond la raiſon.
Il reconnaît l'égliſe ici-bas combattue,
L'égliſe toujours une, et par tout étendue,
Libre, mais ſous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des Saints, la grandeur de ſon Dieu.
Le Chriſt, de nos péchés victime renaiſſante,
De ſes élus chéris nourriture vivante,
Deſcend ſur les Autels à ſes yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu ſous un pain qui n'eſt plus:
Son coeur obéiſſant ſe ſoumet, s'abandonne
A ces myſtères ſaints dont ſon eſprit s'étonne.
Louis dans ce moment, qui comble ſes ſouhaits,
Louis, tenant en main l'olive de la paix,
Deſcend du haut des cieux vers le Héros qu'il aime ;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à ſa voix ;
Il entre (*b*) au nom du Dieu qui fait régner les Rois.
Les Ligueurs éperdus, et mettant bas leurs armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes ;
Les prêtres ſont muets, les Seize épouvantés,
En vain cherchent, pour fuir, des antres écartés.
Tout le peuple, changé dans ce jour ſalutaire,
Reconnait ſon vrai Roi, ſon vainqueur, et ſon père.
Dès-lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, et trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Juſtement déſarmée
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La Diſcorde rentra dans l'éternelle nuit,
A reconnaître un Roi Mayenne fut réduit ;
Et, ſoumettant enfin ſon coeur et ſes provinces,
Fut le meilleur ſujet du plus juſte des Princes.

Digitized by Google

NOTES

DE L'ÉDITEUR.

(*a*) Le chevalier d'Aumale fut tué dans ce tems-là à Saint-Denys, et sa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le vicomte de Turenne n'est qu'une fiction ; mais ces combats singuliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les Chartreux, entre le Sr. de Marivaux, qui tenait pour les Royalistes, et le Sr. Claude de Marolles, qui tenait pour les Ligueurs. Ils se battirent en présence du peuple et de l'armée, le jour même de l'assassinat de Henri III ; mais ce fut Marolles qui fut vainqueur.

(*b*) Henri IV bloqua Paris en 1590, avec moins de vingt mille hommes.

(*c*) Ce fut l'ambassadeur d'Espagne auprès de la Ligue, qui donna le conseil de faire du pain avec des os de morts : conseil qui fut exécuté, et qui ne servit qu'à avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faiblesse de l'imagination humaine. Ces affiégés n'auraient pas osé manger la chair de leurs compatriotes, qui venaient d'être tués, mais ils mangeaient volontiers les os.

(*d*) On fit la visite, dit Mézeray, dans les logis des ecclésiastiques et dans les couvens, qui se trouvèrent tous pourvus, même celui des capucins, pour plus d'un an.

(*e*) Les Suisses, qui étaient dans Paris à la solde du duc de Mayenne, y commirent des excès affreux, au rapport de tous les historiens du tems : c'est sur eux seuls, que tombe ce mot de *Barbares*, et non sur leur nation pleine de bon sens et de droiture, et l'une des plus respectables nations du monde puisqu'elle ne songe qu'à conserver sa liberté, et jamais, à opprimer celle des autres.

Digitized by Google

(*f*) Cette histoire est rapportée dans tous les mémoires du tems. De pareilles horreurs arrivèrent aussi au siége de la ville de Sancerre.

(*g*) Henri IV fut si bon, qu'il permettait à ses officiers d'envoyer, (comme le dit Mézeray,) des rafraichissemens à leurs anciens amis et aux Dames. Les soldats en faisaient autant, à l'exemple des officiers. Le Roi avait de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentaient. Par-là il arriva effectivement, que les assiégeans nourrirent les assiégés.

(*h*) Ce blocus et cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, et Henri IV n'entra dans Paris qu'au mois de Mars 1594. Il s'était fait catholique en Juillet 1593, mais il a fallu rapprocher ces trois grands évènemens, parce qu'on écrivait un poëme, et non une histoire.

FIN.

Digitized by Google

HISTOIRE
ABREGÉE
Des évènemens sur lesquels est fondée la Fable du Poème de la
HENRIADE.

LE feu des guerres civiles, dont François II. vit les premières étincelles, avait embrâsé la France sous la minorité de Charles IX. La religion en était le sujet parmi les peuples, & le prétexte parmi les grands. La Reine Mère, Catherine de Médicis, avait plus d'une fois hazardé le salut du Royaume pour conserver son autorité, armant le parti Catholique contre le Protestant, & les Guises contre les Bourbons, pour les accabler les uns par les autres.

La France ayait alors, pour son malheur, beaucoup de Seigneurs trop puissans, & par conséquent factieux; des Peuples devenus fanatiques & barbares par cette fureur de parti qu'inspire le faux zèle; des Rois enfans, au nom desquels on ravageait l'Etat. Les batailles de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Montcontour, avaient signalé le malheureux règne de Charles IX. Les plus grandes villes étaient prises, reprises, saccagées tour-à-tour par les partis opposés. On faisait mourir les prisonniers de guerre par des supplices recherchés. Les églises étaient mises en cendres par les Réformés, les temples par les Catholiques; les empoisonnemens & les assassinats n'étaient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

Digitized by Google

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de la St Barthélemi. Henri-le-Grand, alors Roi de Navarre, et dans une extrême jeunesse, Chef du parti Réformé, dans le sein duquel il était né, fut attiré à la Cour, avec les plus puissans Seigneurs de ce parti. On le maria à la Princesse Marguerite, sœur de Charles IX. Ce fut au milieu des réjouissances de ces noces, au milieu de la paix la plus profonde, & après les sermens les plus solennels, que Catherine de Médicis ordonna ces massacres, dont il faut perpétuer la mémoire, (toute affreuse & toute flétrissante qu'elle est pour le nom Français), afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuses querelles de Religion, voyent à quel excés l'esprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc dans une Cour, qui se piquait de politesse, une femme célèbre par les agrémens de l'esprit, & un jeune Roi de vingt-trois ans, ordonner de sang-froid la mort de plus d'un million de leurs sujets. Cette même nation, qui ne pense aujourd'hui à ce crime qu'en frissonnant, le commit avec transport & avec zèle. Plus de cent-mille hommes furent assassinés par leurs compatriotes ; & sans les sages précautions de quelques personnages vertueux, comme le Président Jeanin, le Marquis de St Hérem, &c. la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX ne vécut pas long-tems après la StBarthélemi. Son frére Henri III quitta le Trône de la Pologne, pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par Henri IV, si justement surnommé le Grand par la postérité, qui seul peut donner ce titre.

Henri III, en revenant en France, y trouva deux partis dominans. L'un était celui des Réformés, renaissant de sa cendre, plus violent que jamais, & ayant à sa tête le même Henri-le-Grand, alors Roi de Navarre. L'autre était celui de la Ligue, faction puissante, formée peu-à-peu par les Princes de Guise, encouragée par les Papes, fomentée par l'Espagne, s'accroissant tous les jours par l'artifice des Moines, consacrée en apparence par le zèle de la Religion Catholique, mais ne tendant qu'à la rébellion. Son Chef était le Duc de Guise, surnommé le Balafré, Prince d'une ré-

Digitized by Google

putation éclatante, & qui, ayant plus de grandes qualités que de bonnes, semblait né pour changer la face de l'Etat dans ce tems de troubles.

Henri III, au-lieu d'accabler ces deux partis sous le poids de l'autorité royale, les fortifia par sa faiblesse. Il crut faire un grand coup de politique en se déclarant le Chef de la Ligue ; mais il n'en fut que l'esclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du Duc de Guise, qui le voulait détrôner, contre le Roi de Navarre, son beau-frère, son héritier présomptif, qui ne pensait qu'à rétablir l'autorité royale, d'autant plus qu'en agissant pour Henri III, à qui il devait succéder, il agissait pour lui même.

L'armée que Henri III envoya contre le Roi son beau frère, fut battue à Coutras ; son favori Joyeuse y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de sa victoire, que de se réconcilier avec le Roi. Tout vainqueur qu'il était, il demanda la paix, & le Roi vaincu n'osa l'accepter, tant il craignait le Duc de Guise & la Ligue. Guise, dans ce tems-là même, venait de dissiper une armée d'Allemands. Ces succès du Balafré humilièrent encore davantage le Roi de France, qui se crut à la fois vaincu par les Ligueurs & par les Réformés.

Le Duc de Guise, enflé de sa gloire, & fort de la faiblesse de son Souverain, vint à Paris malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des Barricades, où le peuple chassa les gardes du Roi, & où ce Monarque fut obligé de fuir de sa capitale. Guise fit plus ; il obligea le Roi de tenir les Etats-Généraux du Royaume à Blois, & il prit si bien ses mesures, qu'il était près de partager l'autorité royale, du consentement de ceux qui représentaient la nation, & sous l'apparence des formalités les plus respectables. Henri III, réveillé par ce pressant danger, fit assassiner au chateau de Blois cet ennemi dangereux, aussi-bien que son frère le Cardinal, plus violent & plus ambitieux encore que le Duc de Guise.

Ce qui était arrivé au parti Protestant, après la St Barthélemi, arriva alors à la Ligue. La mort des Chefs ranima le parti. Les Ligueurs levèrent le masque. Paris ferma ses portes. On ne songea qu'à

Digitized by Google

la vengeance. On regarda Henri III comme l'assassin des défenseurs de la Religion, & non comme un Roi qui avait puni ses sujets coupables. Il fallut que Henri III, pressé de tous côtés, se reconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux Princes vinrent camper devant Paris; & c'est-là que commence la Henriade.

Le Duc de Guise laissait encore un frère; c'était le Duc de Mayenne, homme intrépide, mais plus habile qu'agissant, qui se vit tout d'un coup à la tête d'une faction instruite de ses forces, animée par la vengeance & par le fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre Elizabeth, Reine d'Angleterre, qui était pleine d'estime pour le Roi de Navarre, et qui eut toujours une extrême passion de le voir, le secourut plusieurs fois d'hommes, d'argent, de vaisseaux; et ce fut Duplessis-Mornay, qui alla toujours en Angleterre solliciter ces secours. D'un autre côté, la branche d'Autriche, qui régnait en Espagne, favorisait la Ligue, dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un Royaume déchiré par la guerre civile.. Les Papes combattaient le Roi de Navarre, non-seulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, & par les petits secours d'hommes & d'argent que la Cour de Rome peut fournir.

Cependant Henri III allait se rendre maître de Paris, lorsqu'il fut assassiné à Saint-Cloud par un Moine Dominicain, qui commit ce parricide dans la seule idée qu'il obéissait à Dieu, & qu'il courait au martyre; & ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce Moine fanatique; ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les Ligueurs, était qu'il fallait tuer son Roi, s'il était mal avec la Cour de Rome. Les prédicateurs le criaient dans tous leurs mauvais sermons; on l'imprimait dans tous les livres pitoyables qui inondaient la France, & qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothèques, comme des monumens curieux d'un siècle également barbare, & pour les lettres, & pour les mœurs.

Après la mort de Henri III, le Roi de Navarre (Henri-le-Grand) reconnu Roi de France par l'armée, eut à soutenir toutes les forces de la Ligue, celles de

Digitized by Google

Rome, de l'Eſpagne, & ſon Royaume à conquérir. Il bloqua, il aſſiégea Paris à pluſieurs repriſes. Parmi les plus grands Hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, & dont on a fait quelqu'uſage dans ce poème, on compte les Maréchaux d'Aumont & de Biron, le Duc de Bouillon, &c. Dupleſſis-Mornay fut dans ſa plus intime confidence juſqu'au changement de Religion de ce Prince; il ſe ſervait de ſa perſonne dans les armées, de ſa plume contre les excommunications des Papes, & de ſon grand art de négocier, en lui cherchant des ſecours chez tous les Princes Proteſtans.

Le principal Chef de la Ligue était le Duc de Mayenne: celui qui avait le plus de réputation après lui, était le Chevalier d'Aumale, jeune Prince, connu par cette fierté & ce courage brillant, qui diſtinguaient particulièrement la maiſon de Guiſe. Ils obtinrent pluſieurs ſecours de l'Eſpagne; mais il n'eſt queſtion ici que du fameux Comte d'Egmont, fils de l'Amiral, qui amena treize ou quatorze-cents lances au Duc de Mayenne. On donna beaucoup de combats, dont le plus fameux, le plus déciſif, & le plus glorieux pour Henri IV, fut la bataille d'Ivry, où le Duc de Mayenne fut vaincu, & le Comte d'Egmont fut tué,

Pendant le cours de cette guerre, le Roi était devenu amoureux de la belle Gabrielle d'Eſtrées; mais ſon courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la Bibliothèque du Roi, dans laquelle il dit à ſa maitreſſe: " Si je ſuis vaincu, vous " me connaiſſez aſſez, pour croire que je ne fuirai pas; " mais ma dernière penſée ſera à Dieu, & l'avant-der- " nière à vous."

Au reſte, on omet pluſieurs faits conſidérables, qui, n'ayant pas de place dans le poème, n'en doivent pas avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du Duc de Parme en France, qui ne ſervit qu'à retarder la chûte de la Ligue; ni de ce Cardinal de Bourbon, qui fut quelque tems un fantôme de Roi, ſous le nom de Charles X. Il ſuffit de dire qu'après tant de malheurs & de déſolation, Henri IV ſe fit catholique, & que les Pariſiens, qui haïſſaient ſa Religion & révéraient ſa perſonne, le reconnurent alors pour leur Roi.

Digitized by Google

AVIS AU PUBLIC.

Le même Libraire à publié, une edition très correcte, d' une petite hiſtoire charmante, intitulée PAUL et VIRGINIE, par Jacques Bernardin-Henri de Saint Pierre, imprimée ſur un papier à ecrire très fin ; et deſtinée à ſervir d'introduction à quelques autres pièces intéreſſantes, qu 'il ſe propoſe de publier en Français, à l' uſage des écoles et des jeunes perſonnes des deux ſexes, qui ont du goût pour cette Langue.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 5 JUN 1975

74754020

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google